



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PARNY.

IV.





Sortez donc, ce séjour honnête
N'est pas fait pour les libertins.

Galanteries de la Bible.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE PARNY,

suivies

D'UNE NOTICE

ET

D'UNE ROMANCE SUR LA MORT DE L'AUTEUR

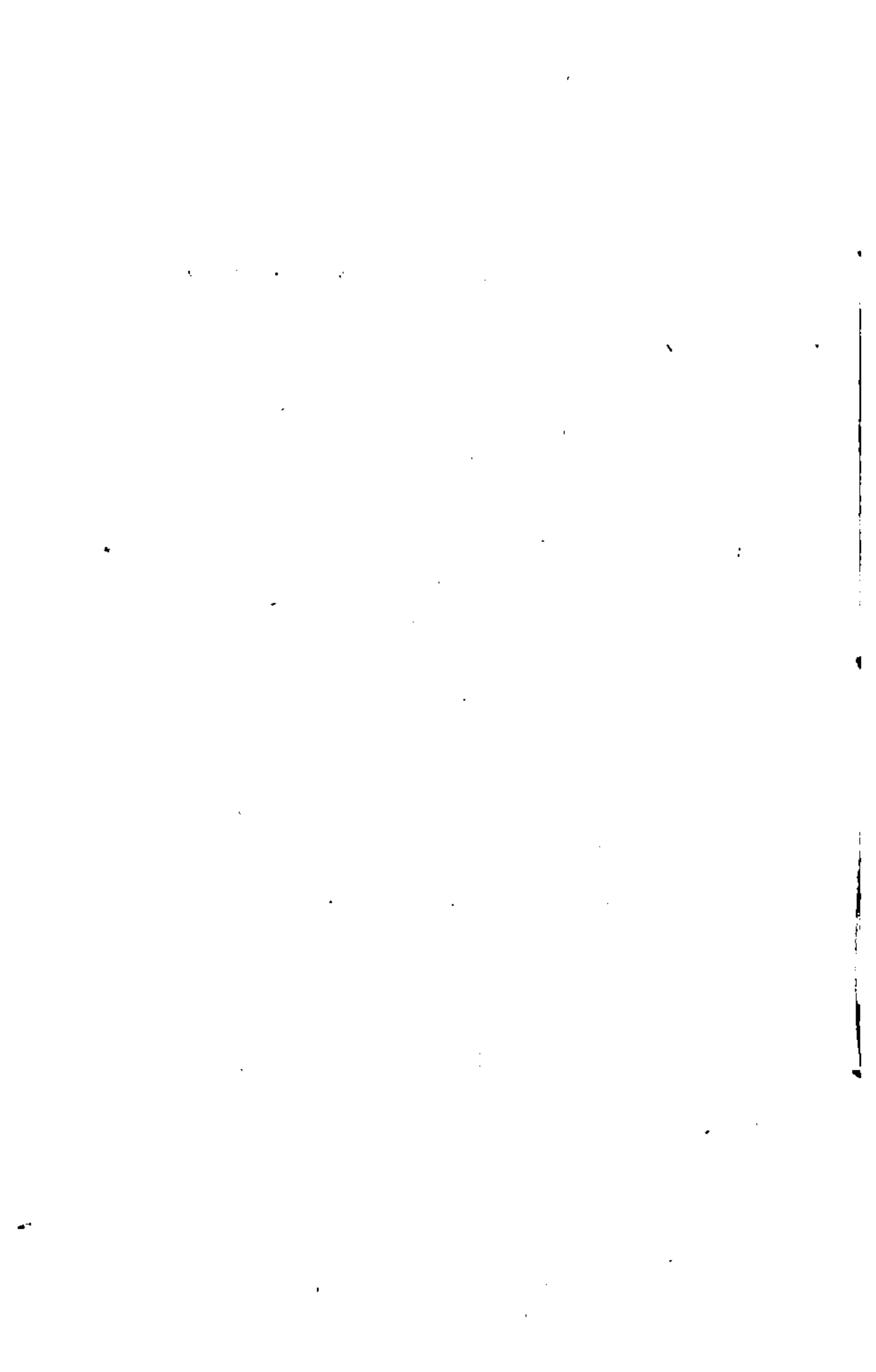
PAR P.-J. DE BÉRANGER.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1831.



OEUVRES COMPLÈTES DE PARNY.

LES GALANTRIES DE LA BIBLE , SERMON EN VERS.



Approchez, chrétiennes jolies.
De la Genèse les versets
Valent bien d'un roman anglais
L'horreur et les tristes folies.
Surmontez d'injustes dégoûts,
Lisez; de la Bible pour vous
Je traduis les galantries.

ADAM ET ÈVE.

Nous savons trop à nos dépens
Comment le premier des serpens
Des femmes tenta la première ,
Et comment notre premier père
Acheva le fruit défendu

Que son épouse avait mordu.
Il leur en coûta l'innocence,
A nous aussi. Brûlans d'amour,
Sous des berceaux fermés au jour,
Du ciel ils bravent la défense,
Et de leur première ignorance
Ils semblent craindre le retour.
Hélas ! il était impossible.
Mais enfin au feu des transports
Succède l'ivresse paisible ;
Un bruit se fait entendre alors :
O ciel ! c'est Jéhovah lui-même.
Leur trouble, leur crainte est extrême.
Pour échapper à l'œil divin,
Les voilà qui prennent la fuite,
Et qui se cachent au plus vite
Dans l'épaisseur du bois voisin.
Bientôt le Seigneur les appelle,
Et d'un ton ironique et doux :
« Couple obéissant et fidèle,
Adam, Ève, où donc êtes-vous ? »
Point de réponse. « J'irai prendre,
Et je saurai punir après,
Les insolens qui sont tout près,
Et qui ne veulent pas m'entendre. »
A ce nouveau commandement,
Il fallut quitter le bocage.
D'un figuier prenant le feuillage,
Ils s'en forment un vêtement.
Dans ce bizarre accoutrement,

Ils s'avancent , mais lentement ,
Les yeux baissés , la tête basse ,
Joignant les mains , demandant grâce ,
Confus , tremblans et consternés ,
Tous deux de mensonge incapables ,
Tels enfin que de vrais coupables
Déjà jugés et condamnés.

Adam précédait son amie :
Ève , craintive et parlant peu ,
N'aurait pu répondre à son Dieu.
Le péché l'avait embellie.

Son procès d'avance est instruit :
D'amour encore elle soupire ,
Et sur son visage on peut lire
Ce qu'elle a fait pendant la nuit.
En femme sage et bien apprise ,
Par dessus la verte chemise
Qui ne dérobe qu'à demi
De son corps l'albatre arrondi ,
Aux yeux du juge redoutable ,
Elle étend la main prudemment
Sur ce qu'elle a de plus coupable ,
Sur ce qu'elle a de plus charmant.
Dieu sourit , et dit en lui-même :
« Il est bien temps ! » Mais aussitôt
Reprenant d'un maître suprême
Le front sévère , il dit tout haut :
« D'où venez-vous ?

ADAM.

De ce bocage.

LES GALANTRIES

JÉHOVAH.

Pourquoi ces robes de feuillage ?
A quoi bon s'accouttrer ainsi ?

ADAM.

J'étais nu, ma compagne aussi ;
A vos yeux nous n'osions paraître
Dans un état si peu décent.

JÉHOVAH.

Hier vous n'en saviez pas tant.
Quel hasard vous a fait connaître
Et la décence et la pudeur ?

ADAM.

Seigneur...

JÉHOVAH.

Eh bien ?

ADAM.

Ève est si belle !
La pomme est si douce avec elle !

JÉHOVAH.

Il faudra payer sa douceur.
Homme ingrat, et vous sa complice,
Vous, dont l'équivoque rougeur,
Et dont le petit air boudeur
Semblent m'accuser d'injustice,
Sortez de ces heureux jardins,
Sotrez sans détourner la tête,
Sortez donc ; ce séjour honnête
N'est pas fait pour des libertins. »

A cette verte réprimande

Il ajouta ce mot dernier :

« A propos, je vous recommande
De croître et de multiplier. »

Sexe charmant, à votre empire
Insensé qui s'opposera.

Ève elle-même vous légua

Le don de plaire et de séduire.

Aux lèvres de son jeune époux,

Lorsqu'en riant sa bouche humide

Offrit dans un baiser timide

Le fruit qu'elle rendait si doux,

Malgré la menace cruelle

D'un maître qui savait punir,

Il voulut se perdre avec elle,

Avec elle il voulut mourir.

Maudit par son juge sévère,

Sans secours errant sur la terre,

Il disait avec un souris :

« Ève, tu m'aimes, je t'adore,

Et le baiser nous reste encore ;

Crois-moi, voilà le paradis. »

LES GÉNÉS.

O du ciel profonde sagesse !

A la honte de notre espèce,

Le premier né du genre humain

Fut un brigand, un assassin.

Caïn teint du sang de son frère,

Maudit de Dieu, n'y pensant guère,

Au loin habita d'autres champs.

Il les peupla ; car les méchants ,
Race prolifique et féconde ,
Savent peupler ce triste monde
Bien mieux que les honnêtes gens.
Soit caprice de la nature ,
Soit faveur d'un climat-heureux ,
Ses enfans, d'énormes stature ,
En firent de plus vigoureux.
La terre , de fruits appauvrie ,
Légèrement les nourrissait,
Force et paresse , comme on sait,
Vont très-souvent de compagnie :
Mangeant beaucoup , travaillant peu ,
Ces messieurs pourtant voulaient vivre ,
Et devinrent , dit le gros livre ,
De fameux chasseurs devant Dieu.
Ils s'emparèrent des montagnes ,
Des cavernes et des forêts ,
Et leurs pieds n'écrasaient jamais
Le gazon des vertes campagnes.
D'Abel les enfans plus mignons
Subsistaient d'une autre manière :
Il habitèrent des vallons
Arrosés par une onde claire ;
Leur adresse éleva des toits ;
Leurs troupeaux couvrirent les plaines :
Libres dans leurs riches domaines ,
Ils étaient tous bergers et rois.
Enfin , après longues années ,
Un géant qui chassait un daim

Devant lui trouve le Jourdain ,
L'emjambe , et voilà mon vilain
Dans ces campagnes fortunées.
On peut juger s'il fut surpris !
De ses deux gros yeux ébahis
Parcourant avec complaisance
Ces champs engraisés d'abondance
Et peuplés de blanches brebis ,
Vers les cabanes il s'avance ;
A son aspect inattendu
Grande frayeur. Avez-vous vu
Des moineaux la troupe légère
Descendre ou s'emparer d'une aire
Où le blé vient d'être battu ?
Au moment où leur bec avide
Travaille au pillage commun ,
Arrive un fermier importun ;
Plus de moineaux , la place est vide.
Voilà l'image de la peur.
Que dut faire au peuple pasteur
Du géant l'approche subite.
Hommes et femmes tout d'abord ,
Jetant un cri , prennent la fuite ;
Les enfans qui couraient moins vite ,
Tendant les bras , criaient plus fort.
A quelque distance on s'arrête ;
Puis on tourne à demi la tête
Vers le géant qui tout là bas
Demeurait planté sur ses jambes ,
Surpris et riant aux éclats

De voir comme ces nains ingambes
Précipitaient leurs petits pas.

« Quel homme ! — Dis plutôt quel diable !
Comme nous pourtant il est fait ;
Un nez, une bouche... — En effet,
A l'homme en tout il est semblable,
— Voyez-vous cette large main
Qui par des signes nous rappelle ?
Approchons. — Sous un air humain,
S'il cachait une âme cruelle ?
— Il nous eût assaillis soudain,
Mais il reste là comme un terme,
Que peut-il entreprendre enfin,
Seul contre cent ? avançons ferme ! »

Tout se passa tranquillement.
Un géant a l'humeur paisible,
Et des petits communément
La faiblesse est plus irascible.
De tous côtés on l'entourait,
Sa haute taille on admirait,
Ses longues mains on mesurait,
Et ses bras et ses mains encore.
De loin les femmes regardaient.
Que pensaient-elles ? Je l'ignore ;
Mais tout bas elles chuchotaient.

La nuit arriva ; le sauvage
Soupa d'un mouton bien dodu,
Et se coucha sur le feuillage

Qu'on avait exprès étendu.
 Voilà les femmes réunies ;
 Écoutons leur vif entretien.
 • Savez-vous, mes bonnes amies,
 Que ce géant est bien ? — Très-bien,
 — A l'excès je suis curieuse ;
 Oui, je voudrais.... — Et nous aussi ;
 Mais l'entreprise est périlleuse.
 — Pourquoi s'effaroucher ainsi ?
 Un pressentiment me rassure.
 Venons au fait : quelqu'une ici
 Peut-elle tenter l'aventure ?
 Point de réponse. Avec raison
 Les unes gardaient le silence ;
 D'autres craignaient ; d'autres , dit-on ,
 Ne se taisaient que par décence.
 La plus brave se lève enfin ,
 Et part en disant : A demain.

A la voix du chien qui le presse ,
 Et qui talonne sa paresse ,
 Qu'un mouton franchisse un fossé ;
 Par l'exemple aussitôt poussé ,
 Tout le troupeau se précipite ,
 C'est à qui sautera plus vite ;
 L'étranger était chaque soir
 Visité par quelque sauteuse.
 Long-temps sa complaisance heureuse
 Remplit et passa leur espoir :
 Mais le plus complaisant des hommes,

Et des géans s'arrête enfin ,
 Tel est notre commun destin ,
 Chétive espèce que nous sommes !
 « N'avez-vous point de compagnons ? »
 Lui demandèrent les traîneuses.
 — Mes pareils, robustes et bons ,
 Forment des peuplades nombreuses.
 — Et des amis, en avez-vous ?
 — J'en ai quelques-uns. — Parmi nous,
 Croyez-vous qu'ils voulussent vivre ?
 — J'en suis sûr. — Eh bien , retournez ;
 Et s'ils consentent à vous suivre ,
 Bien vite avec eux revenez. »

Il part : après un mois d'absence ,
 Il revient avec cent amis ,
 Jeunes, discrets , et bien munis
 De ce qu'on nomme complaisance..
 Aux géantes ils n'avaient pas
 Confié ces galans mystères ;
 Mais ces femmes aventurières
 De loin suivirent tous leurs pas.
 Voilà, répétaient les bergères,
 Du superflu. C'est du nouveau,
 Dirent les bergers moins sévères..
 Les géantes firent l'écho.

La Genèse est œuvre divine,
 Mais obscure : des gens profonds
 De ces antiques Patagons

Dans le ciel cherchent l'origine,
La Bible dit : « Les fils de Dieu,
Des hommes voyant que les filles
Étaient faciles et gentilles
Les pourchassaient, et ce doux jeu
Des géans créa les familles. »
Mes ces fils de Dieu, qui sont-ils ?
Messieurs les docteurs, peu m'importe ;
Sans examen, je m'en rapporte
A vos commentaires subtils.

LES ANGES.

Ainsi, quand une pastourelle
Veillait seule sur les troupeaux,
Un ange descendait près d'elle,
Et l'amusait par ses propos :
Je dis *propos*, par indulgence
Pour la primitive innocence.
Lorsque d'un torrent le fracas
Arrête une femme craintive,
Un ange la prend dans ses bras,
Et la couche sur l'autre rive.
Désire-t-elle un fruit nouveau ?
Un ange officieux et lesté
Du pommier courbe le rameau :
Aux femmes la pomme est funeste.
Le galant et beau Gabriel,
Feignant toujours quelque message,
Allait de village en village
Parler d'amour au nom du ciel.

Voyez sa complaisance extrême :
Il annonce avec un souris
A l'épouse , à la vierge , un fils
Qu'obligamment il fait lui-même.

LES DIABLES.

Satan apprend dans les enfers ,
Des anges les exploits divers.
Soudain de son trône il se lève :
• Sur les filles de la belle Ève ,
Dit-il , nous avons seuls des droits.
Sans ma pomme que sauraient-elles ?
Passons-leur des goûts infidèles ;
Mais au moins partageons leur choix. »
Ils viennent : ces rivaux étranges
Quelquefois supplantaient les anges.
Toi donc qui veux fixer l'amour ,
Sois ange et démon tour à tour ,
Les démons ne préludent guères ,
Ils sont brusques et téméraires ;
Point de soupirs , point de langueur ,
De soins , ni d'intrigues suivies ;
Ils vont au fait , et , pleins d'ardeur ,
Le fait toujours les justifie.
Au rendez-vous si quelque amant
Faisait attendre sa maîtresse ,
Un diable arrivait lestement ,
Et saisissait l'heureux moment
Offert en vain à la paresse.
Un mari comme il n'en est pas ,

Ose-t-il, sous la clef jalouse
Enfermer la timide épouse
Dont il néglige les appas ?
Satan punira cet outrage.
Porté sur les vents et l'orage ,
Il vient au milieu des éclairs ;
Du sein des nuages ouverts
Avec la foudre étincelante
Il tombe , brise les verroux ,
Rassure l'épouse tremblante ,
Et répète : Avis au jaloux.
Voici bien pis : dans une fête ,
Quand le sacrifice s'apprête ,
Et lorsqu'un encens solennel
Parfume le champêtre autel ,
Les démons paraissent en armes ,
Et poussent le cris des combats.
Un sexe fuit ; malgré ses larmes ,
Du plus faible on retient les pas.
Sa faiblesse fait sa puissance :
Une autre fête alors commence ,
Fête d'amour et de plaisir ,
Qui jamais ne devrait finir.
Dans l'ombre de la nuit les diables
Se réunissent quelquefois ,
Et sans remords leurs mains coupables
D'un village embrasaient les toits.
Ces brigands du milieu des flammes
Sauvaient les filles et les femmes ,
Et les consolaient jusqu'au jour ,

Quel étrange et terrible amour !

Ainsi que des démons femelles,
Il est des anges féminins.

Et par dépit ces immortelles
Recevaient des baisers humains.

La nuit dans un bois solitaire
Surprend-elle un jeune chasseur,
Au ciel sa naissante frayeur
Adresse une vive prière ;

Lucidine aussitôt paraît :
Douce surprise ! moins timide,
Jusqu'à l'aube dans la forêt
Il retient son aimable guide.

L'adolescent dans son sommeil
Voit-il une amante divine ?
Ses yeux s'ouvrent ; c'est Susurrine
Qui hâte et charme son réveil.

Plein de sa fidèle tendresse,
A l'ombre des bosquets déserts
Un amant chante, et dans ses vers
Compare aux anges sa maîtresse :

Pudorine passe ; il poursuit
Sa beauté, ses grâces nouvelles ;
Sourde et légère, elle s'enfuit,
Mais du désir il a les ailes ;
Suivent les amoureux combats ;
En rougissant, sur ses appas
Elle étend sa main protectrice ;
Le sort injuste la trahit ;

Elle fait un faux pas , et glisse ;
C'est par là toujours qu'on finit.

Du ciel les jeunes habitantes
Choisissent pour leur rendez-vous
Des bosquets le jour faible et doux ,
Un tapis de fleurs odorantes ;
Elles ménagent le bonheur ,
Aiment les tendres confidences ,
Les soupirs échappés du cœur ,
La flûte et les longues romances.
De l'enfer les fières beautés
Demandent d'autres voluptés.
Il leur faut des rochers arides ,
Le sable brûlant des déserts ,
De vieux troncs de mousse couverts ,
Et le bruit des torrens rapides :
Elles préfèrent aux soupirs
L'aigre cri des oiseaux sauvages ;
Rien n'intimide leurs désirs ;
En vain grondent les noirs orages ,
La foudre éclaire leurs plaisirs.

Les faveurs de ces immortelles
N'avaient aucun danger pour elles ;
Mais des anges les doux transports ;
Ceux des diables , moins doux , plus forts ,
De nos vierges firent des mères ;
Les géans naquirent alors ,
Et prirent les goûts de leurs pères.

La force n'entend pas raison ;
Plus de lois. Dans certain village
Dont l'histoire oubliâ le nom ,
S'établit un coupable usage.
De ses voiles officieux
Lorsque la nuit couvre les cieux ,
Toutes les femmes , je dis toutes ,
Dans les détours d'un bois épais
S'enfoncent , et peuplent ses routes.
Les hommes arrivent après.
Le silence est sur chaque bouche.
Au hasard la main cherche et touche.
A-t-elle choisi ? les refus
Comme un crime sont défendus.
Après ce mélange bizarre ,
Sans se connaître on se sépare ,
Et l'on trouve un heureux sommeil.
Au premier rayon du soleil ,
Tout changeait ; l'ordre et la décence ,
Le sage hymen , le tendre amour ,
Les soins , l'éternelle constance ,
Étaient réservés pour le jour.

Trop souvent le mal a des ailes ,
Tandis que le bien est boiteux.
Ces gens étaient peu scrupuleux ;
D'autres s'amuserent comme eux ;
D'autres surpassaient leurs modèles.
Bientôt l'abomination ,
Que suit la désolation ,

S'étendit et couvrit la terre ;
Et Dieu , dans sa juste colère ,
S'écria : « Fougueux ouragans ,
Chargez-vous de grêle et de pluie ;
Soufflez sur cette terre impie ,
Et noyez tous ses habitans.
J'eus tort de créer cette espèce ,
Avide du fruit défendu ;
Je m'en repens , je le confesse ;
Et pourtant j'avais tout prévu. »

Noë , ses enfans et son arche ,
Furent le précieux noyau
D'où sortit un monde nouveau.
De l'ancien il prit la marche ;
L'homme toujours se dépravant ,
Au risque d'un second déluge ,
Fut à la barbe de son juge
Plus libertin qu'auparavant.

ABRAHAM ET SARA.

Le seul Abraham , loin des villes
Où naissaient les arts corrupteurs ,
Heureux dans ses vallons fertiles ,
Du vice préserva ses mœurs.
Il en reçut la récompense.
De la famine menacé ,
A regret il se vit forcé
De chercher Memphis : l'innocence
Y courait des risques , dit-on ;

Les maris tremblaient à ce nom.
« Sara, vous êtes jeune et belle,
Dit Abraham ; je crains pour vous.
Ces gens traitent de bagatelle
Ce qui désole un pauvre époux.
Toujours le bien d'autrui les tente.
A leurs yeux passez pour ma sœur,
Non pour ma femme ; cette erreur
Préviendra ce qui m'épouvante. »

Le bonhomme se trompait fort.
Des courtisans remplis de zèle
A leur maître firent d'abord
De Sara le portrait fidèle.
« Du frère que l'on prenne soin,
Dit-il ; bon lit et bonne chère.
Pour la sœur, il n'est pas besoin
D'un lit nouveau ; c'est mon affaire. »

A là nuit close, près du roi
La belle se laissa conduire,
En disant : « Que veut-il de moi ?
Si tard ! à peine je respire. »
Aux prières elle eut recours ;
Par un baiser on la fit taire.
Un roi, quoi qu'il fasse, est toujours
L'image de Dieu sur la terre ;
Et puis Abraham l'a voulu,
Et sans doute il a tout prévu ;
Mieux qu'elle il sait ce qu'on doit faire.

C'est ainsi qu'elle raisonnait ;
Et sa docilité crédule
Prenait et rendait sans scrupule
Tout le plaisir qu'on lui donnait.

Mais voilà qu'un affreux tapage
Rompt le silence de la nuit :
Tous les vents soufflent avec rage
Sur les toits la grêle à grand bruit.
Tombe et rebondit ; du nuage
Mille éclairs fendent l'épaisseur ;
On voit l'ange exterminateur,
Terrible, debout sur l'orage,
Lever son glaive destructeur.
Ses regards commandaient la crainte,
Et sur son front était empreinte
La menace d'un Dieu vengeur.
Il parle, et la frayeur augmente :
« Voici ce que dit l'Éternel :
J'aime Abraham ; sa voix touchante
A percé la voûte du ciel.
Monarque injuste, écoute, et tremble.
Rends cette femme à son époux,
Et qu'un même lit les rassemble ;
Rends-la ; je suis le Dieu jaloux.
— J'ignorais qu'elle fût sa femme,
Dit le prince un peu sèchement :
S'il se plaint, c'est injustement.
A cette épouse qu'il réclame,
Pourquoi donner le nom de sœur ?

Ce nom , que j'ai cru véritable ,
Causa son prétendu malheur.
De sa feinte suis-je coupable ?
Je lui rends la jeune Sara ;
Je la rends innocente et pure ;
Le temps m'a manqué , je vous jure ;
Elle-même vous le dira. »

La belle trouva plus honnête
D'éviter l'explication ,
Et de baisser un peu la tête
En signe d'approbation :
Et quand sa main alla reprendre
Celle de son mari boudeur,
Elle tourna sur le menteur
Un œil reconnaissant et tendre.

Ils partirent le lendemain.
D'abord on garda le silence ;
Puis quelques mots sans conséquence
Sur le beau temps, sur le chemin ;
Par degrés ce fâcheux nuage
S'éclaircit : au déclin du jour,
On sourit, on parla d'amour ;
Et depuis on fit bon ménage.
Un fils manquait à leur bonheur.
Du Ciel ils avaient la promesse,
Pour l'accomplir, avec ardeur
Ils travaillaient ; et leur jeunesse
S'écoulait dans ce vain labeur.

Enfin l'épouse débonnaire
S'avisa d'un nouveau moyen,
Très-simple, et qui réussit bien.
« Dieu t'a promis le nom de père,
Dit-elle à son mari. — Cent fois.
— Mais il n'a pas borné ton choix ;
Il n'a point désigné la mère.
— Non. — Je le vois avec chagrin,
Le Seigneur a fermé mon sein ,
Conclut me : prends cette fille
Qui d'Égypte nous a suivis :
Elle est jeune, fraîche et gentille.
Agar te donnera des fils.
— Soit, essayons : mais de ma couche
Crois-tu qu'elle veuille approcher ?
Elle est sage : un rien l'effarouche.
— Moi-même je vais la chercher. »
Elle sort, instruit sa rivale,
Combat ses timides refus,
Et sur la couche nuptiale
Elle place ses charmes nus.
Leçon touchante pour les femmes !
L'hymen serait un paradis,
Si vous aviez souvent, mesdames,
Ces petits soins pour vos maris.

Ce sacrifice un peu pénible,
Mais assez fréquent dans la Bible,
Ne fut point perdu devant Dieu.
Il s'en souvint en temps et lieu.

Sara vieillit , sans plus attendre
Ce fils annoncé tant de fois.
Quatre-vingt-dix ans et trois mois
Courbajent sa tête : que prétendre
A cet âge , avec un mari
Qui comptait un siècle accompli ?
Des morts réchauffe-t-on la cendre ?
Or, un jour que paisiblement
Ils causaient devant leurs cabanes ,
Invisible pour les profanes ,
Dieu leur apparaît brusquement.
Ils se prosternent et l'adorent.
« Béni soit mon maître et seigneur,
Qui visite son serviteur !
Dit Abraham. Nos vœux implorent
Une autre grâce : qu'en ce lieu
Il daigne s'arrêter un peu ;
Qu'assis sous ce toit de verdure ,
Il permette à nos faibles mains
De verser sur ses pieds divins
Une eau rafraîchissante et pure. »
Jéhovah , comme vous savez ,
Aux gens simples se communique :
Il s'assit sous un arbre antique ;
Et quand ses pieds furent lavés ,
On servit le festin rustique ,
Un pain blanc , du beurre et de l'eau ,
Du lait qu'à l'instant même on tire ,
Et pour dessert un jeune veau
Que sur des charbons on fit cuire.

Dieu dina de bon appétit
Par complaisance, et puis il dit :
« Ce fils trop annoncé , peut-être ,
Ce fils qui sera juste et bon ,
Ce cher fils , eh bien , il va naître .
D'Isaac qu'il porte le nom . »
A ces paroles , dans son âme
Le bonhomme rit et douta ;
Mais de son indiscrete femme
Le rire avec force éclata .
Dieu lui dit : « Apprends , téméraire ,
Créature vaine et sans foi ,
Que la raison doit devant moi
S'humilier , croire , et se taire .
— Seigneur , que votre voix sévère
Daigne s'adoucir ; un enfant
Fait par nous ! le moyen d'y croire ?
J'ai perdu la mémoire .
— Je me nomme le Tout-Puissant .
— Nous sommes si vieux ! — Bagatelle .
— Une indigestion vient-elle
A femme qui ne mange pas ?
— L'appétit peut renaitre . — Hélas !
Je le vois , avec sa servante
Le Seigneur s'amuse et plaisante .
— Adieu ; dès demain tu croiras . »
Qu'avec raison l'on vous regrette ,
Jours d'innocence , jours heureux !
Moins sédentaire dans les cieux ,
Dieu visitait notre planète ,

Et tout en allait beaucoup mieux.
Les anges parcouraient la terre,
Chargés de messages divins,
Et leur présence toujours chère
Servait de spectacle aux humains.
Grâce à leurs charmantes figures,
Chez des gens sans mœurs et sans lois
Il leur arrivait quelquefois
D'assez fâcheuses aventures.
Sodome paya cher l'affront
Que sa brutale impertinence
Imprima sur leur chaste front.
Le châtiment suivit l'offense.

LOT ET SES FILLES.

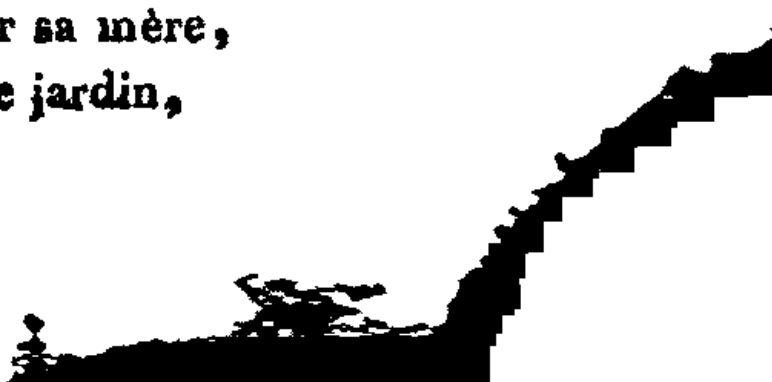
Le ciel avait vengé l'amour,
Sodome était réduit en poudre,
Et les derniers traits de la foudre
Tombaient sur cet affreux séjour.
Lot, débarrassé de sa femme,
Fuyait gaiment ces tristes lieux,
Bénissant le ciel en son âme,
Et disant tout est pour le mieux.
Ses filles, respirant à peine,
Près de lui viennent se ranger :
Leur frayeur survit au danger ;
Et vers la montagne prochaine
Tous trois courent d'un pied léger.
Un antre devient leur asile ;
Mais ce séjour n'a rien d'affreux.

Le rocher lentement distille
Une eau qui tombe exprès pour eux :
Cette eau qui descend goutte à goutte ,
Et semble se perdre en vapeurs ,
S'unit , coule , et marque sa route
Par un léger ruban de fleurs.
Planté par la sage nature ,
Un large buisson de rosiers
Pouvait aux animaux guerriers
De l'ancre cacher l'ouverture.
Des pampres chargés de raisins
Courent sur le roc et serpentent.
Au fruit coloré qu'ils présentent
Déjà Lot a porté ses mains ,
Tandis qu'il remplit la corbeille ,
Phéoné tout bas à l'oreille
Disait à la jeune Thamna :
« Eh bien ! qu'en penses-tu , ma chère ?
Adieu l'hymen , et nous voilà
Désormais seules sur la terre.
Notre sort est bien malheureux !
Plus de ressource. — Il n'en est guère.
— Pas un homme , et nous sommes deux.
— Il en reste un. — C'est notre père.
C'est le seul , et ce mot dit tout.
La nécessité nous absout ,
J'en conviens ; mais à la sagesse
Lot est fidèle : ne crois pas
Que vers nous il fasse un seul pas.
— Peut-être. — Et quel moyen ? — L'ivresse. »

Pendant ce rapide entretien ;
Dont le papa n'entendit rien ,
Et qui colora leur visage ,
La cadette, suivant l'usage ,
Apprêtait le repas du soir.
C'était sur le nectar des treilles
Qu'elle fondait tout son espoir :
Elle en prépara deux bouteilles.

Le premier moment d'un souper
Est donné toujours au silence ;
Puis un discours entrecoupé
Commence, tombe et recommence ;
L'esprit s'anime, et l'enjoûment
Du dessert forme l'agrément.
Au dessert bientôt Lot arrive,
Et sa gaîté devient plus vive.
Ses filles, tout en l'écoutant,
Suivaient leur insolente idée :
Sa coupe, à chaque instant vidée,
Se remplissait à chaque instant.
Par degrés sa langue affaiblie
Dans ses discours s'embarrassa.
Un dernier verre on lui versa,
Et sa raison devint folie.
Si j'en crois de savans rabbins
Qui sur ce texte ont fait un livre,
Le bonhomme n'était pas ivre ,
Mais seulement entre deux vins..

Thamna sourit, tourne la tête;
Et pour ne pas troubler la fête,
Elle s'éloigne prudemment.
Assise dans l'enfoncement,
La jeune et maligne pucelle
Lorgnait du coin de la prunelle,
Et son cœur battait fortement.
La nuit survient, et la pauvrette
S'endort, ne pouvant faire mieux.
Mais un songe capricieux
Tourmenta son âme inquiète.
Sous des ombrages parfumés
Tout-à-coup elle est transportée :
Dans cette retraite enchantée,
Tout plaît à ses regards charmés.
La nature y paraît plus belle,
Le ciel plus pur, et l'air plus doux.
Un amant tombe à ses genoux;
Il est tendre, il sera fidèle.
Mais la scène a déjà changé :
Les vents précurseurs de l'orage
En sifflant courbent le feuillage;
De vapeurs le ciel est chargé;
L'éclair a déchiré la nue :
Thamna s'enfuit; avec fracas
La foudre soudain descendue
La suit et s'attache à ses pas.
Puis un souvenir pour sa mère,
Puis un retour vers ce jardin,



Vers ce bocage solitaire
Où l'amour lui tendait la main.
Puis à Sodome elle croit être :
« Viens , lui disait un jeune traître ;
Viens donc , mon bel ange. » A ce mot ,
Elle se réveille en sursaut.
D'un tel songe encore étonnée ,
Elle entend bientôt son aînée
Qui tout bas l'appelle : « Ma sœur ?
— Eh bien ! que veux-tu ? — Prends ma place.
— A dire vrai , j'ai quelque peur.
— Le temps fuit , et l'ivresse passe. »

Du vin que l'on buvait alors
La vertu tenait du miracle ,
Puisque Lot sans beaucoup d'efforts
Sut triompher d'un double obstacle ;
Et même on dit que le papa ,
Rajeunissant dans la victoire ,
Lestement décupla sa gloire.
On n'en fait plus de ces vins-là.

Il se réveille avec l'aurore
Bien dégrisé , quoiqu'un peu las.
Ses filles sommeillaient encore.
Nul indice de leurs ébats.
Leur bon et respectable père
Les baise , non plus en amant ;
Et tous trois bien dévotement
S'agenouillent pour la prière.

C'est à regret que j'ai conté
Cette aventure un peu gaillarde.
Les saintes du jour par mégarde
La liront ; pour leur chasteté
Quelle image ! mais , quoi qu'on fasse ,
Dans un livre tout n'est pas bon :
Ici du moins la Bible place
L'antidote après le poison.
De nos filles sois le modèle ,
Toi qui fus belle , et plus que belle ,
Douce et touchante Rebecca :
Ton nom rappelle l'innocence ,
Et toujours avec complaisance
Le Parnasse te chantera.

REBECCA.

La nuit était déjà prochaine ,
Quand le fidèle Jézabor
S'arrêta près d'une fontaine
Devant la ville de Nachor.
Une fille charmante arrive ,
Tenant une cruche à la main :
Sa voix d'une chanson naïve
Répète le pieux refrain.
A son air on voit qu'elle est sage.
Elle s'approche : « Homme inconnu ,
Dit-elle d'un ton ingénu ,
La sueur mouille ton visage ;
Goûte la fraîcheur de ces eaux ,
Et désaltère tes chameaux ,

Fatigués par un long voyage. •
Son offre plaît à Jézahor ;
Dans la cruche il se désaltère ;
Puis la cruche s'emplit encor,
Et verse aux chameaux l'onde claire.
Elle reprend avec bonté :
« Le jour fuit dans l'obscurité ;
Tes pas vont s'égarer sans doute :
Prends chez nous l'hospitalité ;
Demain tu poursuivras ta route.
— Oui, j'entrerai dans ta maison.
Fille aimable, quel est ton nom ?
— Je suis Rebecca ; j'ai pour père
Le bon et juste Bathuel,
Neveu d'Abraham. — Jour prospère !
Rebecca, je bénis le ciel,
Le ciel qui dans ce lieu champêtre
A sans doute guidé mes pas.
Si l'espoir ne m'abuse pas,
Voilà l'épouse de mon maître. •
Dans la ville alors il la suit,
Et chez Bathuel introduit,
Il s'acquitte de son message.
Pour Isaac il demanda
Une compagne jeune et sage,
La vertueuse Rebecca ;
Et le bon père l'accorda.
Elle partit avant l'aurore,
Le cœur tremblant et plein d'amour ;
Elle trembla durant le jour ;

Le soir elle tremblait encore ;
 Et, voyant quelqu'un s'approcher,
 Elle dit d'une voix timide :
 « On vient à nous d'un pas rapide ;
 Quel homme ainsi peut nous chercher ?
 — Sans doute que l'amour le guide ;
 Rassurez-vous. » Son cri subit
 Remplaça le salut d'usage ;
 Et sa main pudique étendit
 Un voile épais sur son visage.

DINA.

Que ne puis-je toujours tracer
 De pareils tableaux ! mais traduire,
 C'est être esclave ; il faut tout dire :
 Sous vos yeux Dina doit passer.
 Du bon Jacob c'était la fille,
 Pucelle encore, et trop gentille
 Pour conserver ce titre-là.
 Un jour cette belle Dina,
 Dans une vague rêverie,
 Foulait les fleurs de la prairie,
 Et des cabanes s'éloigna.
 Pensers de vierge, c'est-à-dire
 Pensers d'amour troublent son cœur.
 Elle chante ou plutôt soupire
 Ces mots où se peint la candeur.

« Je suis aussi fraîche que l'aube.
 Aux regards en vain je dérobe
 De mon sein le double trésor :

Toujours sa rondeur indocile
Repousse le voile inutile ;
Hélas ! et je suis vierge encor.

« La nature semble amoureuse.
Les troupeaux sur l'herbe poudreuse
A leurs désirs donnent l'essor ;
Des oiseaux le doux badinage
Agite à mes yeux le feuillage ;
Hélas ! et je suis vierge enoor.

« Cette nuit... trop heureux mensonge !
Un ange m'apparut en songe.
Il rayonnait d'azur et d'or.
Sur son sein brûlant il me presse ;
Je me réveille dans l'ivresse !
Hélas ! et je suis vierge encor. »

Sa chanson finissait à peine ,
Le roi de la cité prochaine
L'aperçoit, l'arrête, et lui dit :
Partagez mon trône et mon lit.
A ces mots il la traite en reine.
Vainement dans ses bras nerveux
Se débat la faible bergère ;
Par un hasard involontaire
Cet effort l'enchaîne encor mieux.
Que faire alors ? Dina vaincue
Pardonne à cet audacieux ,
Et livre sa bouche ingénue

A ses baisers impérieux.
Soudain, par leur vive jeunesse
Vers la jouissance emportés,
Tous deux des molles voluptés
Boivent la coupe enchanteresse.
Des bras de sa belle maîtresse
L'imprudent se dégage enfin :
Son front est riant et serein,
Son âme nage dans l'ivresse ;
Et tandis qu'un nouveau désir
Déjà l'embrase et le dévore,
Sa victime soupire encore
Et de douleur et de plaisir.
Reine par le fait, pouvait-elle
Refuser d'en prendre le nom ?
Le sceptre lui plaisait dit-on ;
Un sceptre plaît à toute belle.
Sichem dans son petit palais
Conduit son épouse nouvelle,
Et la présente à ses sujets.
Un d'entre eux lui dit : « Sans colère
Daigne écouter ton serviteur.
De Dina Jacob est le père :
Ce puissant et riche pasteur
A douze fils ; jeunes et braves
Ils peuvent, armant leurs esclaves,
Ravager nos fertiles champs :
Préviens ce danger. — J'y consens.
Je veux plaire à celle que j'aime ;
Aux siens je veux offrir moi-même

Une alliance et des présens. »
Le lendemain d'assez bonne heure
Il va chercher dans sa demeure
L'honnête et vertueux vieillard,
Et lui dit : « Ta fille m'est chère,
Elle m'aime ; deviens mon père ,
Et de mes biens prends une part.
Que la paix rentre dans vos âmes.
Je suis juste , mon peuple est doux :
Pour vos fils nous avons des femmes ,
Et pour vos filles des époux.
— Non , d'un hymen illégitime
Les plaisirs nous sont interdits,
Et des peuples incirconcis
L'alliance est pour nous un crime.
— Eh bien ! j'obéis à ta loi,
Au superflu je ne tiens guères ;
Dès ce soir , mes sujets et moi ,
Nous retrancherons ces misères.
— Fort bien ; par l'hymen confondus ,
Alors nous ne formerons plus
Qu'un seul peuple , un peuple de frères. »
Jacob était sincère ; mais
Ses enfans secouaient la tête :
Au monarque ainsi qu'aux sujets
Ils préparaient une autre fête.

Le soir même on fait publier ,
Et dans la ville on va crier
Un édit qui porte en substance

Que tous les mâles sur-le-champ
S'armeront d'un outil tranchant,
Et couperont la différence
Qui se trouve entre eux et Jacob ;
Signé Sichem, plus bas, Naob.
Le peuple s'étonne et murmure.
« La prodigue et sage nature
D'un superflu nous a fait don ;
Pourquoi s'en priver ! ma foi, non.
De son bien que le roi dispose ;
Mais du nôtre, c'est autre chose. »
Sichem harangue les mutins ;
De l'alliance qu'il ménage
Il leur démontre l'avantage,
Les profits nombreux et certains.
De forts poumons et des promesses,
Des menaces et des caresses,
Persuadent facilement.
A l'instant chaque Sichémite
Se transforme en Israélite,
Et puis se couche tristement.

Ils sommeillaient, ces pauvres diables,
Lorsque les fils impitoyables
Du bon Jacob, et leurs cousins,
Et leurs amis, et tout leur monde,
Du manteau de la nuit profonde
Couvrant leurs perfides desseins
Entrent dans la ville : à leur tête
J'aperçois Ruben ? il s'arrête,

Se tourne et dit : « Partageons-nous ;
Séparément portons nos coups.
Ces gens auxquels je m'intéresse ,
Malades sont , guérissons-les ,
Mais pour toujours ; point de faiblesse.
Moi , je me charge du palais . »
Dans la ville aussitôt les traîtres
S'élancent ; à leurs cris affreux
Se mêlent des cris douloureux.
On brise portes et fenêtres ;
On entre , on tue , et puis l'on sort ;
On entre ailleurs , et l'on assomme ;
Et sans excepter un seul homme ,
De tout malade on fit un mort.
La nuit avait vu le carnage ;
Le jour éclaira le pillage ;
Il fut complet ; et les vainqueurs ,
Chargés de dépouilles sanglantes ,
Poliment aux veuves tremblantes
S'offrirent pour consolateurs.
Du hameau l'on reprit la route.
Le pauvre Sichem n'était plus .
Dina , baissant des yeux confus ,
Soupirait ; et la Bible doute
Si c'était regret ou plaisir
D'être vengée ; on peut choisir.

RUBEN ET BALA.

Ce monsieur Ruben si sévère ,
Et si chatouilleux pour Dina ,

Convoitait la jeune Bala,
Concubine de son vieux père.
Au pied d'un oranger en fleurs,
Étendu sur un lit de mousse,
Un jour d'une voix lente et douce
Il chantait ainsi ses douleurs :

« C'en est fait, j'ai cessé de plaire ;
Bala m'a retiré son cœur ;
Elle m'a dit : fuis, téméraire.
Et c'est l'arrêt de mon malheur.

« Adieu, touchante rêverie ;
Adieu, riant et frais séjour ;
Adieu le printemps et la vie ;
Adieu tout, puisque adieu l'amour.

« Trop d'audace a causé ma perte.
J'ai vu son sourire enchanteur,
J'ai baisé sa bouche entr'ouverte,
Et j'ai cru baiser une fleur.

« Adieu, touchante rêverie ;
Adieu, riant et frais séjour ;
Adieu le printemps et la vie ;
Adieu tout, puisque adieu l'amour.

« Malgré le courroux qui l'anime,
Je ne saurais me repentir ;
Et du baiser qui fait mon crime
J'aime encore le souvenir.

« Adieu , touchante rêverie ;
Adieu , riant et frais séjour ;
Adieu le printemps et la vie ;
Adieu tout , puisque adieu l'amour. »

Tandis que sa plainte si tendre
Éveille l'écho de ces lieux ,
Un bruit léger se fait entendre ,
Deux mains viennent fermer ses yeux ,
Une bouche effleure la sienne ,
Et dit : « Demeure en ce séjour ;
Bala pardonne et te ramène
Le printemps , la vie , et l'amour. »

Toujours le pardon autorise
D'autres larcins : en ce moment
Sur l'arbre qui le favorise
Le vent passe rapidement ;
Les branches aussitôt penchées
Forment un dais voluptueux ,
Et les fleurs qu'il a détachées
Pleuvent sur le couple amoureux.

Combien notre Bible est naïve !
Siècle présent , siècle immoral ,
De la simplicité primitive
Et de l'âge patriarcal
Lis du moins l'histoire instructive :
On y viole assez souvent ;
Souvent on s'y permet l'inceste ;

Mais l'acte le plus immodeste
Y prend un air presque décent.

ONAN.

Judas voyait sa bru gentille,
Veuve trop tôt et sans famille,
Se dessécher comme une fleur
Que néglige le laboureur.
Il dit au second de ses fils :
Pour mettre à profit sa jeunesse,
Et pour égayer sa tristesse,
« Vole chez Thamar, obéis.
Thamar est fraîche encore, et belle ;
Aime-la, fais-lui des enfans
Qui l'honorent dans ses vieux ans,
Et qui puissent hériter d'elle. »
Mais Onan, dont l'avidité
Sur l'héritage avait compté,
N'obéit point ; sa fantaisie
S'avisa d'un autre moyen.
Il trouvait la veuve jolie
Et l'aimait quoiqu'il n'en dit rien.
Il épousa donc son image ;
Et, l'ornant de nouveaux appas,
Il lui prodiguait un hommage
Qu'elle-même n'obtenait pas.
Dieu le vit, et dit ces paroles :
« Mes regards ne sauraient souffrir
Ce ridicule et sot plaisir,
Qui sera celui des écoles.

Que ce nigaud meure ! » Il est mort,
Thamar n'en fut pas plus heureuse.
Sa jeunesse encor scrupuleuse
Du veuvage s'ennuyait fort.
« Bannis un souvenir funeste,
Lui dit Judas ; un fils me reste :
L'usage établi parmi nous
Veut qu'un jour il soit ton époux.
L'affreuse mort dans ta demeure
Frappa ses aînés ; je les pleure,
Mais je suis juste : quand Séla,
Dont l'enfance finit à peine,
Dans la jeunesse avancera,
Sa main demandera la tienne,
Et ma bouche vous bénira.
Va donc attendre chez ton père
Ce jour heureux : sans doute ailleurs
Ton chagrin pourra se distraire.
Ici tout nourrit tes douleurs. »
Thamar à sa voix fut docile :
Elle partit le lendemain ;
Et dans le village voisin
Vécut solitaire et tranquille.

SÉLA ET ADA.

Séla grandissait : sous ses yeux
Croissait une esclave jolie
Que dès l'enfance il a chérie,
Et qui partage tous ses jeux.
Ce sont les jeux de l'innocence :

Mais depuis l'aube jusqu'au soir
Ils se cherchaient, sans le savoir ;
En se quittant, de se revoir
Chacun emportait l'assurance ;
Et, plus tendre de jour en jour,
Leur amitié devint amour.
Tous deux l'ignoraient. Sans mystère
La fidèle et charmante Ada
Aux champs accompagnait Séla,
Et lui donnait le nom de frère.
Ce frère des désirs naissans
Éprouvait la vive piquûre ;
Sans les éclairer, la nature
Éveillait son âme et ses sens.
Cette fièvre est contagieuse.
Le couple malade et surpris
Se plaint d'une voix amoureuse,
Aux plaintes succèdent les ris ;
Les ris font place à la tristesse ;
Pour se distraire avec vitesse
On court sur le gazon touffu ;
On s'arrête, et l'on parle encore
De ce mal toujours inconnu,
Et du remède qu'on ignore.
« Mon frère, d'un esprit malin
Ce que nous sentons est l'ouvrage.
Que faire ? — Donne-moi ta main ;
Pour un moment cela soulage.
— Touche mon cœur. — Ah ! comme il bat !
On a jeté sur nous un charme.

Tes yeux pétillent ; cet éclat
N'est pas naturel, et m'alarme.
— Les tiens brillent du même feu.
— Presse mon front, ma sœur.— Ah Dieu !
Quelle chaleur !... le baiser même
N'y peut rien ; ma crainte est extrême.
J'imagine... Attends un moment,
Ma guirlande, qu'heureusement
Dans un lieu frais j'ai déposée,
Humide encore de rosée,
Rafraîchira ton front brûlant. »

Pour éteindre ce feu rebelle,
Qu'ils attisaient sans le vouloir,
Dans la même onde chaque soir
Ils se baignent ; façon nouvelle
De chasser l'importun désir.
Innocens et nus, sans rougir
Ils entrent dans cette eau limpide.
Rien n'échappe au regard avide ;
Tout s'offre au baiser amoureux ;
Et de ce bain voluptueux
On devine l'effet rapide.
De l'onde ils sortent plus épris.
Sans projets sur ces bords fleuris
Ils se couchent sur l'herbe épaisse,
Qui les recouvre et les caresse.
Voilà leurs bras entrelacés ;
L'un contre l'autre ils sont pressés,
De volupté chacun soupire,

Chacun , d'ivresse consumé ,
Avec avidité respire
L'halcine de l'objet aimé.
« O mon frère ! ce mal dessèche
Ta bouche auparavant si fraîche. »
La tendre Ada parlait ainsi ,
Et soudain ses lèvres charmantes ,
Ses longs baisers , de son ami
Humectent les lèvres brûlantes.

SÉLA ET THAMAR.

Cependant du toit paternel
Thamar se lassait , sans le dire.
Après l'hymen elle soupire.
Chaque matin sa bouche au ciel
Fait cette prière naïve :
« A mes vingt ans n'ajoute rien.
Mais de Séla tu devrais bien
Hâter la jeunesse tardive. »
Un jour que seule dans les champs
En rêvant elle se promène ,
Et de loin lorgne les passans ,
Un berger traverse la plaine.
« C'est lui , dit la veuve tout bas ,
Lui-même : quel dessein le guide ? »
Le jeune homme d'un air timide
L'aborde : Ne t'offense pas
Si j'arrête un moment tes pas :
Tourne sur moi des yeux propices.
Quelle est la femme dans ces lieux

Dont le savoir mystérieux
Chasse, dit-on, les maléfices ?
— Mes traits te sont donc inconnus ?
— Oui, je n'ai nulle souvenance...
— Qu'entre nous l'amitié commence..
Fils de Judas, ne cherche plus
Cette femme que Dieu protège ;
Tu la vois. — Eh bien ! oserai-je
De vous attendre un entretien ?
— J'écoute, parle, et n'omets rien. »

Longuement alors il explique
La fièvre étrange et sympathique
Qui le tourmente, ses progrès,
Et la nature, et l'insuccès
Des remèdes qu'il imagine..
Le lecteur aisément devine
De Thamar le dépit jaloux..
Mais à quoi bon un vain courroux ?
Il vaut mieux, en femme prudente,
Saisir l'occasion présente
Toujours si prompte à s'échapper,
Et sur l'hymen anticiper.
Thamar à la raison docile
Réplique donc en souriant :
« Ce mal-là n'a rien d'effrayant,
Et le remède en est facile..
Mais ici passent les bergers ;
Et l'ombre la plus solitaire
A mes leçons est nécessaire.

Suis-moi dans ce bois d'orangers. »

Dans le bois donc ils disparaissent.

Un vert tapis s'offre à propos

Sous la voûte de longs rameaux

Qui s'entrelacent et se pressent.

« De ce lieu j'aime la fraîcheur,

Dit Thamar ; vive est la chaleur,

Et nous avons marché bien vite. »

Sur l'herbe elle se précipite.

Aussitôt son adroite main

Entr'ouvre sa blanche tunique,

Moins blanche que son joli sein ;

Puis d'un ton grave et prophétique :

« Les paroles, mon jeune ami,

N'instruisent jamais qu'à demi.

De ta guérison je suis sûre ;

Mais je ne saurais l'achever

Sans connaître, sans éprouver

Les remèdes que la nature

Te suggéra jusqu'à présent

Contre un mal toujours renaissant.

— A mes côtés Ada se place.

— Ensuite ? — Ensuite je l'embrasse ;

Et, lui donnant le nom de sœur,

Je la presse ainsi sur mon cœur.

— Fort bien ! mais Ada que fait-elle ?

— Beaucoup ; compatissante et belle,

Ada me serre également.

-- Comme cela ? — Plus fortement.

— Après ? — Après , dans l'herbe haute
Nous voilà couchés. — Côte à côte ?
— Sans doute. — Alors que faites-vous ?
— L'embrassement devient plus doux ;
Cette fièvre qui nous agite
Redouble ; notre cœur palpite ;
Notre bonheur est douloureux.
— Oh , vraiment je vous plains tous deux.
— Dans nos veines le feu circule.
Ce feu qui lentement nous brûle ,
Et qui nous glace quelquefois ,
Résiste au baiser. — Je le crois.
Et ce baiser est-il bien tendre ?
— Jugez vous-même , le voici.
— Cher Séla , ce n'est pas ainsi
Qu'il faut le donner et le rendre.
— Comment donc ? — Retiens ma leçon...
— Oui , charmante est cette façon.
Encore. — Volontiers. — Encore.
— J'y consens. — Funeste bienfait !
Du mal secret qui me dévore
De nouveau j'éprouve l'effet.
— Il s'apaisera , je l'espère.
— Eh bien , dites , que faut-il faire ? »

Un silence plein de douceur
Suivit cet entretien rapide.
C'est un repos pour le conteur ;
Et mon intelligent lecteur
Aisément suppléera ce vide.

Séla recouvre enfin la voix ,
Et veut s'instruire une autre fois.
A lui permis ; mais le poète ,
Jugé toujours sévèrement ,
Ne doit pas imiter l'amant
Qui recommence et se répète.
Du remède bien assuré ,
Il quitte enfin son joli maître.
• De mon absence Ada peut-être
Plus d'une fois a soupiré ,
Disait-il. Elle va connaître...
Doux moment ! Me voici , ma sœur ,
Et je t'apporte le bonheur. •

De celle qu'il croyait heureuse
Combien la plainte douloureuse
L'étonna ! Plus qu'elle il pleurait.
Chère Ada , pardonne à ton frère ,
Pardonne : une femme étrangère
M'a guéri ; de son doux secret
J'irai m'instruire davantage ;
Ton bonheur sera mon ouvrage. •
Il ne voit pas le lendemain
Cette femme dont l'art divin
En plaisir sait changer la peine.
Déjà dans une attente vaine
Trois jours , trois siècles sont passés ;
L'impatience le dévore.
Le quatrième il cherche encore ,
Et voilà ses vœux exaucés.

Sans feinte, et non pas sans murmure,
Il conte sa mésaventure
A la friponne, qui sourit;
Puis d'un ton plus doux il lui dit :
« Vous êtes si bonne et si belle !
De grâce, une leçon nouvelle. »

Pour réponse, dans les sillons
Que dorent les riches moissons
D'un pas rapide elle s'avance.
Le jeune homme suit en silence.
Au milieu du champ parvenus,
La hauteur de ces blés touffus
Laisse à peine entrevoir leur tête.
Alors l'heureux couple s'arrête,
Partout promène un œil discret,
Sourit, se baisse et disparaît.
Soudain sur la moisson mobile
S'élève un souffle caressant,
Qui balance et courbe en glissant
Des épis la cime docile.
Un temps assez long s'écoula :
Mais enfin l'aimable Séla
Reparaît, et Thamar ensuite.
L'écolier mieux instruit la quitte.
Des blés à pas lents elle sort :
Pour s'y rendre elle allait plus vite.
Pour vous, la belle, je crains fort
Du passant l'œil et la critique.
Comment voulez-vous qu'il explique

Ces yeux languissamment baissés ,
A vos talons cette poussière ,
Ces vêtemens un peu froissés
Qui sur l'herbe long-temps pressés
Ont pris sa couleur étrangère ,
Et ces brins de paille légère
A vos cheveux entrelacés ?
Séla, par elle plus habile ,
Courut vers la docile Ada ,
Qui de ses leçons profita.
Cette étude est douce et facile.

Judas des prétendus amis
Sait les amours, et les tolère.
Un tel passe-temps à son fils
Rendait l'hymen peu nécessaire ;
Et c'est l'hymen qu'il redoutait.
Vainement Thamar y comptait ;
En vain Séla croissait en âge ;
Pas un seul mot du mariage.
• Thamar, déjà veuve deux fois ,
Pourrait bien l'être une troisième ,
Disait le père : elle a des droits ;
Mais je crains pour un fils que j'aime. »

THAMAR ET JUDAS.

Un jour à Thamar on apprit
Que Judas , pour un court voyage
S'éloignant du toit qu'il chérit ,
Allait passer près du village.

Elle quitte alors promptement
Du veuvage le vêtement ;
D'herbe et de fleurs elle couronne
L'ébène de ses longs cheveux,
Entoure d'anneaux précieux
Ses bras et sa jambe mignonne ,
Découvre un des globes de lis
Que voile l'usage sévère,
Et prend la tunique légère
Des courtisanes de Memphis,
Une heure à peine est écoulée,
Descendant du coteau voisin ,
Le beau-père sur le chemin
Rencontre une femme voilée.
« Son maintien gracieux et doux
Me plaît, dit-il ; sa taille est fine ;
Ses mains blanches comme l'hermine
Retombent sur ses deux genoux.
Abordons-la..... Belle inconnue,
Qu'un sort propice offre à ma vue,
Que le Seigneur soit avec vous !
Malgré le voile qui vous cache,
Vos attraits ont touchés mon cœur :
Voulez-vous que ma main détache
La ceinture de la pudeur ?
— Je ne suis point femme publique.
Mais celui qu'un usage antique
Rend l'arbitre de mes destins
Semble m'oublier. — Je vous plains.
— Malgré mes droits, il me refuse

Un époux. — Prenez un amant.
Son injustice est votre excuse.
— Le puis-je ? parlez franchement.
— Sans doute ; et de la circonstance
Vous devez même profiter.
Ces blés qu'un souffle ami balance
Au plaisir semblent inviter.
— Il est vrai ; mais pour récompense
Qu'obtiendrai-je ? — Un jeune chevreau ,
Que chez vous je ferai conduire.
— Au traité je veux bien souscrire ,
Si pour gorant j'ai votre anneau.
Sur l'avenir qu'il me rassure.
— Je vous le donne ; mais pourquoi
Joignez-vous à votre parure
Ce voile jaloux ? — Jurez-moi
De le respecter. — Je le jure. »

Le soir même le bon Judas
Dit à son esclave fidèle :
« Écoute ; et prouve-moi ton zèle.
Dans le troupeau tu choisiras
Un chevreau , qu'il te faut conduire
Discrètement et sans mot dire
Au village qu'on voit là-bas.
Dans ce lieu cherche la demeure
D'une femme qui ce matin ,
Assise sur le grand chemin ,
Avec moi s'entretint une heure.
En échange de ce chevreau

Elle te rendra mon anneau. »

L'esclave, malgré son adresse,
De la femme ignorant le nom,
Ne put remplir sa mission.
Avec constance, avec tristesse,
De porte en porte promenant
L'animal craintif et bëlant,
A tous les passans il s'adresse;
Et les passans répondaient tous :
« Cherche ailleurs cette courtisane,
L'homme au chevreau : fille profane
Jamais n'habita parmi nous. »

Mais bientôt du même village
Il reçoit ce triste message :
« Tamar a blessé ton honneur ;
Et de sa taille la rondeur
Décèle un honteux adultère.
Prononce, et dis ce qu'il faut faire.
— Il faut obéir à la loi.
Qu'elle paraisse devant moi. »

On va la chercher, on l'entraîne,
Ses mains mignonnes on enchaîne,
Et la voilà devant Judas.
Son visage est baigné de larmes ;
Et chacun regrette ses charmes
Déjà condamnés au trépas.
« O fille autrefois si chérie !

Quel est l'infâme séducteur
Qui cause aujourd'hui mon malheur,
Qui t'arrache aujourd'hui la vie ?
— Voici l'anneau qu'il m'a donné.
— Que vois-je ! père infortuné !
Je suis seul injuste et coupable.
Tu vivras, fille trop aimable.
Mais le ciel sans doute est fâché.
Thamar, implorons sa clémence.
Ensemble nous avons péché,
Faisons ensemble pénitence. »

Lecteur, tu souris à ce trait ;
Mais du patriarche indiscret
Que l'exemple au moins te profite :
Si tu vois gentilles catins
Assises sur les grands chemins,
Tourne la tête, passe vite,
Et redoute les blés voisins.

JOSEPH ET NITÉFLIS.

Judas avait un jeune frère
Qui déjà croissait en vertus :
Peut-être ses vœux ingénus
Du ciel fléchirent la colère.
Joseph, esclave dans Memphis,
A l'amoureuse Nitéflis
Innocemment avait su plaire.
Lui seul à son gré la servait ;
Sans humeur et sans négligence,
T. IV.

Lui seul avec intelligence
A ses ordres obéissait ;
Lui seul de sa chambre approchait.
A chaque instant sa voix l'appelle ;
A chaque instant Joseph est là ;
Faites ceci, faites cela ;
Et toujours louange nouvelle.
Un soir, dans son appartement,
Cet esclave attentif et sage
Allait, venait, et proprement
Rangeait tout selon son usage :
« Joseph, dit-elle, en ce moment
Nous pouvons être heureux sans crainte ;
Je suis seule ; plus de contrainte,
Et jouis des droits d'un amant. »
Ainsi parlant elle se couche
Sur des coussins voluptueux ;
Le désir humecte ses yeux
Et le baiser vient sur sa bouche ;
Son sein tout-à-coup dévoilé
S'enfle, et palpite avec vitesse,
Et sa main cherche avec mollesse
La main de l'esclave troublé.
« Je ne suis point perfide et traître,
Lui dit Joseph ; n'attendez rien.
Je serai fidèle à mon maître,
A votre bienfaiteur, au mien.
— Nos plaisirs seront un mystère
Impénétrable à mon époux.
— Rien n'échappe au Dieu de mon père ;

Ses regards sont fixés sur nous. »
Alors sur l'esclave modeste
Nitéflis veut porter la main ;
Entre ses bras le manteau reste,
Et Joseph disparaît soudain.

Il eut raison , car Dieu lui-même
Disait aux enfans d'Israël :
« De l'étrangère qui vous aime
Fuyez le baiser criminel. »

ZAMBRI ET COZÉI.

Non loin d'une ville parjure
Où l'on adorait Belphégor,
Une source qu'on voit encor
Donnait une onde fraîche et pure
Qui roulait sur un sable d'or,
Le thym et la fraise sauvage
Se disputaient ses bords aimés,
Et des orangers parfumés
La protégeaient de leur feuillage.
C'était là qu'au déclin du jour
On voyait les jeunes pucelles
Puiser ensemble ou tour à tour
L'eau qui coulait exprès pour elles.
Un soir le curieux Zambri
Contemplant leur troupe folâtre
Courant sur le gazon fleuri.
La beauté plaît, quoique idolâtre.
De l'Hébreu les sens sont émus.

A ce jeune essaim d'infidèles
Il trouve des grâces nouvelles,
Des traits jusqu'alors inconnus :
Toujours la nouveauté nous tente,
Une entre autres vive et piquante
S'approche, une cruche à la main,
Et sur l'étranger qui l'admire
Elle jette un regard malin
Qu'accompagne un malin sourire.
Un second coup d'œil l'enhardit.
L'imprudent l'aborde avec grâce,
Saisit la cruche, la remplit,
Et sur sa tête la réplace.
Par un salut il est payé ;
Puis Cozbi rejoint ses amies ;
Et déjà des vertes prairies
Elle avait franchi la moitié :
Alors elle tourne la tête.
Des yeux son amant la suivait,
De la main il la rappelait.
La friponne aussitôt s'arrête,
Laisse tomber sa cruche, et dit,
En feignant un léger dépit :
« Maladroite ! de la fontaine
Faut-il reprendre le chemin ?
Oui, sans doute ; c'est double peine ;
Mais ce vase doit être plein. »
Elle revient d'un pas rapide :
Zambri la reçoit dans ses bras,
Et presse d'une bouche avide.

Ses charmes nus et délicats.

« J'entends du bruit, dit-elle, écoute.

— Ne crains rien, ce sont des oiseaux.

Ils s'aiment, se cherchent sans doute,

Et se trouvent sur les rameaux.

Faisons comme eux, et mieux encore.

Que tes regards sont enchanteurs !

Viens, et couche-toi sur les fleurs ;

Le feu du désir me dévore.

— Dieu ! je tremble à ce bruit nouveau.

— C'est l'orange mûre et dorée,

Qui de sa tige séparée

Tombe, et flotte sur le ruisseau.

Sois tranquille en ce lieu ; personne

Ne troublera notre bonheur.

— Eh bien ! presse-moi sur ton cœur ;

A tes baisers je m'abandonne. »

Le ciel, qu'irritaient leurs transports,

Charge Phinès de les surprendre.

Il vient, frappe, et ce couple tendre

S'aime encor, dit-on, chez les morts.

Que l'erreur à l'homme est facile !

Que son œil est louche et débile !

Combien ses principes sont faux !

Devrait-il à son ignorance

Joindre encore l'impertinence

Qui juge et tranche à tout propos !

Cain assassine son frère ;

De ses filles Lot est l'amant ;
Avec adresse à son beau-père
Thamar escamote un enfant ;
Ruben séduit sa belle-mère :
Voilà , disons-nous ici-bas ,
Des forfaits ; gare le tonnerre !
Mais Dieu , qui s'y connaît , j'espère ,
Les voit , et ne sourcille pas.
Toucher fille madianite ,
Et baiser sa gorge proscrite ,
A nos yeux trompés c'est un jeu ;
Aux yeux du Seigneur c'est un crime
Digne de l'inferral abîme.
Ne baisons rien , et touchons peu.

DAVID ET BETHSABÉE.

Peut-être David en son âme
Avait calculé tout cela ,
Lorsque sans crainte il immola
Le mari dont il prit la femme.
Bethsabée entrait dans le bain
Sans soupçons et tout-à-fait nue ;
Sur elle du palais voisin
Le roi laisse tomber sa vue.
« Quelle est , dit-il aux courtisans ,
Cette femme brune et jolie
Dont l'aspect a troublé mes sens ?
— C'est l'épouse du brave Urie.
Urie en fidèle soldat
De Joab a suivi l'armée ;

Ici son épouse alarmée
Attend le succès du combat.
— Je la vois toujours plus charmante.
Je veux par un mot d'entretien
Rassurer son âme tremblante ;
Qu'elle vienne et ne craigne rien. »

C'est en rougissant qu'elle arrive.
Le tête-à-tête dure peu ;
Mais en s'éloignant de ce lien ,
Sa rougeur est encor plus vive ,
Le prince à Joab écrivit ;
De sa main il voulut écrire ;
Et bientôt Joab répondit :
• En ce moment Urie expire. »

David , bien et dûment prêché
Par un docteur plein de sagesse ,
Pleura quelque temps son péché ,
Mais garda toujours sa maîtresse.

AMNON ET ZAMAR.

Son fils alors , le jeune Amnon ,
Brûla d'une coupable flamme.
Il voulait au fond de son âme
Cacher sa folle passion.
• O penchant terrible et funeste !
Disait-il ; Zamar , ô ma sœur !
O doux nom qui fait mon malheur !
Lien sacré que je déteste !

Empoisonné par les remords ,
Cet amour est illégitime ,
Je le sais ; et l'aspect du crime
Semble ajouter à mes transports .
Il veut combattre ; vaine attente !
De cet objet victorieux
L'image revient sous ses yeux
Toujours plus belle et plus puissante .
Frappé d'une juste terreur
Il a fui ; mais Zamar absente
Brûle ses sens , remplit son cœur ;
Il la nomme dans son délire ,
La nomme , lui parle et l'entend ;
Il la repousse à chaque instant ;
Et dans l'air même il la respire .
Tantôt sur le bord des ruisseaux ,
Couché dans l'herbe fleurissante ,
De ses pleurs il grossit leurs flots ,
Et la voix seule des échos
Répond à sa plainte touchante .
Quelquefois sa douleur s'aigrit ;
Alors sur des rochers arides
Il promène ses pas rapides
Auprès du torrent qui mugit ;
Alors des moissons et des plaines
Il hait le spectacle riant ,
Et parcourt des forêts lointaines
Où règne un silence effrayant .
Dans un délire involontaire
Ainsi s'écoule tout le jour ;

Faible enfin , épuisé d'amour,
Il cherche son lit solitaire :
Mais l'amour encor l'y poursuit ;
Ses larmes coulent dans la nuit ;
Ou si quelquefois il sommeille ,
Ce repos même est sans douceurs ;
Un songe lui rend les erreurs
Et les souffrances de la veille.

Amnon cède enfin au transport
Qui l'entraîne vers ce qu'il aime.
« O Zamar ! c'est toi , c'est toi-même ,
Qui dans mon cœur a mis la mort.
J'en jure par le Dieu terrible ,
J'ai résisté , j'ai combattu ;
Mais dans ce combat si pénible ,
O ma sœur ! l'amour a vaincu.
Ce mot seul cause tes alarmes.
Va , mon cœur est fait pour t'aimer ,
Mes yeux pour contempler tes charmes.
Le monde ose en vain me blâmer.
Suis ces deux ruisseaux dans leur course :
Échappés de la même source ,
D'abord ils coulent séparés ;
Puis un même lit les rassemble ,
Et leurs flots vont se perdre ensemble
Sous des ombrages ignorés.
Prenons ces oiseaux pour modèles :
Le même nid fut leur berceau ;
Et déjà le même rameau.

Les voit amoureux et fidèles.
Abel fut aimé de sa sœur,
Et Dieu sourit à leur bonheur.
Ce Dieu qui voit couler nos larmes
N'est pas aujourd'hui plus cruel :
Je suis plus sensible qu'Abel,
Et Thirza n'avait pas tes charmes. »
Zamar ne lui répondait pas ;
Sa résistance est incertaine ;
Tremblante elle refuse à peine,
Et fuit à regret de ses bras.

Cependant la noire tristesse
D'Amnon flétrissait les beaux jours,
Il rejetait les vains secours
Que l'art offrait à sa faiblesse.
« Du tombeau si l'on veut m'ôter,
Dit-il, que Zamar se présente
Avec la liqueur bienfaisante
Qu'elle seule sait apprêter. »
Zamar lui porte le breuvage,
Il la voit, détourne les yeux,
Et baisse un front silencieux ;
Des larmes baignent son visage ;
Un long soupir sort de son cœur ;
Il avance une main brûlante,
Reçoit la coupe, et de sa sœur
Il a touché la main tremblante.
La coupe échappe de leurs doigts ;
Ils frissonnent, Amnon succombe,
Et Zamar sans force et sans voix

Tombe , se relève , et retombe.

Pauvres humains ! de vos erreurs
L'inconstance est souvent extrême ;
Et souvent aussi les pécheurs
Sont punis par le péché même.
Tout-à-coup dans le cœur d'Amnon
Dieu mit le remords et la honte ,
Et du dégoût le froid poison.
Faut-il que ma muse raconte
Ce trait affreux ? « Sors , laisse-moi ,
Cria-t-il ; fuis un misérable ,
Fuis donc ; dans mon âme coupable
Ta présence répand l'effroi.
Va gémir et pleurer ta gloire ;
Et du bonheur empoisonné
Que ta faiblesse m'a donné
Périsse à jamais la mémoire ! »
Zamar lui répond en pleurant :
« Quels mots sont sortis de ta bouche ! »
Ton premier crime fut bien grand ;
Mais , crois-moi , quand ton bras farouche
Ose me chasser , tu commets
Le plus noir de tous les forfaits. »

A ces mots elle se retire.
Ses pas incertains s'égarèrent.
Dans sa douleur elle déchire
Les vêtemens qui la couvraient ;
De cendre elle souille sa tête ,

Meurtrit l'albâtre de son sein,
Veut parler, rougit et s'arrête,
Sur ses beaux yeux porte sa main,
Rougit encore, et parle enfin :

« Le deuil doit être ma parure.
Pourquoi ce riche vêtement?
Pourquoi cette blanche ceinture,
Qui des vierges est l'ornement ?

« Hélas ! de la robe royale
Il est flétri l'antique honneur ;
De la tunique virginale
Un crime a souillé la blancheur.

« Barbare, tu causas ce crime ;
Était-ce à toi de m'en punir ?
De ton amour je fus victime ;
De ta haine il faudra mourir.

« Haïr est un supplice encore.
Moins à plaindre dans mon malheur,
Je te pardonne, et je n'implore
D'autre vengeance que ton cœur. »

Mais la vengeance fut affreuse ,
Puisqu'Absalon dans sa fureur
Immola son frère à sa sœur,
A sa sœur qui, plus malheureuse

Après cet outrage nouveau ,
Suivit le coupable au tombeau.

Dans cette aventure cruelle ,
De David l'âme paternelle
Connut la douleur et l'effroi.
Mais de ses peines la plus dure
Fut de vieillir. Un prince , un roi
Devrait-il donc de la nature
Comme un autre subir la loi ?
C'est vainement que son altesse
Avalait , aux yeux d'un docteur ,
Ces vins dont l'heureuse chaleur
Dans les sens porte la jeunesse ;
En vain d'une fourrure épaisse
On tient ses vieux membres couverts ;
Glacé par quatre-vingts hivers ,
De froid il grelottait sans cesse.
« Il faut , dit l'un des courtisans ,
Chercher , trouver une pucelle ,
Pucelle , vraiment , fraîche et belle ,
Et qui joigne à cela seize ans.
De plus , qu'elle soit caressante :
De sa majesté complaisante
La couche elle partagera ,
Et sur son sein l'échauffera. »

DAVID ET ABISAG.

Ce nouvel avis parut sage.
Mais long-temps il fallut chercher.

Enfin , dans un petit village
On trouva l'heureux pucelage
Qui près du roi devait coucher.
On reconnut son existence ;
D'Abisag il portait le nom.
Un jeune berger du canton
Le pourchassait avec constance :
Après trois mois de résistance ,
Il chancelait dans ses refus ;
Un jour encore , il n'était plus.

La vanité souvent l'emporte
Sur l'amour, même féminin.
La belle hésita , mais enfin
L'ambition fut la plus forte.
Jéhazel tombe à ses genoux ,
Et d'un air suppliant et doux :

« Ton cœur a connu la tendresse.
Peut-il oublier sans retour
Et ma constance et la promesse
Que ta bouche fit à l'Amour ?

« Tu trouvais tout dans cet asile ,
Des bois , des ruisseaux , un beau jour ,
Des fêtes , un bonheur tranquille ,
Et les hommages de l'Amour.

« Tu me quitte ; et moi , cruelle ,
Je garderai dans ce séjour

Le souvenir d'une infidèle,
Et les tourmens de mon amour.

« Tu vas chercher un diadème.
Pars, mais tu pourras à ton tour
Regretter sur le trône même,
Le baiser que donne l'amour. »

Abisag, d'une voix émue :
« N'obscurcis point par le chagrin
L'horizon brillant et serein
Qui se découvre à notre vue.
Je tiendrai ce que j'ai promis.
Au roi l'amour n'est plus permis.
Pour lui ce nouvel hyménée
N'est qu'un remède seulement.
De la bergère couronnée
En secret tu seras l'amant.
Je te vois déjà capitaine,
Puis colonel, puis général,
Fidèle et né pour la victoire,
Vers le plaisir et vers la gloire
Tu marcheras d'un pas égal.
Par Jézabel sera cueillie
Cette rose qu'il croit jolie,
Et qu'il faut porter à la cour :
Je la réserve à sa tendresse ;
Et pour gage mon cœur lui laisse
Un baiser que donne l'amour. »

Elle joignait à la jeunesse

Beaucoup d'attraits, quelque finesse,
Un naïf et doux entretien :
Du prince elle échauffa la glace,
Mais sans la fondre ; il dormit bien,
A son épouse rendit grâce,
Et de la rose ne dit rien.

Mais au bout d'un mois, cette rose,
Qui trouvait qu'au bandeau royal
Il manquait encore quelque chose,
Voulut, sans en dire la cause,
Visiter son hameau natal.
A sa réchauffeuse jolie
David ne disait jamais non ;
Et d'ailleurs cette fantaisie
Annonce un cœur sensible et bon.
Son apparition soudaine
Du berger calme le chagrin.
Elle repart le lendemain
Très-satisfaite et vraiment reine.

Jézabel, quelques jours après,
Quitta le hameau pour la ville.
Sur lui d'un roi faible et facile
On accumula les bienfaits.
Toujours cher à sa protectrice,
Quelquefois d'un jaloux soupçon
Il sentait le vif aiguillon :
Un mot dissipait ce caprice.
Abisag et tous ses appas

Couchaient à côté du monarque ,
Et pourtant il ne péchait pas ;
De la Bible c'est la remarque.
Lecteur, quitte à pécher un peu ,
Il faut, dans l'hiver de ton âge ,
Imiter ce roi juste et sage
Qui fut selon le cœur de Dieu.

SALOMON.

Son heureux fils, dès sa jeunesse ,
Poussa bien plus loin la sagesse.
Du trône à peine possesseur,
Il écrit avec éloquence
Contre le trône et la grandeur,
La bonne chère et l'opulence,
Le monde et son attrait menteur,
Le bel esprit et la science.
On crut que ce régent des rois ,
Leur donnant l'exemple lui-même ,
Et repoussant le diadème ,
Allait vivre en simple bourgeois.
Point, il conserve ses richesses ,
Ses bons repas, ses dignités,
Et les jouissances traîtresses
Qu'il appelle des *vanités*.
Sa sagesse un peu singulière ,
Prêchant la modération ,
Fait pourtant égorger un frère
Dont il craignait l'ambition.
Dans ses écrits toujours sévère ,

Des voluptés frondeur austère,
Aux femmes il ne permet rien,
Il démasque les courtisanes,
Et de leurs allures profanes
Il avertit les gens de bien.

« Fuyez cette beauté mondaine,
Qui seule, vers la fin du jour,
Devant sa porte se promène,
Fringante et respirant l'amour.
Tout bas le passant elle appelle,
St, st ! et lui prenant la main,
D'un ton familier et badin :

« Viens dans ma chambre, lui dit-elle ;
Mon lit est grand, jonché de fleurs :
Aux doux parfums qu'on y respire,
Le cinamomum et la myrrhe
Joindront leurs suaves odeurs.

Des maris le plus inutile
Pour les champs a quitté la ville,
Et la vendange le retient ;
Jamais de nuit il ne revient.

Mets à profit sa négligence ;
Et sans alarmes jusqu'au jour
Viens vendanger en son absence
Des fruits de plaisir et d'amour. »

A ce discours ferme l'oreille,
Jeune imprudent ; sache opposer
Une main sévère au baiser
Que t'offre sa bouche vermeille.
Une source dans ton verger

Jaillit avec un doux murmure ,
Et son eau bienfaisante et pure
Te désaltère sans danger.
La faim te presse et te fatigue ?
De ton figuier mange le fruit ;
Et ne va pas durant la nuit
Du voisin grignoter la figue. »

On pense bien que Salomon ,
Avec une telle morale ,
De la tendresse conjugale
Donna l'exemple dans Sion.
Il faut achever et tout dire :
Ce prince avait dans son palais
Mille femmes dont les attraits
Au moins constant devaient suffire.
Ces mille femmes tour à tour
Amusaient son fidèle amour.
Des lointains pays amenées ,
Elles différaient par l'esprit ,
Les traits , le langage et l'habit ;
Et ces sultanes fortunées ,
Dont les caprices faisaient loi ,
Diversement fêtaient le roi.

Fière de sa haute origine ,
L'une d'ornemens précieux
Couvrant ses bras et ses cheveux ,
Sur des coussins de pourpre fine
Qu'enrichissent la perle et l'or ,

Avec décence, avec noblesse ?
Livre aux désirs de son altesse
De ses charmes le doux trésor :
Et son bonheur commence à peine ,
Que d'une musique lointaine
On entend les sons ravissans.
Tantôt vifs, tantôt languissans.

Une autre, en ses goûts plus modeste ,
Cherche l'ombrage des bosquets.
Sa tunique flottante et leste
Défend mal ses jeunes attraits.
Mais aussi pourquoi les défendre ?
Elle foule d'un pied mignon ,
D'un pied nu, les fleurs du gazon ;
Et Salomon vient la surprendre.
Imitant cet exemple heureux ,
Soudain les oiseaux du bocage
Préludent par un doux ramage
A leurs ébats voluptueux.

Mais Nicausis d'une amazone
Conserve l'habit et les mœurs,
Quelquefois se moque du trône ,
Et fait acheter ses faveurs.
Toujours sa pudeur intraitable
Résiste à l'attrait du plaisir ;
Avec elle il faut tout ravir :
C'était un combat véritable.
Salomon fort heureusement.

Savait lutter ; et notre belle
Dans sa chute encore querelle
L'audace du royal amant.

Te voilà , tendre Salomée ?
Que tes regards sont caressans !
Que tes soupirs sont séduisans !
O combien tu dois être aimée !
Per mets que ma lyre charmée
Répète les aveux touchans
Qu'exhale ta bouche enflammée.
« Oui, j'ai connu le vrai bonheur ;
Et ces instans de ma victoire
Seront toujours dans ma mémoire,
Seront à jamais dans mon cœur.
Il me nommait sa seule amie ;
Des larmes humectaient ses yeux ;
D'un sentiment délicieux
Son âme paraissait remplie ;
Il soupirait , et ses soupirs
Étaient doux comme son ivresse ;
Il désirait , mais aux désirs
Il joignait la délicatesse ;
Moins emporté , plus amoureux ,
Sur mes mains penchant son visage ,
Il répétait : « Je suis heureux ,
Et mon bonheur est ton ouvrage. »
Cet aveu , son trouble enchanteur ,
Et ses baisers et ma victoire ,
Seront toujours dans ma mémoire ,

Seront à jamais dans mon cœur. »

La vive et légère Zéthime,
Qui jusque dans la volupté
Conserve sa folle gaité,
D'une autre manière s'exprime :
« Rien n'est joli comme l'amour.
Mon maître à mes pieds s'humilie.
Esclave de ma fantaisie,
Il espère et craint tour à tour.
Aux yeux de sa philosophie
Je suis un enfant, mais hélas !
Que cet enfant ouvre les bras,
Aussitôt le sage s'oublie.
Il règne au milieu de sa cour :
Je fais bien mieux ; sans diadème
Je règne sur le roi lui-même.
Rien n'est joli comme l'amour. »

Notre monarque vraiment sage
A reçu du ciel en partage
Tous les talens et tous les goûts.
Tantôt il prend sur ses genoux
Une beauté jeune et sauvage ;
Il apprivoise sa pudeur,
Qui toujours s'étonne et refuse ;
De son ignorance il s'amuse ;
Il l'instruit : mais avec lenteur,
D'une main prudente il la flatte ;
Et cette rose délicate

Doucement s'entr'ouvre au bonheur.
Tantôt, de voluptés avide,
Aux fleurs il préfère les fruits,
Cherche des charmes plus instruits,
Et vole auprès de Nicéide.
C'est là qu'il trouve le désir,
L'empotement, la folle ivresse,
Et la science du plaisir.
Le roi sourit à son adresse ;
Et dans cet amoureux métier,
De maître il devient écolier.

Du palais l'enceinte pompeuse
Renferme un immense jardin ;
Une onde pure et paresseuse
Y formait un vaste bassin.
Ses bords, qu'un frais gazon tapisse,
De fleurs sont toujours parsemés,
Et des bocages parfumés
La couvrent d'une ombre propice.
C'est un rendez-vous pour l'amour.
Les sultanes allaient ensemble,
S'y baigner au déclin du jour :
Du prince l'ordre les rassemble
Et lui-même y vient à son tour.
Dans l'onde il se jette avec elles ;
Au milieu d'elles confondu,
Comme elles il était vêtu.
Sur les baigneuses peu cruelles
Ses yeux, ses lèvres, et ses mains,

Multipliaient leurs doux larcins.
On devine aisément la suite
D'un jeu très-innocent d'abord.
Trop heureuse la favorite
Qu'il pousse en nageant vers le bord !
Des autres l'orgueil se dépîte ;
Elles retiennent un soupir,
Parlent plus haut, nagent plus vite,
Frappent l'onde et la font jaillir.

C'était ainsi que du bel âge
Le grand Salomon profitait.
Mais le temps rida son visage ;
Plus triste alors il répétait :

« Je touche à la froide vieillesse ;
Adieu la douce volupté.
Hélas ! j'avais dans ma jeunesse
Une assez belle vanité.

« J'allais de conquête en conquête ;
L'obstacle irritait ma fierté ;
Noblement je levais la tête ;
J'étais brillant de vanité.

« Aujourd'hui morte est mon audace ;
Et j'entends dire à la beauté :
Prince, que voulez-vous qu'on fasse
De ce reste de vanité ?

« O vous, dont le printemps commence,
Fuyez la prodigalité,
Et pour l'automne qui s'avance
Ménagez votre vanité ! »

Malgré cette hymne un peu chagrine,
La gentillesse féminine
D'un vieillard pique la langueur.
S'il ne prétend plus au bonheur,
Avec son image il badine.
Des femmes se peut-on passer !
Des femmes se peut-on lasser !
On le peut lorsque leur faiblesse
Usurpe d'un sexe plus fort
L'esprit, les mœurs et la rudesse.
Toujours ce ridicule effort
Les enlaidit, Par son courage,
Par sa fière et mâle beauté,
Judith ne m'aurait point tenté.
Esther me convient davantage.
Tuer au lit est un talent
Dont rarement on fait usage ;
Y plaire est un plus doux partage,
Dont on profite plus souvent.

ASSUÉRUS ET ESTHER.

Assuérus, nous dit la Bible,
Prisait beaucoup cet art paisible.
A sa table il avait un jour
Tous les libertins de sa cour ;

Séduit par des chansons lascives,
Et troublé par un vin fumeux,
Il veut donner à ses convives
Un spectacle nouveau pour eux.
« Eunuques, dit-il, que la reine
Se montre sans voile à nos yeux,
Sans aucun voile, je le veux.
Portez-lui ma voix souveraine. »

La sultane reçut fort mal
Ce compliment oriental.
Surpris d'une pareille audace,
Le prince : « Imprudente Vasthi,
Ton orgueil m'a désobéi;
Descends du trône, je te chasse.
Eunuques, dans tous mes états
Allez proclamer sa disgrâce,
Et cherchez-moi d'autres appas.
La plus belle prendra sa place. »

Dès lors on ouvrit le sérail.
Il se remplit de beautés neuves.
Mais pour entrer dans ce bercail
Difficiles étaient les preuves.
L'eunuque insensible et malin,
En faisant son froid commentaire,
Portait partout un œil sévère,
Partout une insolente main.

Belles à la fois et jolies,

Trois cents vierges furent choisies;
Et l'une d'elles chaque soir,
Entrant dans la couche royale,
Se livrait au flatteur espoir
De régner bientôt sans rivaie.
Pour les parer, on leur donna
Tout ce qu'exigea leur caprice;
Car les femmes en ce temps-là
Connaissaient encor l'artifice.
La seule Esther était sans art.
Un bain est préparé pour elle :
Bientôt de la rose et du nard
Son corps y prend l'odeur nouvelle.
Des cheveux, d'herbe entrelacés,
Des yeux modestes et baissés,
Une robe fine et flottante ,
Pour ceinture un feston de fleurs.
Qui marque sa taille élégante ,
Quinze ans et des traits enchanteurs :
Telle paraît Esther tremblante
Aux yeux charmés d'Assuérus.
Il la voit et n'hésite plus.

Le couple amoureux se retire
Dans un pavillon écarté.
Le goût lui-même a fait construire
Ce temple de la volupté.
Il en a banni la richesse ,
L'or et le feu des diamans.
Tout y respire la mollesse ,

Tout y parle au cœur des amans.
Sous leurs pas la rose s'effeuille ;
Et sur la blancheur des lambris
Serpentent les rameaux fleuris
Du jasmin et du chèvre-feuille,
Le plus habile des pinceaux
A dessiné dans les panneaux
Des images voluptueuses ;
Et, pour mieux fixer le désir,
Partout sous des formes heureuses
Il a reproduit le plaisir.
Simple malgré son élégance,
Au centre est un lit spacieux ;
Il favorise la licence,
Et les caprices amoureux.
Les rideaux de gaze légère ,
Que relevait un nœud de fleurs ,
De la sultane peu sévère
Voilent les premières faveurs.
Faveurs charmantes ! bien suprême !
Au vif et doux emportement ,
Aux transports de celui qu'elle aime ,
Esther se livre mollement.
Ainsi dans sa course rapide
On voit le fougueux Aquilon
Troubler une eau claire et limpide
Qui reposait dans le vallon.

Pour la femme la plus coquette ,
Régner est le *nec plus ultra* ;

L'ambition est satisfaite
Quand elle arrive jusque là.

MARIE.

Une seule, par Dieu choisie,
Eut encore un plus beau destin.
Ce Dieu, qui la trouvait jolie,
Lui-même féconda son sein.
C'était la pieuse Marie.
Par la faute d'un vieil époux,
Faible apparemment et jaloux,
La pauvrete de l'hyménée
Ne connaissait que les dégoûts;
Et sa jeunesse infortunée
Soupçonnait un destin plus doux.
Un jour que dans son oratoire
Elle méditait tristement,
Un citoyen du firmament,
Un ange rayonnant de gloire,
S'offre à ses yeux subitement.
« Salut, ornement de la terre !
Salut, ô reine des élus !
Sois docile, tu seras mère,
Et ton fils aura nom Jésus. »

Sans retard la brune Marie
Obéit à l'ordre des cieux ;
Et bientôt sa taille arrondie
Fâche le mari soupçonneux.
L'ange fait un second voyage ;

Il menace au nom du Seigneur ;
Et cet adroit ambassadeur
Remet la paix dans le ménage.
Il était temps ; le lendemain ,
Panther, galant du voisinage ,
Mourut à la fleur de son âge ,
Emporté par un mal soudain.
On trouva dans son inventaire
L'explication du mystère ,
Un beau vêtement azuré ,
Cinq ou six ailes de rechange ,
Des rayons de papier doré ,
Enfin tout ce qui fait un ange.

Par ce chapitre je finis.
Après la vierge, est-il permis
De descendre aux autres mortelles ?
Pour l'instruction des fidèles ,
Par dates j'ai traduit les faits :
Mais j'ai dû voiler quelques traits.
La prude hypocrite peut seule
Fronder ces articles de foi.
Le Saint-Esprit est moins bégueule ,
Et sa Bible en dit plus que moi.

FIN DES GALANTRIES DE LA BIBLE.

LES ROSECROIX,
POÈME EN DOUZE CHANTS.

PROLOGUE.

Une voix douce me rappelle
Au Pinde que j'avais quitté ;
Et c'est la voix de la beauté :
Docile, j'y reviens pour elle ,
Sera-t-il heureux mon retour ?
De ce mont qui trompe la vue
La cime, déjà dans la nue ,
S'élève encor de jour en jour,
Essayons. Si la poésie
Invente, et vit de fiction,
Elle vit surtout d'action :
Loin donc la nouvelle hérésie.
Mais je veux de fraîches couleurs ;
Je veux le sourire et les pleurs.
De Laure le conseil me guide ;
Avant le mien son goût rapide
Dans mon sujet a vu des fleurs.
Plus belle que ma belle Isaure ,
Si le ciel avait placé Laure
Au temps où vivaient mes Danois ,
Doux chef-d'œuvre de mon poème ,
D'Alkent et du Diable lui-même
Elle aurait fait des Rosecroix.

LES ROSECROIX,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Cour plénière d'Elfride, reine d'Angleterre, et veuve de Chérébert, roi de Paris. Emma et Blanche, filles d'Elfride et de Chérébert. Dunstan, Engist, Oswal, Althor, seigneurs anglais. Raoul, Albert son frère, leur sœur Isaure, Charle, Roger, Jule, Raymond, jeunes Français attachés à Elfride. Chasse à l'épervier. Alkent, Odon, Rénisthal, seigneurs anglais, fidèles à l'ancien culte des Saxons. Chasse au faucon. Jule et Olvide. Chasse du taureau sauvage. Simulacres de combats. Défi de Rénisthal à Jule.

Grave Clio, que m'offrent tes annales?
De longs discords, des tempêtes rivales,
L'ambition secouant les états,
Ici les pleurs, là le chant des combats,
Des conquérans l'interminable histoire,
La force injuste, et des lauriers sans gloire.
De loin en loin brillent dans ce chaos
Quelques bons rois, appui de la faiblesse,
Quelques jours purs, présent de la sagesse,
Et que suivront des orages nouveaux.
Clio, souvent à ta fierté qui lasse
De ta rivale on préfère la grâce.

Vous êtes sœurs; conserve donc tes traits;
Mais permets-lui d'égayer leur tristesse,
Et de mêler à tes sombres cyprès
Le doux éclat des roses du Permesse.
Point de leçons; assez et trop instruits,
Les fleurs pour nous valent mieux que les fruits,
Voici des fleurs, je veux dire des femmes,
Fleurs de plaisir et même de raison.
Si le Français mérite encor ce nom,
Il aime, honore et chantera les dames,
Leur main jadis arma les Rosecroix.
Je veux venger d'un injuste silence
Tous ces guerriers dociles à leur voix,
Quelques Anglais, dignes de plus d'exploits,
Et ces Français dont l'heureuse vaillance
Arracha Londres aux fureurs des Danois.

Sur les Anglais régnait la sage Elfride.
Fille d'Edgar, dont la valeur rapide
Trois fois vainquit l'Écosse et les Gallois,
De Chérébert épouse couronnée,
Et dans Paris en triomphe amenée,
Elle brilla dans le palais des rois.
Mère bientôt de ses filles la France
Avec amour voyait croître l'enfance,
Mais Chérébert, mais Edgar et son fils,
Dans vingt combats de vingt combats suivis,
Cherchant, trouvant, fatiguant la victoire,
Ensanglantaient un fantôme de gloire :
Ils sont tombés; point de larmes pour eux.

Elfride alors, sans époux et sans frères,
Alla s'asseoir au trône de ses pères;
Et sous ses lois l'Anglais était heureux.

Le mois naissait où refleurit la terre,
Mois de gaité, d'espérance et d'amour.
Des grands alors l'hommage volontaire
Du souverain venait orner la cour.
Tous étalaient leur faste héréditaire,
Ducs et barons, bannerets, châtelains,
Remplissent Londres et contemplant ses fêtes,
Les dons, les arts des royaumes lointains,
De la beauté les paisibles conquêtes,
L'éclat du peuple, et ses rians festins.
Dans le palais incessamment leur foule
S'épand, circule, ou revient ou s'écoule.
Partout les jeux, les plaisirs renaissans,
Jeux sans tumulte et qu'Elfride partage.
A ses attrait six lustres et trois ans
Laissent encor les roses du jeune âge,
Et sans couronne elle obtiendrait l'hommage
Qu'à ses sujets commande le devoir.
Dunstan, Éngist, étendent son pouvoir :
Égaux aux rois, et soumis auprès d'elle,
L'amour accroît leur dévouement fidèle,
Et dans leur cœur est le crédule espoir.
La jeune Emma de la reine retrace
La majesté, la douceur et la grâce;
Mais son regard quelquefois languissant
Donne à ses traits un charme plus touchant.

Blanche, sa sœur, Blanche, légère et vive,
Plait autrement, et sait plaire toujours :
Son cœur la trompe, et sa fierté craintive
Croit vainement échapper aux amours.
Riches, puissans, aux filles de leur reine
Le froid Oswal et l'orgueilleux Athor
De leur hymen offrent en vain la chaîne ;
Et, sans rivaux, ils espèrent encor.

D'autres brillaient dans cette cour nombreuse,
Mais à leurs traits, mais à leur grâce heureuse,
L'œil aisément reconnaît les Français,
D'Elfride alors volontaires sujets.
Ils avaient vu sa première puissance ;
Leur dévouement précéda ses bienfaits ;
Et tout entiers à la reconnaissance,
Ils l'ont suivie aux rivages anglais,
Raoul, Albert, pages des deux princesses,
Justifiaient la royale faveur :
Depuis l'enfance à leurs nobles maîtresses
Ils sont soumis, et croissent pour l'honneur.
Plus belle encor, leur sœur auprès d'Elfride
Fut élevée, et toujours suit ses pas ;
Indifférente, Isaure ne sent pas
Ce qu'elle inspire, et sa vertu timide
Eteint l'encens offert à ses appas.
Charle et Roger ont aussi de la France
Quitté la cour, la paisible opulence :
D'Elfride alors fidèles écuvers,
Tous deux brillaient dans les jeux des guerriers.

Jule, Raymond, moins assidus près d'elle,
Loin de la ville, et chers à leurs vassaux,
Embellissaient leurs domaines nouveaux;
Dans Londres enfin le devoir les rappelle.

Près de ce fleuve où flottent aujourd'hui
Mille vaisseaux et les trésors du monde,
Dans les prés verts amoureux de son onde,
Sur le chemin qui serpente avec lui,
Marchent Elfride et son noble cortège.
Sur des chevaux aussi blancs que la neige,
Légers et vifs, mais dociles au frein,
Et qu'à son gré guide une faible main,
Brillent la joie et les grâces nouvelles
De ces beautés à l'usage fidèles,
Qui sur le poing portant les éperviers,
Rendent l'essor à ces oiseaux guerriers.
Chacun s'élance, et d'une aile rapide
Au loin poursuit où la caille timide,
Ou l'alouette aux matineux concerts,
Que la frayeur égare dans les airs :
Il la saisit, entend le cri de joie,
Vers sa maîtresse il revole incertain,
Et généreux à regret dans sa main
Laisse tomber la palpitante proie.
Mais la pitié, qui d'un sexe charmant
Est le plus vrai, le plus noble ornement,
Déjà prononce une grâce furtive,
Et l'alouette, un seul moment captive,
Retrouve encor sa douce liberté,

Son ciel d'azur, sa compagne plaintive,
Et de son chant l'éclatante gaité.

Dans le désordre et le bruit de la chasse
L'amour saisit quelques momens heureux.
Près d'Edgitha Roger enfin se place.
D'un prompt hymen il demande les nœuds.
C'est à regret qu'Edgitha les diffère ;
Mais sa raison craint du jeune Roger
Les grâces même et l'esprit si léger ;
Elle sourit de sa vaine colère.

Dans ce moment au cortège royal
Viennent se joindre Alkent et Rénisthal.
Odon les suit, de sa nièce timide
Guidant les pas ; et pour la belle Olfide
Des vœux flatteurs naissent de toutes parts.
Avec bonté de la reine accueillie,
Par la rougeur aussitôt embellie,
Dans le cortège elle fuit les regards.
Elfride voit avec indifférence
Les trois amis devant elle troublés.
Pourquoi ce trouble, autour d'eux ce silence,
Cette froideur qui ressemble à l'offense ?
Pourquoi sont-ils dans la foule isolés ?
Tous les Anglais au nouvel évangile
N'ont pas soumis leur esprit indocile.
Plusieurs encor sont fidèles aux dieux
Que vers la Saxe invoquaient leurs aïeux.
Mais des chrétiens ils redoutaient l'outrage ;

Désavouaient un culte clandestin,
Et de Crodo, l'un des frères d'Odin,
Au fond du bois ils ont caché l'image.
Là, tour à tour par des sentiers divers,
Pendant la nuit arrivent les fidèles.
Au dieu menteur ils offrent des concerts,
Un fol encens, des guirlandes nouvelles.
Fantasmagor, l'un des anges pervers,
Entend leurs vœux : A leur muette idole
De temps en temps il prête sa parole ;
Pour ranimer un languissant espoir,
Il leur promet l'empire et les richesses ;
Et même on dit qu'à ses jeunes prêtresses
Parfois il donne un magique pouvoir.
Des trois amis secrètement le zèle
Soutient encor les autels mensongers.
Dans une cour à leurs dieux infidèle,
Leur embarras, leur chagrin les décèle,
Et près d'Elfride ils semblent étrangers.

Le son du fifre annonce une autre chasse.
De ses roseaux, qu'un chien bruyant menace,
Au haut des airs s'élève le héron.
Sur lui lancé l'intrépide faucon
Part, et les cris animent son audace.
En tournoyant il monte vers les cieux :
Rapide et fier, il atteint, il dépasse
De l'ennemi le vol ambitieux,
L'attaque enfin, alors que dans la nue
Sa fuite heureuse échappait à la vue.

Malgré sa force, au faucon valeureux
Dans ce combat l'adresse est nécessaire.
Frappé vingt fois d'un talon vigoureux,
L'oiseau pêcheur redescend vers la terre.
S'il a perdu l'asile des roseaux,
Il peut encor se plonger dans les eaux.
Frappé toujours, et dirigeant sa fuite,
Vers l'onde enfin son vol se précipite.
Mais du faucon l'adresse le prévient,
Et sur les flots sa serre le retient.
Vainqueur alors il remonte, il s'arrête,
Et dans les airs immobile un moment,
Ses yeux fixés demandent fièrement
S'il doit garder ou céder sa conquête.
La douce flûte annonce le pardon :
Le noble oiseau lâche aussitôt sa proie,
Vers les chasseurs il revole, et leur joie
De ce vainqueur proclame l'heureux nom.

Aimables jeux que la beauté partage,
Cessez; déjà des coteaux au rivage
Le cor lointain a retenti trois fois,
Et le taureau mugit au fond des bois,
De la forêt usurpateur sauvage,
Il vous attend, volez, adroits guerriers :
Là des combats vous trouverez l'image,
Les dangers même, et de nouveaux lauriers.
Ils sont partis : Jule de leur absence
Veut profiter; inquiet il s'avance,
Dans le cortège il circule un moment,

Et près d'Olvide arrivé promptement :

« Je puis enfin vous parler, vous entendre,

Dit-il : votre oncle avec un froid dédain

M'a repoussé, de vous que dois-je attendre ?

— A Rénisthal est promise ma main.

— Sans doute, Olvide, elle est promise en vain ?

— Cet oncle injuste a tous les droits d'un père.

— Qu'entends-je ! vous qu'en secret une mère

Sut élever dans la foi du chrétien ,

Vous formeriez ce coupable lien ?

— Non, obéir serait alors un crime.

— Approuvez donc un amour légitime ,

Et laissez-moi l'espoir consolateur.

— Si de mon sort je deviens la maîtresse ,

Jule , c'est vous que choisira mon cœur.

— Ce mot suffit ; sûr de votre tendresse...

— Déjà revient le jaloux Rénisthal.

— Il veut sans plaire être heureux ; quel rival !

— Je craindrais tout s'il nous voyait ensemble ;

Éloignez-vous.—J'obéis ; mais qu'il tremble ! »

Dans la forêt le bruit perçant des cors

De vingt chasseurs anime les efforts.

Sur le taureau mugissant et terrible

Pleuvent les dards, les lances, les épieux.

Il cède, il fuit, revient plus furieux,

Plus menacé, mais toujours invincible.

Il fuit encor sous les traits renaissans.

Devant ses pas au loin retentissans

Des bois émus le peuple se disperse ;

Son front écarte ou brise les rameaux ;
Dans le torrent il tombe , le traverse ;
Et son passage avec fracas renverse
Les troncs vieillis et les jeunes ormeaux.
Alkent prévoit ses détours , le devance ,
Et près d'un chêne il se place en silence.
Le dard lancé par sa robuste main
Atteint le flanc du monstre , qui soudain
Se retournant , sur lui se précipite.
D'un saut léger l'adroit chasseur l'évite ,
Et frappe encor le flanc déjà sanglant.
Le taureau tombe , et prompt il se relève.
Tremblez , Alkent , fuyez ! En reculant ,
A ce front large il oppose son glaive.
Succès trompeur ! dans la tête enfoncé
Le fer se rompt : de ses mains frémissantes
Alkent saisit les cornes menaçantes ,
Lutte , combat , repousse , est repoussé ,
Du monstre évite et lasse la furie ,
Ranime alors sa vigueur affaiblie ,
Et le taureau sur l'herbe est renversé.
Pour les chasseurs sa chute est une fête.
L'heureux Alkent , immobile un instant ,
Reprend haleine , et fier de sa conquête ,
Pour l'achever du monstre palpitant
Sa hache enfin coupe l'énorme tête.
Joyeux il part , et suivi des chasseurs ,
Environné des flottantes bannières ,
Des chiens hurlans et des trompes guerrières ,
De la victoire il goûte les douceurs.

A ces douceurs l'espoir ajoute encore.
 Vers le cortège il marche radieux ;
 Sur lui soudain se fixent tous les yeux ;
 Et toujours fier il jette aux pieds d'Isaure
 Le don sanglant, le don le plus flatteur
 Qu'à la beauté puisse offrir la valeur.
 Elle recule, et du présent confuse,
 Dit : « Votre main se trompe, je le vois.
 A cet hommage, au don que je refuse,
 La reine seule avait ici des droits. »
 Il est muet à ce noble langage ;
 Mais le dépit colore son visage.

Dans le vallon d'Elfride on suit les pas.
 Elle y préside aux factices combats.
 Là le guerrier prend une arme nouvelle,
 Arme de paix, sans pointe et sans tranchant.
 Là sur un pont, sur un tertre glissant,
 Il faut défendre et garder une belle.
 Le froid Oswal d'Elfride réclama
 Le soin flatteur de protéger Emma.
 Du pont Raoul doit forcer le passage.
 La reine aussi de ce fidèle page
 Veut enhardir le bras novice encor ;
 Pour défenseur Blanche reçoit Althor,
 Et sur le tertre orgueilleux il se place.
 Du jeune Albert l'impatiente audace
 Déjà l'attaque : il rougit ; sa fierté
 Croit ce combat sans péril et sans gloire,
 Et ne veut point un hymne de victoire

Pour ce laurier à peine disputé.
De ces pensers que suit un froid sourire
Son ennemi brusquement le retire.
Un premier coup brise son bouclier ;
Du casque un autre emporte le cimier.
« Eh bien ! frappons ; tandis que je balance ,
De ce beau page augmente l'insolence ;
Frappons. » Il dit , lève à regret son bras ,
Son bras si vain. Le Français plus agile
Pendant le coup a reculé trois pas ,
Et de ce coup le poids est inutile.
Soudain Albert saisit le bras moins prompt
Qui se relève , et vers la plaine il tire
Son ennemi qu'indigne cet affront.
A Blanche alors échappe un faible rire ,
Et l'espérance épanouit son front.
L'Anglais descend , le page prend sa place ;
L'Anglais revient , le page qu'il menace
Sur lui s'élance ; il tombe , renversé ,
Au bas du tertre il roule , et dans la plaine
S'arrête enfin , tout poudreux , hors d'haleine ,
Et consolant son orgueil offensé.
Cachant sa joie , et fière autant que sage ,
D'un seul regard Blanche honore son page.

Pendant ce temps , Raoul du pont voisin
Chassait Oswal : moins fort et plus rapide ,
De tous côtés son adresse intrépide
Frappe l'Anglais qui le repousse en vain.
Des coups pressés qui pleuvent sur sa tête

Oswal d'abord écarte la tempête ;
Mais sur son bras descend le dur acier,
Et de sa main tombe le bouclier.
Lent et courbé, tandis qu'il le relève,
Des coups plus sûrs ont fait voler son glaive,
Son casque d'or ; et le jeune héros,
En le poussant, le jette dans les flots.
Il passe alors, et brillant d'allégresse,
Il va tomber aux pieds de la princesse.
Heureux vainqueur ! sur le page charmant,
Dont le danger excita ses alarmes,
Les yeux d'Emma se fixent un moment,
Et dans ses yeux Raoul a vu des larmes.
Aux deux Français les éloges flatteurs,
Des cris joyeux, les fanfares bruyantes,
Sont prodigués ; et d'aigrettes baillantes
La main d'Elfride honore ces vainqueurs.

Dans son palais , où le festin s'apprête,
De nouveaux jeux prolongeront la fête.
Non pas pour tous : le jaloux Rénisthal
S'approche enfin de son jeune rival :
« Tu reviendras ? — Oui. — Seul ? — Seul. » Dans la foule
Qui lentement se sépare et s'écoule,
Il est rentré ; mais on lit dans ses yeux
Ce qu'il a dit, surtout ce qu'il espère.
Jule est chéri, Rénisthal odieux ;
On craint pour Jule un combat nécessaire ;
D'Olfié on voit le silence et les pleurs ;
Et son chagrin passe dans tous les cœurs.

Quoi ! de ses dons le ciel ainsi se venge !
N'est-il jamais de plaisirs sans mélange ?
Non , trop souvent le nuage lointain ,
Dont l'œil à peine aperçoit la naissance ,
Croît lentement , se déploie en silence ,
Et d'un jour pur menace le déclin.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

Repas dans le palais. Raymond et Aldine. Arrivée d'Arthur, frère d'Olcan, qui règne dans l'île de Wailte. Combat de Jule et de Rénisthal. Présent d'Arthur à la reine. Présent de la reine. Histoire d'Agéline, mère d'Olcan et d'Arthur. Annonce de l'approche et de l'arrivée des Danois.

J'aime l'éclat de cette cour fidèle
Que le festin près d'Elfride rappelle,
De ces Français le ton noble, enjoué,
Et leur encens des dames avoué.
Paris à Londre a donné ces parures,
Ces longs cheveux séparément tressés,
Et sur la tête aux fleurs entrelacés,
La pourpre et l'or des légères bordures,
De ces bras nus la grâce et la rondeur,
Ce sein voilé par la seule pudeur
Où flotte et brille une croix symbolique,
Le lin moelleux de la longue tunique,
Le lin plus court tombant sur les genoux,
Ce blanc cothurne, enfin ce voile antique
Né dans la Grèce et transmis jusqu'à nous.
La belle reine, Isaure, et les princesses,
Charment les yeux et balancent les choix.
Aux vœux secrets, aux naissantes tendresses,
D'autres encor, toutes avaient les droits.
Le seul Raymond, pour elles insensible,
Le long du bois, près du fleuve paisible,

Va promener son silence rêveur.
Mais là du peuple il voit la gaité vive,
Les jeux divers, le facile bonheur.
Plus loin il marche, et sa bouche plaintive
Trahit enfin le trouble de son cœur :
• Que fais-je ici loin de toi, chère Aldine ?
A tes conseils je n'obéirai plus.
Mais quand, dis-moi, cesseront tes refus ?
Française, pauvre, à quinze ans orpheline,
Indifférente à mes vassaux jaloux,
Qui de mes vœux connaissent le plus doux,
Ne suis-je pas ton appui nécessaire ?
Un roi souvent couronne une bergère ;
Nous nous aimons, plus de rang entre nous.
Tu n'en crois pas ma constante promesse ;
Tu crains l'hymen ; tu crains de ma jeunesse
Un repentir qui punirait l'amour.
Mais la raison approuve ma tendresse.
Je l'interroge, et sa voix chaque jour.....
Des cris alors troublent sa rêverie.
Le peuple au loin sur un léger vaisseau
A des Waitains aperçu le drapeau,
Et l'attendait sur la plage fleurie.
Les yeux bientôt reconnaissent Arthur,
Frère d'Olcan, qui règne sur cette île
D'où l'œil charmé, dans un lointain d'azur,
Voit des Anglais le rivage fertile.
Arthur aima, mais ne put obtenir
La belle Elfride, à Chérébert promise.
Elle plaignit sa tristesse soumise ;

Et lui, constant jusque dans l'avenir,
Par un serment s'interdit l'hyménée,
Sanctifia sa douleur obstinée,
Et sur l'oubli de ce vœu solennel
Il invoqua les vengeances du ciel.
Son cœur toujours conserve sa tendresse ;
Mais il commande à ce cœur agité,
Et sur son front est la tranquillité.
Le sage Olcan, qui touche à la vieillesse,
N'a près de lui qu'un fils encore enfant ;
Il aime Arthur, et de Wailte souvent
Arthur s'éloigne, emportant sa tristesse,
Revient, repart, et ses pas incertains
Sans but erraient dans les pays lointains.
Cher aux Anglais, son tranquille courage
A quelquefois vaincu sous leurs drapeaux ;
De loin leur main saluait ce héros,
Et, répétés par le double rivage,
Des cris joyeux le suivent sur les flots.
Triste, il sourit à ce flatteur homme.
Raymond s'éloigne, et sous les bois touffus
De son Aldine il rappelle l'unage,
La douce voix, et même les refus.
Aldine, encor par l'absence embellie,
Vient affliger son cœur tendre et loyal,
Et, sans la voir, avec elle il oublie
L'heure qui fuit et le banquet royal.

Pour ce banquet, un flexible feuillage
Prête aux lambris ses riantes couleurs ;

Et sur la table on a semé les fleurs,
Qui du long voile ont précédé l'usage.
A chaque dame une amoureuse main
Présente alors l'aiguïère, le bassin,
L'eau parfumée et le lin qui l'essuie.
Mais du repas la gaité s'est enfuie.
Elfride en vain ranimait un moment
Des entretiens la grâce et l'enjouement :
Aux doux propos, au rire qui commence,
Toujours succède un inquiet silence.
Jule est absent, ainsi que son rival.
Odon, Alkent, amis de Rénisthal,
Comptent les pleurs d'Olvide frémissante ;
En souriant, leur bouche est menaçante.
S'il combat à Jule était fatal !
A ce penser meurt la gaité naissante.

Les ménestrels succèdent au festin.
On écoutait leur voix douce et naïve,
Les fabliaux, la romance plaintive,
Et des chansons l'ingénieux refrain.
Le fier Alkent s'assied auprès d'Isaure ;
De son amour il l'entretient encore.
« C'est trop, dit-elle ; enfin détrompez-vous.
Point d'union, point d'hymen entre nous. »
Jule paraît : rougissant de colère,
Alkent se lève et sort ; Odon le suit ;
Et sur les pas de cet oncle sévère,
Cachant ses pleurs, Olvide tremble et fuit.
Interrogé par l'amitié constante,

Jule répond : « Le traître ! sous mon bras
Il reculait ; soudain quelques soldats,
Qu'avait armé sa lâcheté prudente ,
Sortent du bois et protègent ses jours.
Déjà le nombre accablait le courage :
Raymond survient , et , fort de son secours,
Sur ces brigands je reprends l'avantage.
Deux sont tombés ; j'attaque Rénisthal ;
Pour lui , pour moi le danger est égal ;
Mais à l'honneur il préfère la fuite ,
Et vainement je vole à sa poursuite :
Sur un coursier il saute , il disparaît ,
Et fuit encor dans l'obscur forêt. »

Un léger bruit , que chaque instant redouble ,
Annonce Arthur , qui , sous un air serein ,
Cache toujours son fidèle chagrin.
Devant Elfride un moment il se trouble ,
Et calme il dit : « Honneur du trône anglais ,
Reine aux Waitains si douce et si propice ,
Trois fois salut ! votre main protectrice
Daigna sur nous répandre ses bienfaits.
O que toujours croisse votre puissance !
De l'amitié , de la reconnaissance ,
J'apporte ici l'hommage mérité.
Un don si pur jamais n'est rejeté. »

Tandis qu'il parle , aux regards de la reine
On exposait quelques débris d'Athènes ,
Des urnes d'or , des marbres précieux ,

Les traits divers des héros et des dieux.
Viennent après les voiles d'Arménie,
Chypre et Naxos, l'odorante Arabie,
Les fins tissus que l'Inde a colorés,
Et que l'Égypte à Venise a livrés.
Enfin paraît l'ingénieux ouvrage
Que seul encor connaît la main d'Arthur.
Chef-d'œuvre où l'art, d'un doigt mobile et sûr,
Marque du temps le rapide passage.
Au prince alors Elfride s'adressant :
• De l'amitié j'accepte le présent,
Les vœux flatteurs ; et vous, fils d'Agéline,
Imitez-moi : l'amitié vous destine
Un don moins riche et sans doute plus doux.
C'est le tissu qu'obtint de votre père
Le roi français père de mon époux.
Leur union fut constante et sincère.
Sans pompe et seul quelquefois Athelcan
Devers Paris allait chercher Gontran.
Sur ce long voile une aiguille fidèle
De ses amours fixa le souvenir ;
Et d'Angéline, aussi tendre que belle,
Ainsi les traits vivront dans l'avenir.
—Combien ce don est cher à ma tendresse !
Je n'ai point vu ce tissu précieux
Dont votre époux vantait l'heureuse adresse,
Et qu'à mon frère il refusa sans cesse.
Reine, ordonnez qu'on l'expose à mes yeux.
Voilà ce don plus doux que magnifique.
Arthur écoute, attentif et troublé ;

Et par son chant un ménestrel explique
Le long tissu lentement déroulé.

« Jeune inconnu, dit la jeune Agéline,
Qui fuyez-vous ? par quelle main blessé ?
— Je m'égarais dans la forêt voisine,
Quand des brigands le glaive m'a percé.
— La pauvreté peut être hospitalière :
Pauvre je suis, et mon père est absent ;
Mais je connais son cœur compatissant ;
Venez, entrez dans notre humble chaumière. »

Cette Française est rose de beauté,
Rose d'honneur et rose de bonté.
Sa main prudente a guéri la blessure
De l'étranger qu'elle croit un vassal.
Il aime, il plait ; sa tendresse était pure ;
En lui le père adopte son égal.
« Je reviendrai pour ce doux hyménée,
Dit-il ; et toi, l'épouse de mon cœur,
À mes rivaux oppose ta froideur.
L'Amour punit la main deux fois donnée.
Mais Agéline est rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité. »

Sur ce rivage arrivent des pirates ;
De la bergère ils retiennent les pas ;
L'un d'eux saisit ses mains si délicates ;
Le père en vain lève son faible bras.
Sur le vaisseau pleurans on les entraîne.

Bientôt de Wailte ils découvrent le port.
On les sépare , on se tait sur leur sort ;
Mais Agéline entend le mot de reine.
Que je te plains , ô rose de beauté ,
Rose d'honneur et de fidélité !

Entré un soldat ; « Fille trop fortunée ,
Mon maître a vu tes modestes appas ;
Jeune et sensible , il t'offre l'hyménée.
Parle et choisis ; le trône ou le trépas. »
Elle répond : « Je suis simple bergère ;
Le prince en vain descendrait jusqu'à moi :
C'est pour toujours que j'ai donné ma foi.
Je mourrai donc ; mais épargnez mon père. »
Pour toi je tremble , ô rose de beauté ,
Rose d'honneur et de fidélité !

Son père vient , dont la voix affaiblie
Laisse échapper des mots interrompus :
« Un roi... l'hymen... tu sauverais ma vie ,
La tienne... hélas ! j'approuve tes refus.
— Non , vous vivrez , mon père ; plus d'alarmes.
O de l'amour songes évanouis !
Mais le devoir commande , j'obéis.
Dites au roi... » Sa voix meurt dans les larmes.
Noble Agéline , ô rose de beauté ,
J'admire et plains ton infidélité.

Devant l'autel la victime frissonne ,
Et sous le voile on devine ses pleurs.

Le roi, prenant la main qu'elle abandonne :
« Pardonne-moi mon crime et tes douleurs. »
Ces mots soumis, cette voix si connue,
De la bergère avertissent les yeux.
« C'est vous ? c'est vous ? » Et du peuple joyeux
Le cri s'élève et va percer la nue :
Règne long-temps, ô toi, rose d'honneur,
Rose d'hymen, et rose de bonheur ! »

Du ménestrel cesse la voix sonore :
Arthur ému semble écouter encore.
Mille flambeaux qui remplacent le jour,
Le tambourin, le hautbois et la lyre,
Et les doux sons que la flûte soupire,
Ont de la danse annoncé le retour.
Mais tout-à-coup un messenger rapide
Trouble les jeux et s'approche d'Elfride.
« Reine, dit-il, au nord, loin sur les eaux,
J'ai des Danois reconnu les drapeaux.
De l'Angleterre ils cherchent le rivage.
Ils sont nombreux et hardis : leurs vaisseaux
Contre les vents, le reflux et l'orage,
Luttaient encor, dispersés sur les flots. »

Des courtisans la surprise est muette.
Arthur se lève : « O reine ! ici ma voix
Du sage Olcan doit être l'interprète.
Comptez sur nous. Déjà plus d'une fois
J'ai combattu près du roi votre père.
Fille d'Edgard, amour de l'Angleterre,

Pour vous mon sang coulera sans regret.
Il dit, et part; et la sensible reine,
De cet amant plaignant la longue peine,
A son destin donne un soupir secret.
D'autres pensers font naître sa tristesse.
Elle avait cru qu'aux fidèles Anglais
Son règne heureux conserverait la paix :
Le sort jaloux a trompé sa sagesse.
Arrive alors un second messager :
« Je les ai vus; échappés aux tempêtes,
Des rocs secrets évitant le danger,
Dressant en l'air leurs lances toutes prêtes,
Ils repliaient la voile; sous leur main
Le câble court, l'ancre est soudain lancée;
La flotte entière est sur l'onde fixée;
Mille canots volent, et du grappin
Les quatre dents déjà mordent la rive.
Leurs cris confus, leur farouche gaité,
Le nom d'Harol sans cesse répété,
Frappent encor mon oreille attentive.
— C'est noblement couronner le festin,
Disait Dunstan; marchons! Elfride enfin
De ses sujets va connaître le zèle.
Nous combattons, et nous vaincrons pour elle.
— Restez, restez; facilement vainqueur,
Du nord armé je punirai l'audace.»
Le fier Althor, pendant cette menace,
Jette sur Blanche un regard protecteur.
Oswal d'Emma s'arroge la défense :
Debout près d'elle il garde un froid silence.

Du brave Engist enfin tonne la voix :
« Je porte un toast ; guerre et mort aux Danois !
Pour le second que la coupe soit pleine ;
Amour et gloire à notre belle reine ! »
Raoul, Albert, et leurs jeunes amis,
Qu'anime encor l'annonce inattendue
De ces combats à la valeur promis,
Recommençaient la danse interrompue ;
Et la beauté, qui prévoit leur départ,
Sur eux attache un propice regard,
Livre sa main à leur main qui la presse,
Même à leur bouche accorde le pardon,
Et de ses pas une douce tristesse
Augmente encor la grâce et l'abandon.

PIN DU CHANT SECOND.

CHANT TROISIÈME.

Les Danois sur le rivage de l'Angleterre; discours de leur chef Harol. Fraull et Ghesler, émissaires. L'armée se divise en trois corps, sous les ordres d'Harol, d'Éric, et d'Oldar. Rudler et Noll. Marche des Danois; Raymond et Aldine. Jule et Olfide. Armes, habillement de guerre. Discours d'Elfride à ses barons; institution des Rosecroix; Dispositions pour la défense.

Des flots du nord ils ont dompté la rage,
Et d'Angleterre ils couvrent le rivage,
Ces fiers Danois, qui, toujours repoussés,
Viennent toujours, affamés de pillage,
Ravir aux arts leur antique héritage,
Arracher l'or des temples renversés,
Des champs féconds enlever l'opulence,
Et dissiper au sein de la licence
Tous les trésors dans le sang amassés.
Le jeune Harol, de qui la noble race
Remonte aux dieux qu'enceense le Holstein,
En souriant voit leur bouillante audace,
Et leur présage un triomphe certain.
Sur le rocher qui domine la plaine
Il est debout, et sa voix souveraine
Au loin résonne : « Amis, voici le jour
Que demandait votre valeur oisive.
Jour d'espérance ! Odin sur cette rive
De nos vaisseaux a guidé le retour.
Pourquoi ces cris et ces vaines injures

Des nations où nos glaives errans
 Laissent parfois de profondes blessures?
 Que sommes-nous? ce que furent les Francs
 Et les Clovis, des Gaules conquérans.
 Que ferons-nous? ce qu'ont fait dans cette île
 Angles, Saxons, qui pour un sol fertile
 Abandonnaient leurs avars déserts,
 Et sur ces bords de ruines couverts,
 Par les combats, les traités, la vengeance,
 Ont affermi leur sanglante puissance.
 Que diraient donc ces fondateurs guerriers,
 S'ils entendaient leurs lâches héritiers,
 Qui sans pudeur, et même sans mémoire,
 D'un nom honteux flétrissent notre gloire?
 Quels droits ont-ils? la force : eh bien, ces droits,
 Vous les aurez, intrépides Danois.
 Puisque toujours le ciel ainsi l'ordonne,
 Que la faiblesse à la force abandonne
 Les gras troupeaux et leurs molles toisons,
 Les vins heureux, l'or flottant des moissons.
 A ces brigands qui vous nomment barbares,
 Enfants d'Odin, ravissez sans remords
 L'argent vieilli dans leurs châteaux avars,
 De leurs autels les parures bizarres,
 Et la beauté, le plus doux des trésors. »

Tandis qu'il parle, à sa voix applaudissent
 Des cris subits du silence échappés ;
 Aux derniers mots, jusqu'au ciel retentissent
 Les boucliers par le glaive frappés.

Sa main alors aux phalanges pressées
Montre la plaine et permet le repos.
Sur le rocher sont plantés les drapeaux ;
Dans les sillons les tentes sont dressées ;
Et le guerrier, appelant les combats,
Reçoit gaîment un indigent repas
Que des festins l'abondance va suivre.
Auprès d'Harol, qu'un jeune espoir enivre,
Marchent Éric, Oldar, chefs après lui,
Soldats naguère, et puissans aujourd'hui.
A leur valeur, à leur haute stature,
L'armée entière obéit sans murmure.
Ils racontaient leurs triomphes passés.
Dans ce moment viennent à pas pressés
Fraull et Ghesler, émissaires habiles,
Qui des Anglais prisonniers antrefois,
Près d'eux instruits et libres dans leurs villes,
Savent leurs mœurs, leur puissance et leurs lois.
« Prince, dit Fraull, Odin te favorise.
Il associe à ta noble entreprise
Les mécontents fidèles à Grodo.
Tous les Danois attendent le drapeau.
Mais dispersés ils se taisent encore.
Si tu le veux, avec quelques soldats,
Ghesler et moi nous devançons tes pas.
Par des chemins que l'Anglais même ignore,
De bois en bois prudent je puis marcher,
Et sans péril de Londres m'approcher.
— Eh bien, repars. Et vous, qu'Odin protège,
Valcureux chefs, des guerriers de Norwège

Formez deux parts; en divisant vos coups,
Vous obtiendrez un plus riche pillage.
Aux mécontents promettez le partage
Et des honneurs. Londres est le rendez-vous.
Laissez en paix la tendre et faible enfance;
A la vieillesse arrachez son trésor;
De fers pesans chargez l'adolescence,
L'âge plus mûr et vigoureux encor;
D'un sexe adroit craignez le doux mensonge;
Mais gardez-vous d'enchaîner la beauté;
Au ménestrel accueil et sûreté;
Et dans le sang si votre bras se plonge,
Qu'il soit absous par la nécessité. »

Au camp d'Harol étaient deux jeunes frères,
Navigateurs hardis, heureux guerriers,
Et déjà craints aux rives étrangères.
Tout est commun entre eux, jusqu'aux lauriers.
Le même jour éclaira leur naissance,
Le même sein tous deux les a nourris,
Et de leurs traits la douce ressemblance
Plus d'une fois trompa les yeux surpris.
« Noll et Rudler, l'Océan vous rappelle,
Leur dit Harol; au trône qui chancelle.
Paris peut-être a promis son secours :
A ses vaisseaux fermez l'étroit passage,
Et menacez l'un et l'autre rivage.
Restez unis, et vous vaincrez toujours. »

Déjà fuyait devant la triple armée

Du laboureur la faiblesse alarmée.
Des monts altiers l'un gravit la hauteur ;
L'autre des bois cherche la profondeur ;
Ceux-ci couraient aux cavernes profondes ;
Ceux-là sans art se confiaient aux ondes.
Mais du drapeau s'écartant quelquefois,
Erraient au loin de farouches Danois ,
Seuls, ou guidant une troupe hardie.
Partout les fers, les chaînes, l'incendie.
Partout, cédant à de brusques assauts,
Tombe l'orgueil des antiques créneaux.
Plus éloigné, Raymond est plus tranquille.
• Votre pays réclame tous ses bras ,
Lui dit Aldine , et vous ne courez pas ?...
— Non ; dans ces lieux ma présence est utile ,
Je resterai. — Quoi ! l'honneur parle en vain ?
— L'honneur m'approuve. — Et qui donc vous arrête ?
— Vous seule. — O ciel ! — Oui, de la guerre enfin
Peut jusqu'ici s'étendre la tempête.
— Eh bien, qu'importe ? et l'amour aujourd'hui...
— C'est le devoir, c'est la reconnaissance.
Du sage Almon , père de mon enfance ,
La fille en moi doit trouver un appui.
— Sur votre cœur j'ai quelque puissance ,
Raymond... — Raymond ne vous écoute plus ;
Et les conseils sont ici superflus. •
Long-temps muette à ce refus étrange ,
Aldine rêve , et de son jeune amant
Plaint la tristesse et le secret tourment.
Puis elle sort , et d'habit elle change.

Du messager et du simple varlet
Son front reçoit le modeste bonnet
Qu'orne une plume, et sous la cotte-d'armes
A disparu la rondeur de ses charmes.
Portant son luth sur l'épaule flottant,
Elle revient : « La gloire vous attend,
Dit-elle ; allez, je vous suis. — Chère Aldine !
— Je suis Aldin. — Cher Aldin, quel bienfait !
Car c'en est un, ma fierté rougissait...
— Mes yeux ont lu dans votre âme chagrine.
Partons ensemble, et surtout d'un amant
Jusqu'au retour oubliez le langage,
— Rassurez-vous, silencieux et sage,
L'amour... — Jurez. — Eh bien, j'en fais serment. »

Plus malheureux, d'Olfide gémissante
Jule ignorait la crainte renaissante.
Sourd aux refus, l'odieux Rénisthal
De son hymen presse le jour fatal.
Odon se tait ; mais son front est sévère.
Sous les bosquets épars dans le jardin
Souvent sa nièce, errante et solitaire,
Allait cacher son timide chagrin ;
Et là du moins ses pleurs coulent sans crainte ;
Là vers le ciel monte sa douce plainte,
Et librement elle invoque son dieu.
Plus triste encore aujourd'hui, dans ce lieu
Elle oubliait la nuit déjà prochaine.
De son amant la présence soudaine
La fait frémir : « O Jule, qu'osez-vous ?

Partout ici veillent des yeux jaloux.

— Non, mon amour est prudent ; de la chasse

Le bruit lointain est venu jusqu'à moi ;

D'un sanglier votre oncle suit la trace ;

L'ombre du bois nous couvre ; plus d'effroi.

— Je crains pour vous. — Que m'importe la vie,

Si par un lâche Olfide m'est ravie,

Si Rénisthal, heureux enfin... — Jamais.

— Promettez plus, achevez. — Je promets

Que Jule seul sera l'époux d'Olfide.

— Donnez-moi donc cette main trop timide ,

Et recevez mon serment solennel.

— Croyez au mien. — J'y crois, ô mon épouse,

Et ne crains plus la fortune jalouse.

Nous ne pouvons jurer devant l'autel ;

Mais notre hymen est écrit dans le ciel.

— Fuis, mon ami ; plus que jamais je tremble.

— N'abrège pas l'instant qui nous rassemble.

Ce doux instant, Olfide, est le premier ;

Qui peut savoir s'il n'est pas le dernier ?

— Ah ! qu'as-tu dit ! — A l'honneur qui l'appelle,

Ainsi qu'à toi, ton époux est fidèle :

La mort toujours menace le guerrier.

— Écoute-moi. — Parle. — Je te suis chère ?

— Plus que ma vie. — Au nom de nos amours,

De cet hymen que projeta ma mère ,

Ne montre point une ardeur téméraire ;

Sois prudent, Jule, et conserve nos jours.

Ainsi parlaient ses naïves alarmes,

Pour son époux ainsi coulent ses larmes,

Et cet époux gémit, ne répond pas,
Et tendrement la presse dans ses bras.
Le juste ciel, au malheur secourable,
Avait reçu leurs sermens amoureux ;
La nuit leur prête un voile favorable ;
Le monde entier s'anéantit pour eux.
De votre fuite arrêtez la vitesse,
Heures d'hymen, de bonheur et d'ivresse.
Mais un bruit sourd s'élève au fond des bois ;
Et des chasseurs ils entendent la voix.
Dans le château rentre la belle Olfide.
Jule des yeux la suit, et moins timide
De ces jardins il s'éloigne à regret.
D'amour il brûle et d'amour il soupire.
Le son du cor, qui tout-à-coup expire,
N'avertit point son pied lent et distrait.
De Rénisthal sur lui le fer se lève ;
Par les chasseurs bientôt enveloppé,
Il se défend, il frappe, il est frappé ;
Son casque tombe ; entre ses mains son glaive
Se brise ; il fuit de détour en détour ;
Aux assassins il échappe dans l'ombre.
Mais nul sentier de ce bois vaste et sombre
N'interrompait l'épaisseur ; et du jour
Au pied d'un arbre il attend le retour.
Son sang coulait ; il se lève avec peine ;
Un bûcheron vient lui prêter son bras,
Le reconnaît, et soutenant ses pas,
Vers son château lentement le ramène.
L'inquiétude argumente son chagrin.

Le même jour au village voisin
Son ordre envoie un serviteur fidèle
Dont il connaît la prudence et le zèle.
Celui-ci vole et revient dans la nuit :
« Seigneur, dit-il, vous serez mal instruit,
Odon, sa nièce, et Rénisthal encore,
Sont déjà loin. — Où vont-ils? — On l'ignore. »
Triste et flottant dans ses pensers nouveaux,
Enfin il sort, il arme ses vassaux.
Tous prévoyaient ce départ nécessaire.
A chaque instant croissait le cri de guerre,
L'airain sonore et le fifre perçant,
Et du clairon l'éclat retentissant,
Ont remplacé les musettes rustiques.
La voix des chefs réunit les soldats.
On ignorait dans ces siècles antiques
L'art d'affaiblir le danger des combats.
Le brave alors n'avait que son audace,
Et franchement affrontait le trépas.
Point de haubert, de brassards, de cuirasse,
D'armure enfin : un léger bouclier,
La lance aiguë et la tranchante hache,
Un demi-casque et son flottant panache,
Un court gilet brillant d'or ou d'acier,
Une ceinture où le glaive s'attache,
Un gant flexible, un étroit pantalon,
Des brodequins ou de souples bottines
Qu'arment toujours le piquant éperon.
Sous cet habit de jeunes héroïnes
Cherchaient parfois les lointains ennemis,

Ou repoussaient d'audacieux amis.
Du jeune Harol la sœur plus jeune encore,
La belle Osla, triomphe au champ d'honneur;
L'amour la suit, mais sa fierté l'ignore;
Et les héros admirent sa valeur,
Qu'un vil butin jamais ne déshonore.

La sage Elfride, à ses pensers profonds
Long-temps livrée, affecte un front tranquille,
Promet au peuple une gloire facile,
Devant son trône assemble ses barons,
Et parle ainsi : « Soutiens de l'Angleterre,
Qu'à la victoire accoutuma mon père,
Un grand danger menace nos autels.
A des chrétiens ce mot seul doit suffire.
Mais des brigands l'audacieux délire
N'épargne rien : farouches et cruels,
L'amour encore envenime leurs âmes.
Votre valeur protégera les femmes.
Dans ce moment, pour mériter leur choix,
Il faut savoir combattre et les défendre.
L'orgueil du rang n'a plus rien à prétendre;
Le brave seul sur le cœur a des droits.
Au brave armé pour le ciel et pour elles
J'offre en leur nom des écharpes nouvelles;
La rose y brille au-dessous de la croix.
Pour leur donner un prix plus doux encore,
Présentez-les, belle et modeste Isaure. »
A ces discours, à cette noble voix,
Les auditeurs, pleins d'une ardeur soudaine,

Se lèvent tous, et répètent trois fois :
« Vivent la rose, et la croix, et la reine ! »
En rougissant, Isaure avec lenteur
Porte les dons inventés par Elfride,
Les distribue, et sa grâce timide
Toujours fait naître un murmure flatteur.
Mais il manquait deux écharpes ; ses frères
N'ont point reçu ces parures guerrières.
Et la tristesse est déjà dans leur cœur.
Parlant aux grands, l'aimable reine ajoute :
« Chez les Anglais les braves sont nombreux.
D'une main chère ils obtiendront sans doute
La blanche écharpe et son emblème heureux.
De leurs vassaux ils armeront l'élite,
Et dans les camps elle sera conduite.
Noble Dunstan, parcourez mes états ;
De toutes parts assemblez des soldats,
Et punissez le lâche qui balance :
Je vous confie une entière puissance.
Mais hâtez-vous ; aussi nombreux jamais
Ces fiers Danois aux rivages anglais
N'avaient porté l'insulte et le pillage.
Loin devant eux a volé la terreur.
Les uns au nord étendent leur fureur,
Contre eux d'Engist j'invoque le courage ;
D'autres à l'est lèvent leurs étendards,
Dans l'Océan qu'Oswal les précipite.
D'autres vers l'Ouest menacent nos remparts ;
Volez, Althor, et pour eux plus de suite,
Mais le trépas, que leur férocité

**Depuis long-temps a trop bien mérite. »
De leur prudente et belle souveraine
Tous les barons applaudissent les choix,
Et leur transport répète encor trois fois ;
« Vivent la rose , et la croix , et la reine ! »**

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Les généraux se rendent à leur poste. Dunstan va lever de nouvelles troupes. Les jeunes guerriers cherchent des aventures glorieuses. Les princesses donnent à leurs pages des écharpes. Fraull et Ghesler. Charle et Osla. Roger, Raymond, et Aldine sous le nom d'Aldin, sont faits prisonniers, et conduits dans le camp d'Oldar; chant et prière d'Aldine; histoire des amours d'Almon et d'Élidda; Raymond et Aldine s'échappent. Raoul et Albert envoient à la reine des drapeaux enlevés aux ennemis, et sont nommés chevaliers d'honneur des princesses.

Aux généraux par Elfride nommés
Londre a livré les royales bannières,
Ses arsenaux, ses milices guerrières,
Et les trois camps sont aussitôt formés.
D'Harol Engist menace le passage;
Pour triompher il veut dans les combats
Des vins fumeux prodigués aux soldats.
Du froid Oswal le patient courage
Devant Éric s'arrête, et, trop constant,
Sans prévoyance et sans crainte il l'attend.
Sur deux coteaux qu'un défilé sépare
Le fier Althor observe les Danois
Qu'Oldar commande, et doute quelquefois
S'il daignera combattre ce barbare.
Dunstan s'éloigne, ordonne, et plus légers
De toutes parts volent ses messagers.
• Tout doit s'armer et vaincre pour Elfride,
Leur disait-il; malheur au bras timide!

Mort à l'Anglais qui fuira les dangers !
Charles, Roger, d'autres Français encore,
D'autres guerriers que l'écharpe décore,
Séparément, et parfois réunis,
Cherchent au loin de nobles ennemis.
Le beau Raoul de sa princesse implore
Le même honneur ; elle hésite un moment ;
Puis, à regret elle accorde à son page
De ces périls le glorieux partage.
« Eh bien, allez, dit-elle tristement ;
Et recevez des mains de votre amie.
La blanche écharpe.—O présent noble et doux !
Répond Raoul, tombant à ses genoux.
Si je la perds, j'aurai perdu la vie.
—N'affectez point une folle valeur.
Même aux héros l'imprudence est funeste.
Soyez prudent, et revenez vainqueur.
Oui, revenez. » Un soupir dit le reste.
Blanche prévient la prière d'Albert :
« Le champ d'honneur aux braves est ouvert ;
De vos aïeux rappelez la mémoire,
Suivez Raoul, commencez votre gloire,
Et soutenez l'éclat du nom français.
Mais pourquoi donc, aux dames infidèle,
N'avez-vous point cette écharpe nouvelle,
Ce signe heureux, présage des succès ?
— Pour l'obtenir il faut plus que du zèle.
— Prenez, Albert, celle que sans dessin,
Comme sans art, vient de broder ma main.
— Combien toujours elle me sera chère !

— Conservez-là ; mais pourtant à ce don
N'attachez pas un prix imaginaire.

— Je peux du moins, quelquefois solitaire,
La contempler, et sous mes lèvres.....—Non. »
Sa bouche avait prévenu la défense.
Blanche s'éloigne, et sa feinte rigueur
Du jeune page afflige moins le cœur :
Ce cœur enfin s'ouvrait à l'espérance.

Londre est déserte ; un silence agité
Suit le fracas de ces fêtes pompeuses.
Dans le palais plus de chants, de gaité ;
Mais les soupirs et les craintes rêveuses.

Marchant sans bruit loin des chemins connus,
Et près de Londres en secret parvenus,
Fraull et Ghesler dans la forêt profonde
Restent cachés ; leurs soldats sont près d'eux,
Là leur audace en ruses si féconde.
Forme déjà vingt projets hasardeux.

La belle Osla, sans projet et sans guide,
De tous côtés porte ses pas légers,
De ses Danois retient le fer avide,
Et, sans courroux pour le peuple timide,
Dans la victoire elle veut des dangers.
En cet instant paisible et désarmée
D'un ciel sans voile elle fuit les ardeurs :
Sur l'herbe fraîche, au pied d'un arbre en fleurs,
Elle retrouve une ombre parfumée,

Et du sommeil les propices douceurs.
 Charle, passant dans ce lieu solitaire,
 La voit, approche, admire de ses traits
 La beauté noble et la grâce étrangère,
 Craint son réveil, et s'avance plus près.
 En fléchissant les genoux, il se baisse.
 Et de sa bouche avec amour il presse
 La blanche main que livre le sommeil.
 De la pudeur il est prompt le réveil.
 La fière Osla subitement se lève,
 En rougissant sur l'herbe prend son glaive,
 Et va frapper le jeune audacieux.
 Il la contemple, et demeure immobile.
 « Tu périras. » Vengeance trop facile,
 Charle est soumis, et n'a plus que des yeux.
 « Défends tes jours. — Je vous les abandonne.
 — Eh bien, fuis donc : mes soldats dans ces lieux...
 — J'obéirai, si la pudeur pardonne
 Le crime heureux que ma bouche a commis.
 — Va ; quels discours entre des ennemis !
 — Des ennemis, sévère Osla ? si belle,
 Quoique si fière, il n'en est point pour vous.
 — J'entends les pas de ma troupe fidèle ;
 Veux-tu sans gloire expirer sous ses coups ?
 Éloigne-toi ; j'oublierai ton offense.
 — Vous pardonnez ? — Oui, mais crains ma présence. »
 Charle s'éloigne, et cherche en vain Roger,
 Qui seul alors près d'un village arrive,
 Qu'abandonnait à l'avidité étranger
 Des laboureurs la troupe fugitive.

Il les arrête, et leur dit : « Insensés ,
Où fuyez-vous ? quel sera votre asile ?
De toutes parts vos jours sont menacés.
Sur la frayeur la victoire est facile.
Défendez-vous : le brave est toujours fort ;
En la donnant , il évite la mort.
Les ennemis du château sont-ils maîtres ?
— Oui. — Suivez-moi : je vois entre vos mains
De vos travaux les instrumens champêtres ,
Ils suffiront. » Traversant les jardins ,
Vers le château sans danger il les guide.
Tous les Danois , dans le village épars ,
Pillent le temple , insultent les vieillards ,
Forcent l'aveu de l'enfance timide ,
Et vont ravir à l'indigence en pleurs
Le faible prix de ses longues sueurs.
Seul, et servi par quelques villageoises ,
Leur chef Othol , assis pour le repas ,
Vante la France et ses vins délicats ,
Boit aux attrails des absentes Danoises ,
D'Ismé surtout qui mérita sa foi ,
Boit cependant à ses douces rivales ,
A l'inconstance , et des jeunes vassales
Son œil ardent a redoublé l'effroi.
Leur main remplit les coupes toujours vides ,
« Il faut , dit-il , entre vous sans discord
Régler les rangs , ou s'en fier au sort. »
Un coup subit sur ses lèvres avides
Brise le verre ; il se lève alarmé ;
Vaine fureur ! de deux couteaux armé

Il veut combattre, et dans sa chute entraîne
La ronde table avec ses mets brûlans,
Les fruits, les fleurs, et les vins ruisselans.
Sur ces débris aussitôt on l'enchaîne.
On sort ensuite, et sous les humbles toits
On va chercher les imprudens Danois
Que du butin dispersa l'espérance.
On les surprend ivres et sans défense.
« Bons laboureurs, dit le jeune Roger,
Qu'en ferons-nous ? Épargnons-les ; qu'ils vivent,
Et que leurs mains docilement eultivent
Les champs féconds qu'ils venaient ravager. »

En d'autres lieux de Raymond le passage
Est pour le faible un utile secours.
Aldine en vain se plaint de son courage,
Veut l'arrêter et tremble pour ses jours.
Sur le chemin qui traverse la plaine
Du camp d'Oldar il voit quelques soldats,
Dont le butin ralentissait les pas :
Sur eux il court, et triomphe sans peine.
D'autres guerriers arrivent plus nombreux.
Scul à l'écart, son Aldine contre eux
Adresse au ciel une vive prière :
Quatre soudain roulent dans la poussière,
L'heureux Français tente un nouvel effort :
Mais contre lui se déclare le sort.
Deux fois percé, son coursier fuit et tombe.
Lui se relève, et donne en vain la mort ;
Sans reculer, sous le nombre il succombe,

Conduit au camp, notre jeune héros
Reçoit les fers qu'à l'esclave on destine.
Devant Oldar paraît la douce Aldine,
Et sur son luth elle chante ces mots :

« Cet heureux jour finit mes longues peines ;
D'un maître injuste a cessé le pouvoir.
Faible vassal, je souffrais sans espoir.
Ce fier baron est ici dans les chaînes.
Vaillant Oldar, que protège le ciel,
Daignez sourire au jeune ménestrel.

« Je sais chanter la discorde et les armes,
De leurs vaisseaux les soldats élançés,
Les murs croulans, les braves terrasés,
Et des captifs j'adoucirai les larmes.
Vaillant Oldar que protège le ciel,
Vous entendez le jeune ménestrel.

« Je chante aussi le calme après l'orage.
L'heureuse paix du foyer paternel,
L'amour si doux, quelquefois si cruel,
Et la beauté, digne prix du courage.
Vaillant Oldar, que protège le ciel,
Vous aimerez le jeune ménestrel. »

Oldar sourit et répond : « Sois tranquille,
Fils des concerts, et, libre parmi nous,
Ton chant partout mérite un sûr asile.
Reste, et pour toi nous serons sans courroux.

— J'ai plus d'un droit à cet accueil propice.
— Comment ? — Pour moi la faveur est justice.
C'est un Français qui me donna le jour,
Mais le Jutland a vu naître ma mère.
— Se pourrait-il ? — Aldin sera sincère.
Fille d'Elnof, belle et craignant l'amour,
Sur le rivage Elidda solitaire
Poursuivait l'ours ou la martre légère,
Et des vaisseaux attendait le retour.
Son père enfin des bords de la Neustrie
Revient vainqueur, et parmi les captifs,
Qui vainement réclamaient leur patrie,
Était Almon, aux yeux tendres et vifs,
Jeune, discret, noble dans l'infortune,
Et consolant la tristesse commune.
Près d'Élidda le fixait son devoir.
De ses attraits il sentit le pouvoir.
Cachant l'amour sous le masque du zèle,
Il suit ses pas ; de la chasse avec elle
Il partageait les soins et les plaisirs ;
Par des récits sa mémoire fidèle
De sa maîtresse amusait les loisirs.
Mais rien encor ne permet l'espérance.
Près d'elle un jour, triste et silencieux,
Sur l'onde calme il attachait ses yeux.
« Facilement j'explique ton silence,
Dit Élidda, tu désires la France.
Eh bien, Almon, de ton zèle assidu
Avant le temps je t'offre le salaire :
À son retour m'approuvera mon père.

Sois libre , et pars. — Ai-je bien entendu ?
Sans cause ainsi me chasse votre haine ?
— Non , de tes vœux j'exauce le plus doux.
— Belle Élidda , quelle erreur ! loin de vous,
La liberté vaudra-t-elle ma chaîne ?
A vos genoux j'implore... — Calme-toi ,
Sèche tes pleurs , et demeure avec moi . »
Pendant trois jours inquiète et chagrine ,
Elle se tait ; puis elle dit : « Almon ,
Je veux chasser dans cette île voisine ,
Qui semble un point sur le vaste horizon.
Les daims légers peuplent ce lieu sauvage.
Dans le canot flottant près du rivage ,
Et que du chanvre arrête le lien ,
Il faut porter mes vêtemens , le tien ,
Des fruits séchés , le sel , du blanc fromage ,
Une eau limpide , et le pain savoureux.
Va ; que pour nous le trajet soit heureux !
Il obéit , il descend vers la rive ,
Et sur ses pas elle marche pensive ;
Prête à partir elle hésite un moment ,
Dans le canot elle entre lentement ;
Donne un regard au paternel asile ,
Baisse les yeux , et s'assied immobile.
L'esquif léger fuit en rasant les flots.
Almon sur l'île a dirigé la proue.
« Non , vers la France. » Un soupir suit ces mots ;
Et quelques pleurs descendent sur ta joue ,
Jeune Élidda : telle au vent du midi
S'épanouit la rose virginale ,

Et tel encor son calice arrondi
Beçoit les pleurs de l'aube matinale.
Leur voix du ciel implora le secours ?
Le ciel loin d'eux repoussa les tempêtes.
Heureux époux, ils s'aimèrent toujours.
Unis encore ils planent sur nos têtes.
Trois fois salut aux auteurs de mes jours !
J'ai raconté leurs fidèles amours.
— Fils d'Élidda, j'aime ta voix touchante,
Ton front naïf, et sa fierté naissante,
Du scalde un jour tu seras le rival.
D'un maître dur infortuné vassal,
Je t'affranchis. Gardes, cherchez ce maître :
Sous ma justice il fléchira peut-être.
— Je lui pardonne, et je plains son malheur.
— Crois-moi, trop loin c'est porter la douceur,
A ce tyran il faut laisser la vie ;
Mais qu'à tes pieds sa fierté s'humilie.
— Je l'avouerai, parfois cette fierté
Se radoucit et connaît la bonté.
— S'il est ainsi, la fortune contraire
Lui paraîtra moins dure et moins sévère.
Le voici. Viens. Oldar n'est point cruel,
Et rompt tes fers : sois soumis et tranquille,
Et sous nos yeux en esclave docile
Sers à ton tour le jeune ménestrel.
— Vous entendez ? dit la prudente Aldine,
Noble seigneur, ainsi change le sort.
Je suis sévère, et je blâme d'abord
De votre front la surprise chagrine.

Mais il est nuit, salut, Oldar, et toi
Baron si fier, obéis et suis-moi. »
Les voilà seuls, et des tentes guerrières
Aldine approche un timide regard.
« Un lourd sommeil descend sur leurs paupières,
Dit-elle, ainsi fuyons; point de retard. »
Muets au cri de la garde nocturne,
Du vaste camp ils s'échappent tous deux.
Mais on poursuit leur marche taciturne.
Dans la forêt qui s'étendait près d'eux
Raymond se jette; Aldine suit tremblante.
Pour la sauver, dans sa fuite trop lente,
Il se détourne, il court, et de ses pas
Le bruit attire et trompe les soldats,
Il leur échappe à travers le bois sombre.
Marchant toujours il s'égare dans l'ombre,
S'arrête alors, de sa route incertain,
Appelle Aldine, et l'appelait en vain.
Dans le vallon solitaire et tranquille
D'une cabane elle a trouvé l'asile.
« Raymond, dit-elle, est plus que moi léger;
Facilement il a fui ce danger.
Au camp d'Engist de Londre il doit se rendre;
C'est son projet; et là j'irai l'attendre. »
Des messagers Elfride chaque jour
Désire et craint le rapide retour.
Dans ses penses tandis qu'elle chancelle,
Quatre soldats sont introduits près d'elle,
Et l'un d'entre eux : « Des deux pages français,
Dont la valeur étonne vos sujets,

L'ordre m'envoie. (Emma rougit, s'avance ;
Et Blanche affecte un air d'indifférence.)
Nous combattions sous ces jeunes héros.
Ils ont vaincu trois fois ; et des drapeaux
Qu'aux ennemis enleva leur courage ,
Reine , à vos pieds je dépose l'hommage.
— Je m'attendais à ce don glorieux ,
Répond Elfride : élevés sous mes yeux ,
Ils promettaient de remplacer leur père ,
Dont mon époux long-temps pleura la mort.
Leur sœur en moi méritait une mère.
Je dois veiller, je veille sur leur sort.
Leur dévouement, leurs naissantes prouesses,
Semblent du ciel m'annoncer la faveur.
Je les élève, auprès des deux princesses ,
Au noble emploi de chevaliers d'honneur. »
Emma craintive ajoute : « Qu'ils reviennent.
Il faut qu'ici leurs prières obtiennent
Des étendards, des guerriers plus nombreux ,
Et des travaux moins pénibles pour eux. »
O de l'amour prévoyantes alarmes !
Sexe chéri, toi seul crains les malheurs ;
Sur les combats toi seul verses des larmes ;
A la pitié toi seul prêtes des charmes ;
Toi seul enfin consoles les douleurs.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

CHANT CINQUIÈME.

Arthur marche vers le camp d'Engist ; il est joint par Jule.
Projet d'Alkent et de ses amis. Althor combat l'armée
d'Oldar. Pélerinage des deux princesses ; elles sont sur-
prises par les Danois, et délivrées par Raoul et par Albert.
Présent d'Emma à Raoul. Enlèvement d'Isaure ; ses frères
poursuivent les ravisseurs. Charle et Osla. Combat entre
les troupes d'Oswal et celles d'Éric.

Arthur, suivi de sa troupe fidèle ,
Vient partager cette guerre nouvelle ,
Du nom d'Elfride orne ses étendards ,
Vole , et de Londres il revoit les remparts.

Passant auprès , et traversant la plaine
Que la Tamise embellit de ses flots ,
Il fait trois fois abaisser les drapeaux ,
Et d'un salut honore ainsi la reine.
Jule plus loin s'unit à ce héros.
Au camp d'Engist ils vont chercher la gloire.
Puisse le sort leur donner la victoire !
Puisse l'amour permettre leur repos !
Sans souvenirs, sans trouble, aux pieds d'Elfride
Qu'Arthur bientôt dépose ses lauriers ,
Et que de Jule et de sa chère Olfide
Les doux adieux ne soient pas les derniers !

Le jeune Harol, dont la marche disperse

Et devant lui chasse tous les Anglais,
Sait des combats la fortune diverse,
Et prudemment médite ses succès.
Les prisonniers dans son camp pourraient nuire :
Sur les vaisseaux tous il les fait conduire.
Là ses trésors arrivent chaque jour.
De Londre il croit la conquête certaine ;
Mais , prévoyant , vers sa flotte lointaine
Il se ménage un facile retour.
Le brave Engist au danger se prépare.
« Alkent , dit-il , choisissez mille archers,
Et postez-vous au pied de ces rochers
Qu'un bois étroit de la plaine sépare.
Dans le combat , sans clairons et sans cris,
Vous tomberez sur les Danois surpris. »
Il obéit ; Felt et Rhinal ses frères,
Odon , Saldat , Rénisthal , et Sunon ,
Suivent ce chef ; et bientôt solitaires,
A leurs soldats voués au même autel
Ils ont donné leur projet criminel.
« Voici pour nous le jour de la vengeance,
Disait Alkent ; veuve de Chérébert,
Dont la froideur , dont l'oubli nous offense ,
Tremble , à tes pieds un abîme est ouvert.
Je hais Jésus , et je hais ta puissance. »

La reine est loin de prévoir ce danger ;
Mais quelquefois elle semble inquiète.
D'Althor enfin arrive un messenger :
Son front est calme , et sa bouche est muette.

On l'environne ; Elfride , qui sourit ,
Cache son trouble , et reçoit cet écrit :
« Reine , le ciel favorise vos armes.
Sur deux coteaux Oldar et ses brigands
Avaient assis et retranché leurs camps.
Dans le ravin je pousse mes gendarmes.
Déjà du roc ils gravissaient les flancs ;
Des deux sommets roulent d'énormes pierres ,
De lourds tonneaux , et des forêts entières ;
Sous tant de chocs ils tombent renversés ;
Et les Danois aussitôt élancés
Lèvent sur eux la hache et la massue ,
Et du ravin ferment la double issue.
Je souriais de leur crédule espoir ;
Long-temps serré dans un étroit théâtre ,
J'ai soutenu jusqu'aux ombres du soir
De ce combat la lutte opiniâtre ;
Deux mille Anglais sont tombés en héros ;
Et fatigué de carnage et de gloire ,
Des étendards laissant quelques lambeaux ,
Le reste enfin a franchi les coteaux.
Reine , chantez l'hymne de la victoire. »

Le peuple écoute , admire , et n'entend pas
De ce récit l'obscurité pompeuse.
De toutes parts une foule nombreuse
Lève ses mains vers le dieu des combats.
Mais près de Londre est une humble chapelle
Qui des chrétiens attire le concours ;
Et là surtout la piété fidèle

Du ciel facile implore le secours.
La sage reine à cet autel propice
Veut elle-même offrir avec éclat
Des dons nouveaux ; et pour elle un prélat
A préparé le divin sacrifice.
Mais trop de soins dans Londres l'arrêtaient.
Blanche et sa sœur, que du peuple escortaient
Les chants pieux, vers ce prochain village
Vont accomplir le saint pèlerinage.
Des laboureurs les groupes curieux,
Et des enfans l'étonnement joyeux,
D'un cri flatteur saluaient leur passage.
Tous admiraient leurs traits nobles et doux,
Que la bonté rendait plus doux encore.
Devant le dieu que l'Angleterre adore
Avec respect fléchissent leurs genoux.
Du peuple entier le cantique l'implore.
A l'hymne saint recommencé trois fois
Elles mêlaient le charme de leurs voix.
Cessent enfin le chant et la prière.
Elles marchaient vers la simple chaumière
Où les attend un modeste repas ;
Et des hameaux les vierges rassemblées,
A leur aspect contentes et troublées,
Sèment des fleurs au-devant de leurs pas.
Un cri perçant soudain se fait entendre :
« Ciel ! les Danois ! les Danois ! » La terreur
Pâlit le front du faible laboureur.
En vain contre eux il voudrait se défendre.
Timide il court, cherche le bois obscur,

Et sa frayeur évite un trépas sûr.
Ainsi tout fuit ; et de leurs mains sanglantes
Fraull et Ghesler, suivis de leurs guerriers,
Osent saisir les princesses tremblantes.
Malgré leurs pleurs, pour elles deux coursiers
Sont déjà prêts ; mais Raoul et son frère,
Et leurs soldats soumis au même dieu,
Subitement arrivent dans ce lieu.
Dignes héros, espoir de l'Angleterre,
Le ciel lui-même ici vous a conduits,
L'honneur, l'amour, les rendent invincibles.
Tels deux lions rugissans et terribles
D'un jeune hymen défendent les doux fruits.
Moins fier encor l'aigle irrité s'élance
Sur le vautour, qui, durant son absence,
Ose insulter d'un regard curieux
Son aire vaste et voisine des cieux,
Quelques Danois déjà mordent la poudre.
Sur leurs vengeurs descend comme la foudre
Des deux Français le redoutable fer.
Environné de sa troupe chérie,
Fraull disparaît ; en reculant Ghesler
Tombe, et son sang rougit l'herbe fleurie.
Fuyant alors et toujours menacé
Son escadron est au loin dispersé.
Les deux vainqueurs des sœurs reconnaissantes
Viennent calmer les craintes renaissantes.
A ses côtés Emma, non sans rougeur,
A fait asseoir son jeune défenseur.
Elle se tait ; mais ses regards, ses larmes ,

Du Rosecroix récompensent les armes.
D'un prix si doux l'amour est satisfait.
« Vous m'évitez un honteux esclavage,
Dit-elle enfin, et jamais ce bienfait.....
— Pourquoi descendre à cet humble langage ?
Quels sont mes droits, et pour vous qu'ai-je fait ?
Mon seul devoir. — Eh bien, qu'au moins mon page,
Que mon fidèle et brave chevalier,
D'amitié pure accepte un nouveau gage. »
Sur son cou blanc l'or flottait en collier :
Sa main détache et présente au guerrier
Ce don pour lui plus heureux qu'un empire.
Tremblant d'amour, dans un transport soudain,
Il ose prendre et baiser cette main,
Qui lentement des siennes se retire.
Blanche marchait, félicitant Albert.
Elle applaudit à sa gloire nouvelle ;
Dans les soupirs sa voix faible se perd ;
Et plus sensible elle paraît plus belle.
Tremblante encor, pour assurer ses pas,
Du beau Français son bras pressant le bras,
Semble permettre une audace furtive.
Il hésitait ; délicate et craintive,
Enfin sa bouche effleure ce satin.
Albert ! dit-elle avec un ton sévère.
Pâle et confus, il baisse un front chagrin.
Elle sourit, toujours vive et légère,
Et dit encor : « Un bras m'est nécessaire ;
Marchons ; le jour penche vers son déclin ;
De la cité reprenons le chemin. »

Ils ont rejoint le cortège tranquille,
Qui sans soupçon s'avance vers la ville.
En approchant quel récit douloureux !
Ce jour, hélas ! dut être malheureux.
Dans les hameaux qui bordent la Tamise ,
La jeune Isaure , échappée à la cour,
Des nobles sœurs attendait le retour.
Ses dons discrets, qu'Elfride favorise,
De l'infortune y soulagent les maux,
Et sa voix douce y laisse le repos.
Mais jusque là Fraull prolongea sa fuite.
Il voit Isaure, et de l'ombre du bois
Tous ses guerriers s'élancent à la fois.
Rien n'arrêtait leur audace subite :
Quelques vieillards, des femmes, des enfans,
N'avaient contre eux que des cris impuissans.
Leur main néglige une vulgaire proie,
Un butin vil : sur un coursier fougueux
Où la retient une utile courroie ,
Isaure en pleurs au milieu de leur joie
Sous la forêt disparut avec eux.
A ce récit que la douleur écoute ,
Raoul frissonne , et s'écrie : « Ah ! sans doute
Nous l'atteindrons ce lâche ravisseur.
Séparons-nous , Albert ; prends cette route ;
Le ciel bientôt nous rendra notre sœur. »

Il s'abusait ; de Fraull la fuite heureuse ,
Rapide encor sous la nuit ténébreuse ,
Au fond des bois se frayait un chemin.

Dans les sentiers on le poursuit en vain.
Trop occupé de la belle étrangère,
Charle, toujours errant et solitaire,
Marche au hasard, espère la revoir,
Et chaque jour trompait ce doux espoir.
Il aperçoit la troupe fugitive ;
Pour l'observer il s'arrête un moment ;
Son œil encor méconnaît la captive ;
Mais généreux, il vole ; brusquement
D'autres Danois lui ferment le passage.
Ils sont nombreux ; qu'importe à son courage ?
Pour se défendre il recule d'abord ,
S'adosse au roc, frappe alors et terrasse ,
Et des guerriers qu'étonne son audace -
Seul il soutient et repousse l'effort.
Son glaive adroit toujours donne la mort.
Impatient de sa longue défense,
Pour l'écraser un Jutlandais s'avance.
« Avec honneur, dit-il, tu périras. »
L'énorme tronc que sans peine il agite ,
Et que de Charle un mouvement évite ,
Contre le roc se brise en mille éclats.
Un coup plus sûr ouvre son front farouche ;
Sur ses amis il retombe, et sa bouche
Maudit Jésus, Odin, et le Jutland.
Ainsi mourut le terrible Rusland.
La troupe cesse un combat difficile ,
Où la victoire est pour elle inutile ,
Elle recule, et bientôt elle fuit ,
Et du vainqueur le sabre la poursuit.

De loin Osla , sous un arbre placée ,
Avait de Charle admiré la valeur.
Elle voyait, non sans quelque douleur,
Par un seul bras sa troupe dispersée.
A l'attaquer elle hésite un moment ;
Mais elle veut arrêter sa victoire ,
Et devant lui s'avance fièrement.
« Ne cherche plus une facile gloire ,
Et laisse fuir ces timides guerriers ,
Dit-elle , viens ; si ma valeur succombe ,
Sous le rocher fais élever ma tombe ,
Et de mon casque ennoblis tes foyers. »
Parlant ainsi , du héros qui s'arrête
Elle s'approche , et déjà sur sa tête
Elle tenait le trépas suspendu.
Par sa beauté Charle était mieux vaincu ,
Et devant elle il jette son épée.
Dans son attente heureusement trompée ,
Elle adoucit son front et son regard ,
Puis se retourne , et légère elle part.
Il la suivait ; elle dit : « Téméraire ,
L'honneur enfin me rendrait ma colère.
Va ; si toujours l'un de mes ennemis
Craint le combat que toujours je propose ,
Je veux du moins , fidèle à mon pays ,
De ce refus méconnaître la cause.
Il reste alors , long-temps la suit des yeux ,
Et lentement il quitte enfin ces lieux.
Ainsi l'amour au tumulte des armes
Mêle souvent sa douceur et ses larmes.

Raymond gémit d'Aldine séparé.
De trahisons, de vengeance altéré,
Le sombre Alkent aime et s'abuse encore :
Pour prix du crime il veut la jeune Isaure.
• Qu'Harol vainqueur à ses premiers sujets,
Disait Oldar, ajoute les Anglais;
Une province et Blanche me suffisent ;
Et pour sureroît à son riche butin ,
D'Emma si belle Éric aura la main.
Ainsi du moins nos scaldes le prédisent. •

Éric pourtant par Oswal arrêté
Harcèle en vain son immobilité.
Entre eux coulait une large rivière.
Le camp danois couvre la plaine entière.
Sur l'autre bord l'Anglais maître du pont
Est sans projet ; mais un marais profond
Défend sa droite à demi-déployée,
Et contre un bois sa gauche est appuyée.
Long-temps Oswal , dans ce poste affermi,
Défend aux siens une attaque incertaine,
Et, refusant le combat dans la plaine,
Du pont étroit repousse l'ennemi.
Voilà soudain ce combat qui s'engage.
Paul et Jenny, des deux frères enfans,
Dont l'âge heureux allait toucher quinze ans,
Époux futurs, pris au même village,
Chez les Danois alors étaient captifs.
On n'avait point enchaîné leur faiblesse.
Tous deux fuyaient, et malgré leur vitesse,

Quatre soldats suivent leurs pas furtifs.
De ces brigands la main croit les reprendre.
Mais quatre Anglais volent pour les défendre.
Des deux côtés éclate un cri perçant ;
Des deux côtés se lève un fer tranchant ;
Des deux côtés le trépas va descendre.
Nouveau péril ! mais le couple léger,
Pour échapper à ce double danger,
Au tronc noueux d'un chêne solitaire
Monte, et, perdu dans l'arbre tutélaire,
Voit aussitôt le combat s'engager.
Les quatre Anglais sont battus et reculent ;
Quatre plus forts repoussent les Danois ;
Vingt Jutlandais accourent à la fois ;
Sur eux du pont s'élancent vingt Gallois ;
D'Oswal, d'Éric, en vain tonne la voix ;
Tous leurs soldats, et sans ordre et sans choix,
Autour de l'arbre en cercle s'accumulent.
Ce cercle épais, tumultueux, pressé,
S'accroît toujours, de lances hérissé.
Entendez-vous le rauque et long murmure
Du malheureux dans la foule étouffé,
Les hurlemens, la prière et l'injure,
L'aigre défi par l'ivresse échauffé ?
Des combattans si la masse ébranlée
Un moment s'ouvre, et si plus vigoureux
Quelques héros dans un reflux heureux
Sort tout suant de l'horrible mêlée,
Au doux repos à peine est-il rendu,
Des arrivans le flot inattendu

Soudain l'entraîne, et dans la presse il rentre.
Serrés, portés, et promenés partout,
Morts et mourans restent droits et debout.
De ce combat toujours l'arbre est le centre.
Deux des guerriers sous cet arbre poussés,
Et qu'écrasaient la foule impénétrable,
Pour échapper au poids qui les accable,
Le long du tronc qu'ils tenaient embrassés
Veulent monter : Paul et Jenny pâlisent.
Ils montent ; ciel ! Paul et Jenny frémissent.
Mais des brigands l'impitoyable main
Saisit alors, frappe, et renverse enfin
Leurs compagnons qui touchaient le feuillage.
Le châtimement de près suivit l'outrage :
Les malheureux tombent, et de leurs poids
Sont écrasés les barbares Danois
Qui des rameaux leur enviaient l'asile.
Le jeune couple est sur l'arbre immobile.
Long-temps dura ce combat sans honneur
Qui vainement fatiguait la valeur.
Le jour fuyait ; la plaine déjà sombre
Le voit mourir sur le coteau voisin.
L'étoile aussi messagère de l'ombre
Sur ce coteau levait son front serein.
Elle défend le fracas de la guerre ;
Elle promet un repos nécessaire ;
A l'âpre soif, à la naissante faim,
Elle annonçait le retour du festin.
Signal heureux ! L'inextricable foule
A cet aspect se calme lentement,

S'ouvre , décroît de moment en moment ,
Décroît encor, s'éclaircit et s'écoule.
Mais de la nuit les voiles étendus
Couvrent le ciel, les deux camps, et la plaine.
Tremblant encore et respirant à peine ,
Paul et Jenny de l'arbre descendus,
Joignant leurs mains, baissant leurs voix discrètes,
Marchent obscurs sous les ombres muettes,
N'entendent rien , mais écoutent toujours ;
Et dans leur cœur la pitié naissante
Bénit le Dieu dont la bonté puissante
Par un miracle a protégé leurs jours..

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

CHANT SIXIÈME.

Isaure est conduite devant Harol; discours de ce prince. Regrets d'Isaure. Craintes d'Elfride. Combat entre l'armée d'Harol et celle d'Engist. Trahison d'Alkent et de ses amis. Arrivée d'Arthur et de Jule; mort d'Odon; Jule apprend le sort d'Olvide, et punit Rénisthal; exploits et mort d'Arthur; Engist est blessé; Harol est vainqueur.

Devant Harol paraît la jeune Isaure.
Sur elle il fixe un regard curieux.
Fière et modeste elle baisse les yeux,
Et quelques pleurs l'embellissent encore.
Il contemplait ses traits si délicats,
Son front serein, ce charme d'innocence,
Du vêtement l'étrangère élégance,
Ce maintien noble, et ce doux embarras.
« Ainsi le veut la guerre inexorable,
Dit-il enfin; mais je plains tes douleurs.
De cruauté mon âme est incapable.
Je dois, je veux t'épargner d'autres pleurs.
Sois dans mon camp sans chaînes prisonnière,
Et n'y crains point la licence guerrière.
Tu connaîtras bientôt que le Danois,
Qu'Harol surtout, comme tes Rosecroix,
De la beauté, de la grâce naïve,
De la pudeur gémissante et craintive,
Sait respecter la faiblesse et les droits. »
Près de la sienne est une riche tente,
Que protégeait une garde prudente,

Et qu'embellit un riche ameublement.
Isaure y voit deux captives nouvelles
Qui l'attendaient, et dans leurs soins fidèles
De l'amitié trouve l'empressement.
Là sa douleur s'épanche librement :
« Destin cruel ! félicité perdue !
Ainsi descend la foudre inattendue.
Frères chéris , heureux jusqu'à ce jour,
Et vous, Elfride , ange de bienfaisance ,
Dont la sagesse éleva mon enfance ,
Et me rendit le maternel amour ,
Vos pleurs en vain demandent mon retour.
L'absence encor sera longue peut-être.
Mais dans mon cœur l'espoir vient de renaître ;
Espérez donc : chez un peuple sans lois ,
Fille du ciel est toujours adorée ,
Parfois descend l'humanité sacrée ,
Et les fureurs se taisent à sa voix. »
Elle pleurait ; et loin d'elle ses frères
De deux côtés la cherchent vainement.
Elfride aussi de moment en moment
Adresse au ciel des plaintes plus amères.
Son cœur navré maudit l'ambition.
Et des lauriers la folle passion.
Mais le chagrin qui fait couler ses larmes
S'accroît bientôt des publiques alarmes.
« Du jeune Harol on vante la valeur,
Se disait-elle , et même la prudence.
Du nord soumis vers ces murs il s'avance.
Réglant sa marche , et sans combats vainqueur,

De ses guerriers il retient la licence.
Aussi nombreux, Engist et ses soldats,
Dans ce danger ne me rassurent pas.
Des villageois, des citadins paisibles,
Jetés soudain dans le trouble des camps,
Soutiendront-ils le choc de ces brigands
Armés toujours et toujours invincibles?
La voix d'Engist échauffera leurs cœurs ;
De leurs foyers ils craignent le ravage ;
Ils combattront , et même avec courage ;
Mais un seul jour ne fait pas des vainqueurs. »

Dans l'avenir ainsi lisait Elfride.
L'aube naissante éclaire ce combat.
On voit d'Harol la jeunesse et l'éclat,
Et la valeur sagement intrépide.
On voit Engist, général et soldat,
Dont la voix forte encourage ou menace ,
Exhorte , instruit , et dont l'heureuse audace
Joint aussitôt l'exemple à la leçon.
Devant ses coups se présente Lathmon.
Il aime Enna toujours indifférente ,
Seule toujours dans les forêts errante ,
Qui belle et fière , et veuve d'un héros ,
Se refusait à des liens nouveaux.
Mais des combats le cri s'est fait entendre ;
Du mont lointain alors prompte à descendre ,
Sur le rivage assise , des vaisseaux
Son œil charmé voit la pompe guerrière.
Lathmon près d'elle et ses nombreux rivaux

Sont rassemblés, et leur vaine prière
Demande un choix qui n'est pas dans son cœur.
« Du chef anglais, dit Enna, le vainqueur
Sera le mien. » Sa parole est sacrée.
Le fier Lathmon, dans cet espoir trompeur,
Attaque Engist, et sa lame acérée
Du bouclier échancre la rondeur.
Le nom d'Enna sur sa bouche fidèle
En vain lui donne une force nouvelle ;
En vain son bras décharge un coup nouveau ;
Sa main que tranche un glaive plus rapide
Tombe sur l'herbe, où tremblante et livide,
Du sabre encore elle tient le pommeau.
A le venger l'autre main qui s'apprête
Déjà se baisse et veut saisir le fer ;
Celui d'Engist, aussi prompt que l'éclair,
Du cou penché vient séparer la tête.

Devant Harol Eubald s'est arrêté.
Ce châtelain, amoureux du pillage,
Est la terreur des hameaux qu'il ravage.
Dans ses créneaux incessamment posté,
Tel qu'un vautour poursuivant la colombe,
Sur la beauté rapidement il tombe,
Rançonne au loin le pèlerin passant,
Des trois jours saints taxe la litanie,
Du four banal étend la tyrannie,
Et sans pudeur détrousse le marchand.
C'est à regret qu'à son repos utile,
A ce bonheur si noble et si tranquille,

Pour un moment il avait renoncé.
Il veut du moins, dans la guerre poussé,
Par un seul coup la terminer lui-même,
Et retourner sur le donjon qu'il aime.
Avec Harold finiraient les combats;
Aussi d'Harol il jure le trépas,
Et va frapper; mais sous le bras qu'il lève
Entre aussitôt et s'enfonce le glaive.
Soudain il meurt, et du haut des créneaux
Son ombre encore insulte ses vassaux.

Près du vainqueur, que tout bas il menace,
Arrive alors le prudent Abunot,
Il épiait l'instant, passe, repasse,
Tourne, s'avance, et recule aussitôt.
Ce jeune Anglais, qui s'échappe sans cesse
Est cher à Londres, où brille sa vitesse.
Là de la course il a tous les lauriers.
Sa main saisit les rapides gazelles,
Et ses talons, plus légers que des ailes,
Laissent bien loin le galop des coursiers.
Il ne veut point combattre, il veut surprendre
Cet ennemi dont il craignait le bras.
C'est vainement qu'Harol semblait l'attendre;
C'est vainement qu'il poursuivait ses pas.
Comment le joindre? incertain, il balance.
Mais tout-à-coup le tronçon d'une lance
Roule à ses pieds : « Je te rends grâce, Odin ! »
Il dit, alors le coureur fuit en vain.
Le bois lancé de ce guerrier timide

Brise aussitôt la jambe si rapide.
Adieu la course et tous les prix futurs.
Quel coup heureux pour ses rivaux obscurs !

Volant au bruit d'une lutte nouvelle,
Et des héros compagne trop fidèle,
Sur les deux camps l'infatigable Mort
S'arrête et plane ; et , trompense d'abord ,
Baissant sa taille et retenant sa rage,
D'un voile obscur couvrant son corps hideux,
Elle promet d'épargner le courage
Et le désir des lauriers hasardeux ;
Mais de cyprès à peine couronnée ,
Elle grandit , d'ombres environnée ,
Et tout-à-coup le spectre colossal
Au front livide , au sourire infernal,
Étend sa main sanglante et décharnée :
Sous cette main terrible, Anglais, Danois,
Frappent ensemble et tombent à la fois.
O du retour espérance trop vaine !
Les boucliers, les lances, les épieux,
Les traits brisés jonchent au loin la plaine..
Des combattans mêlés et furieux
Les cris confus s'élèvent jusqu'aux cieux,
Et la victoire entre eux est incertaine..

Devant l'autel à l'amoureux Éloi
La belle Edgize avait donné sa foi.
Après vingt jours d'un bonheur solitaire,
L'époux surpris entend rugir la guerre.

Il part ; adieu les tranquilles amours.
« Attends, attends, dit l'épouse alarmée,
Changeant d'habit, et pour toi seul armée,
Je veux te suivre et veiller sur tes jours.
Je te suivrai ; cesse tes vains discours. »
Il combattait ; au milieu du tumulte
Il voit Lobrown qui, fort et vaillant,
De tous côtés porte son glaive heureux,
Et prodiguait la menace et l'insulte.
Le jeune Anglais par l'espoir abusé
Sur le Danois lève un bras intrépide.
Les fers tranchans se croisent ; moins solide,
Celui d'Éloi dans le choc est brisé.
La belle Edgize entre eux se précipite ;
A son époux elle ordonne la fuite.
Ses traits, son âge et son front pâissant
Ne touchent point son farouche adversaire.
Pour l'arrêter se lève en frémissant
Sa faible main aux combats étrangère,
Et du brigand l'écu large et poli
Reçoit le coup par la crainte amolli.
Un fer plus sûr la poursuit et la frappe ;
Le nom chéri de ses lèvres échappe,
Et ses beaux yeux se ferment lentement.
Pour son ami quel douloureux moment !
De son bras droit il soutenait Edgize ;
L'autre à Lobrown oppose un vain effort :
L'oblique acier, de l'épaule qu'il brise,
Jusqu'au poumon passe et laisse la mort.
Vous, qui tombez sans éclat et sans gloire,

Et que recouvre un modeste gazon,
Époux amans, aux filles de mémoire
Mes vers du moins apprennent votre nom.
Lobrown triomphe; Engist vers lui s'avance,
Et du Danois éclate l'arrogance :
« Viens mourir, viens : sur ton noble donjon
A mes soldats j'ai promis une fête;
Mais de ta porte enlevant l'écusson,
J'y veux clouer et ton casque et ta tête. »
Ainsi parlait cet ami des festins.
On l'applaudit, et de ses larges mains
Le fier géant lève une pierre énorme.
D'une autre part, Dusnal au front difforme
Approche, et veut un facile succès :
Lâche et furtif, il va percer l'Anglais.
Mais sa prudence est timide et trop lente.
Des yeux Lobrown suit sa pierre volante,
Qu'en se baissant évite son rival,
Et qui plus loin va renverser Dusnal.
Lobrown alors au héros qui menace :
« Eh bien, j'attends, frappe; à ta vaine audace
D'un coup du moins je veux laisser l'honneur. »
Pendant ces mots et son rire moqueur,
Trop lentement la tête s'est baissée :
La lance aiguë, avec force poussée,
Brise le casque au panache ondoyant,
D'un crâne dur fend la voûte épaissie,
Et du cerveau qu'elle effleure en fuyant
Sortent soudain l'insolence et la vie.

Harol poursuit et perce Lévinssdal,
Chasseur illustre, aux renards si fatal;
Thoril encor, né généreux et sage,
Mais qui toujours prolongeant les festins,
Et lentement échauffé par les vins,
A ses amis prodigue enfin l'outrage;
Puis Vortimer, qui sans frein, sans remords,
Dans les paris, dans les courses brillantes,
Et dans les jeux des tavernes bruyantes,
De ses enfans dissipe les trésors,
Tombe, Athelbert, tombe aux brûlantes rives,
Et laisse en paix tes vassales craintives.
Harol enfin comble les vœux d'Althun,
Riche, puissant, suzerain dans trois villes,
Époux chéri, père d'enfans dociles,
Et qu'ennuyait ce bonheur importun.

Le sombre Alkent et ses soldats perfides,
Sortant du bois, et traîtres sans danger,
Sur les Anglais qu'ils devaient protéger,
Tournaient alors leurs armes parricides.
Harol rougit et détourne les yeux :
Fier et loyal, et digne de sa gloire,
Il dédaignait un secours odieux.
Mais il combat, trop sûr de la victoire.
Paraît Arthur, et Jule près de lui :
Alkent pâlit; leur approche imprévue
De Rénisthal épouvante la vue.
Viens, brave Arthur, d'Elfride noble appui.
Ainsi, voguant vers la lointaine Afrique,

Mes yeux voyaient sous le brûlant tropique
A l'horizon naître un nuage obscur;
Bientôt il monte, et léger, sans orage,
Seul et volant dans les plaines d'azur,
Des aquilons il concentre la rage,
Et devant lui laisse un calme trompeur,
Pousse et retient les vagues mugissantes,
Brise les mâts sur leurs vergues penchantes,
Et tout-à-coup se dissipe en vapeur.
Odon s'écrie : « Arthur, quelle espérance
Te jette ainsi dans nos jaloux combats ?
Crois-moi, la reine avec indifférence
Vit ton amour et verrait ton trépas.
Sa vanité, qu'en vain elle colore,
Veut à son char toujours te rattacher.
Retourne donc, il en est temps encore,
Et reste en paix sur ton lointain rocher.
Peut-être aussi nous irons t'y chercher ?
A l'instant même où son audace achève
Ce vain discours par les siens applaudi,
L'épieu d'Arthur, qu'a rabattu son glaive,
De son genou brise l'os arrondi,
En frémissant il tombe et se relève;
Deux fois il frappe, et sur le bouclier
Glisse deux fois le tranchant de l'acier.
Pour blasphémer ses lèvres écumantes
Allaient s'ouvrir; sur son flanc découvert
Le sabre tombe, et son corps entr'ouvert
Laisse échapper les entrailles fumantes.
Ce coup terrible étonne ses soldats.

Au milieu d'eux Arthur se précipite.
Jule, cherchant Rénisthal qui l'évite,
Sur eux encore appesantit son bras.
Long-temps en vain il le voit et l'appelle :
Frappant toujours la troupe criminelle,
De rang en rang son courroux le poursuit.
Il le joignait enfin ; le lâche fuit.
Sourd au reproche, à l'honneur, à l'injure,
Déjà flétri d'une vile blessure,
D'un pied tremblant il gravit le rocher,
S'arrête alors, voit la mort s'approcher,
Et dit : « Pourquoi, de mon sang trop avide,
Contre moi seul?...—Malheureux, rends Olfide.
—Nous la perdons.—O ciel !—Oui, pour toujours.
Un cloître obscur ensevelit ses jours.
—Nomme le lieu, nomme le monastère :
Je reprendrai cette épouse si chère.
—N'espère plus.—Parle.—Eh bien, tu le veux ?
Apprends son sort, et pleure. Le soir même
Où sa faiblesse a pu flatter tes vœux,
Odon lui dit : « Rénisthal, qui vous aime,
Veut bien encor descendre jusqu'à vous ;
Et dans une heure il sera votre époux.
D'un vain espoir votre âme est abusée,
Et je prévient vos coupables refus.
Voyez ce fer, cette lame brisée,
Ce casque d'or : le séducteur n'est plus. »
A cet aspect, Olfide évanouie,
Reste long-temps aux portes de la mort.
Nos tristes soins la rendent à la vie.

Fatal bienfait ! ô déplorable sort !
Ses yeux en vain se fixent sur tes armes ;
Sans souvenir, elle est aussi sans larmes ;
Et sa raison... — Monstre, qu'ai-je entendu !
Reçois enfin le trépas qui t'est dû. »

D'Arthur pourtant le glaive redoutable
Brise d'Odon la bannière coupable.
Toujours vainqueur et toujours menaçant,
Dans le tumulte autour de lui croissant
Il voit Alkent qui le cherche peut-être,
Et son courroux promet un coup mortel ;
Mais autrement en ordonne le ciel ;
Le bras est loin qui puira ce traître ;
Et le héros par la foule entraîné
Frappe du moins sa cohorte parjure.
Nommant la reine et vengeant son injure,
De morts bientôt il est environné.
Felt et Rhinal, d'Alkent trop dignes frères,
Lèvent sur lui leurs lâches cimenterres.
Fier il s'arrête, et tandis qu'au premier
Il opposait son large bouclier,
Sa forte main, qui jamais ne s'égare,
Par un revers prévient l'autre guerrier,
Et, traversant les côtes qu'il sépare,
Dans la poitrine entre le froid acier.
Rhinal expire, et son sang infidèle
Sur la verdure à gros bouillon ruisselle.
Son frère alors, bien loin de le venger,
Vient sans pudeur se soustraire au danger.

Arthur atteint sa fuite solitaire,
Du fer aigu sous l'omoplate entré
Jusqu'à son cœur la pointe a pénétré;
Il jette un cri, ses dents mordent la terre,
Et lâche encore il meurt désespéré.
A cet aspect pâlisent les rebelles.
Le fier Alkent en vain les rappelait :
Sourde à sa voix, leur frayeur prend des ailes.
Plus lentement lui-même reculait.
De ses archers un groupe l'environne.
Le brave Arthur, dont l'approche l'étonne,
Pour le punir courait le bras tendu.
Un sang épais sur l'herbe répandu
De ce héros trompe le pied rapide.
Il glisse et tombe; inutile valeur!
Percé de coups il expire, et d'Elfride
L'image enfin s'efface de son cœur.

Pendant ce temps, ambitieux de gloire,
De sang couvert, des timides Anglais
Le jeune Harol perce les rangs épais.
Sous ses drapeaux il fixait la victoire.
Inébranlable, Engist luttait encor.
De loin l'a vu le robuste Ladnor.
Dans le Holstein sa main s'est illustrée :
Là corps à corps il avait combattu,
Et, plus adroit, à ses pieds abattu
Un ours affreux, terreur de la contrée :
De sa dépouille il fit un vêtement.
Un long couteau pendait à sa ceinture.

Tout hérissé de l'épaisse fourrure,
Près de l'Anglais il tourne lentement.
Son arc reçoit une flèche furtive ;
Au but choisi le trait sifflant arrive ,
Et sous la hanche il demeure enfoncé.
Engist l'arrache et frémit de colère.
Un second dard subitement lancé
Perce la main qui tient le cimenterre ;
Et tel que l'ours au combat animé
Le Danois court sur l'Anglais désarmé.
Il le saisit, dans ses bras il le serre ;
Plus vigoureux il l'étouffe à demi ;
L'Anglais résiste, et de sa main blessée
Repousse en vain cet étrange ennemi.
Il succombait ; son autre main baissée
En s'agitant touche le long couteau.
Faveur du ciel ! la pointe meurtrière,
Que dirigeait son adresse guerrière ,
Porte au sauvage un coup sûr et nouveau ,
Et traversant fourrure et double peau ,
Dans l'aine enfin disparaît tout entière.
Sur l'herbe roule et rugit le faux ours.
Pâle pourtant de douleur et de rage ,
Sanglant, sans fer pour défendre ses jours ,
Engist aux siens veut laisser son courage ;
En reculant sa voix combat toujours.
Mais ses soldats, faibles de sa blessure ,
Et que déjà presse l'acier vainqueur ,
Bravent ses cris de prière et d'injure ,
Et dans leur fuite entraînent sa lenteur.

Le jeune Harol rend grâce aux dieux propices.
 Mais sur la plaine il revoit les Wailtains,
 Qui, poursuivant Alkent et ses complices,
 Du camp danois étaient déjà voisins.
 « Courons, dit-il, et combattons encore.
 Ici vainqueur, si j'allais perdre Isaure ! »
 De cette crainte en secret tourmenté,
 Il quitte Engist, à grands pas il traverse
 Le champ de mort, et devant lui disperse
 Des ennemis le reste épouvanté.

Pendant trois jours, tandis qu'à la colline
 On confiait la tombe des héros,
 Les scaldes seuls sur la roche voisine
 Les saluaient de cantiques nouveaux.
 Du noble Harol ils disent la victoire,
 Nomment trois fois les enfans de la gloire
 Qu'a moissonnés ce combat immortel,
 Au grand Odin recommandent leurs ombres,
 Et, réveillé dans les cavernes sombres,
 L'écho répond à leur chant solennel.

RIN DU CHANT SIXIÈME.

CHANT SEPTIÈME.

Alkent demande Isaure au prince Harol ; il essuie un refus, et part pour la conquête de l'île de Wailte. Raoul et Albert retournent à Londres ; Emma , trompée par un faux récit , défend à Raoul de se présenter devant elle ; par ordre de la reine , les deux frères s'embarquent , et vont au secours des Wailtains. Les vents contraires les poussent vers Guersel ; troubles dans cette île ; les Danois s'en emparent ; ils sont vaincus par Raoul et Albert ; l'île passe sous la domination d'Elfride. Situation des armées d'Eric, d'Oldar, et d'Harol. Ce prince refuse Isaure à l'ambassadeur de la reine , et rend la liberté aux autres captifs.

Le jeune Harol de sa belle captive
Va chaque jour consoler les douleurs.
Dans ce moment il la voit plus craintive ;
Elle gémit et retrouve des pleurs.
« Prince, dit-elle, en ces lieux retenue,
N'ajoutez point à mes premiers chagrins,
Et je pourrai pardonner aux destins.
Du lâche Alkent épargnez-moi la vue,
A son amour j'opposai le mépris :
De son forfait deviendrai-je le prix ? »
Arrive Alkent : « Cette femme m'est chère ;
Donne-la-moi. — Mais as-tu su lui plaire ?
— Non , de l'hymen j'avais perdu l'espoir.
— Et tu voudrais que follement barbare
De ses faveurs je lui fisse un devoir ?
De tes desirs l'imprudence t'égare.

Songe d'abord à mériter son choix,
Le mien aussi. — Comment ? — Par des exploits,
Wailte a perdu sa plus sûre défense :
Prends mes vaisseaux et guide mes Danois,
Vole ; ce port affermit ma puissance.
De là bientôt j'insulterai la France,
Et l'Océan reconnaîtra mes lois. »
Alkent se tait, et sa fierté murmure ;
Dans ce refus elle voit une injure.
Il obéit ; mais le jaloux soupçon
Punit déjà sa lâche trahison.

Trompés toujours dans leurs recherches vaines,
Raoul, Albert, loin des soldats épars,
De Londres enfin revoyaient les remparts ;
Et là bientôt vont s'accroître leurs peines.
Blanche et sa sœur, du temple revenant,
Trouvent assise une jeune inconnue,
Baissant les yeux, modestement vêtue,
Belle surtout, et qui, se détournant,
Semble à la fois fuir et chercher leur vue.
Elle s'approche au premier mot d'Emma,
Et tout en pleurs, long-temps interrogée :
« Dans un abîme un ingrat m'a plongée,
Dit-elle enfin ; trop tôt mon cœur l'aima ;
J'ai cru trop tôt à sa douce promesse.
Après trois jours il devait revenir ;
Déjà l'hymen aurait pu nous unir ;
Il m'a trompée. O vous, sage princesse,
De ce guerrier qui dément sa noblesse

Pourriez-vous bien accueillir le retour ?
Vous le verrez peut-être dans ce jour.
— Quel est son nom ? — Raoul. — Est-il possible ?
— Vous l'avez cru généreux et sensible ?
Hélas ! pourquoi voudrais-je en imposer ?
Si de mensonge il osait m'accuser,
A l'abandon s'il ajoutait l'outrage,
Présentez-lui ce collier que pour gage...
— Que vois-je ! ô ciel ! — Qu'il reste entre vos mains..
Ce don perfide augmente mes chagrins.
Mais ma douleur est sans doute indiscrete :
Je fuis ces lieux, et vais dans la retraite
Ensevelir mes déplorables jours ;
Puisse le ciel en abréger le cours !

Sensible Emma, quelle fut ta surprise ?
Tu rougissais ; ta crédule franchise
N'opposait rien à ce récit menteur.
C'est un poignard enfoncé dans ton cœur.
Fixant les yeux sur la chaîne fatale
Qu'a profanée une indigne rivale,
Long-temps gémit ta contrainte douleur.
Mais par degrés rappelant ta prudence,
Tu retrouvais cette heureuse fierté,
Ce noble orgueil permis à la beauté,
Et que des rangs commande la distance.

Raoul arrive, et la reine aussitôt :
• On sait qu'Alkent, altéré de vengeance,
Du camp danois au rivage s'avance.

Ba voile s'enfle , et l'Océan bientôt
Le vomira dans le port de cette île ,
Dont la conquête est aujourd'hui facile..
L'âge a d'Olcan respecté la valeur ;
Mais c'est en vain que son bras se ranime :
Arthur n'est plus , Alkënt serait vainqueur..
On dit qu'Isaure est le prix de son crime..
Partez, volez, rendez-moi votre sœur. »

Trente vaisseaux flottans sur la Tamise
Déjà sont prêts pour sa noble entreprise.
Respectueux, il veut à son départ
De la princesse obtenir un regard..
Pâle et tremblante , à peine Emma l'écoute ,
Puis l'interrompt : « Vous conservez sans doute
Le dernier don que vous fit l'amitié ?
— Ce don jamais peut-il être oublié ?
Mais loin de moi la feinte et le mensonge.
Pendant la nuit j'ai vu..... serait-ce un songe ?
Non, mon malheur, hélas ! fut trop réel.
Quittant ses bois et son profane autel ,
Du dieu saxon la plus jeune prêtresse
M'est apparue ; elle approche, et sa main
Adroitement détache de mon sein
Votre collier, ma plus douce richesse.
En m'éveillant quelle fut ma tristesse ! »
D'une voix fière Emma répond soudain :
« Éloignez-vous. — O ma noble maîtresse !
— Cessez, ingrat, des discours superflus ,
Et retrouvez ce don de ma faiblesse,

Ou devant moi ne reparaissent plus. »
Il se retire, et son jeune courage,
Devant la mort toujours calme et vainqueur,
Ne peut d'Emma soutenir la rigueur :
Des pleurs amers coulent sur son visage.
Albert en vain d'un consolant accueil
S'était flatté; de Blanche trop sévère
Il n'obtient pas la faveur d'un coup d'œil.
Triste il s'éloigne, et, seul avec son frère,
Il s'écriait : « Quel changement fatal !
Notre imprudence est-elle assez punie !
Crois-moi, Raoul, d'un amour inégal
Fuyons enfin la longue tyrannie.
Pourquoi fléchir, pourquoi trembler toujours ?
En vains soupirs notre âme se consume.
Cherchons ailleurs de tranquilles amours,
Et des premiers oublions l'amertume.
— Si tu le peux, mon frère, je te plains.
Mais cet effort n'est pas en ta puissance.
Le doux penchant qui cause nos chagrins,
Qui malgré nous fera tous nos destins,
Nacquit, s'accrut dans les jeux de l'enfance.
L'amour constant, l'honneur, voilà nos lois.
De la beauté respectons le caprice,
La défiance et même l'injustice;
Obéissons, et laissons-lui ses droits. »

Ils vont partir ; la voile préparée
S'arrondissait sous le frais aquilon ;
De leurs vaisseaux sur la vague effleurée

La quille fuit et laisse un blanc sillon ;
Et dans son cours élargissant ses ondes ,
Le fleuve enfin les livre aux mers profondes.
Vers le couchant le pilote sans art
Tourne les yeux ; propice à son départ ,
Le même vent de Waitte les repousse ,
Et par degrés cette haleine moins douce
Couvre le ciel de nuages épais.

Après trois jours , de la liquide plaine
Semble sortir une terre lointaine.

Un étranger, compagnon des Anglais ,
Dit à Raoul : « Seigneur, fuyez cette île.
C'est ma patrie ; on la nomme Guerzel :
Là gronde encor la discorde civile.

— Que m'apprends-tu ? sous le sage Enisthel
Je la croyais florissante et tranquille.

— Ce digne roi sous l'âge a succombé.
Seul rejeton de cette race antique ,
Après deux ans d'un règne pacifique ,
Sous le poignard Eginhal est tombé.
Depuis un mois , de la jeune Eulbérie ,
Que son ami chercha dans la Neustrie ,
Son diadème avait orné le front.

Des magistrats la volonté timide
Au trône en vain plaçait la sage Elfride.
Docile aux cris , à l'or du fier Dromont ,
Un peuple vil a couronné ce traître ,
Qui d'Eginhal fut l'assassin peut-être.

Alors j'ai fui. Seigneur, craignez ce port :
Le crime y règne et vous promet la mort. »

Pendant ces mots, sur la rive muette
Raoul fixait une vue inquiète.

Puis tout-à-coup : « Les Danois sont ici.

Je reconnais leurs poupes éclatantes,
De ces vaisseaux le flanc plus élargi,
Leur mât pesant d'emblèmes enrichi,
Et l'oiseau peint sur les flammes flottantes.

Contre les vents tandis que nous luttons,
Dans les cahots sans doute l'innocence

Du trône anglais invoque la puissance.

Nagez, rameurs; pilotes, abordons.

Impatients, ils approchent, arrivent,

Et sans combat dispersent et poursuivent

Quelques Danois sur les vaisseaux restés.

Puis à leurs yeux s'offrent des insulaires,

Qui, redoutant les lances étrangères,

Au fond des bois fuyaient épouvantés.

Devant Raoul étonnés ils s'arrêtent :

« Jeune guerrier, dit l'un d'eux, le hasard,

Le ciel ici vous a conduit trop tard.

— A vous venger nos bras du moins s'apprêtent.

Instruisez-moi. — Les brigands ont vaincu.

Sans le savoir un seul instant propices,

Ils ont puni Dromont et ses complices.

Rompant nos fers, nous avons combattu.

Que pouvons-nous sans chef, presque sans armes ?

Ces durs soldats nourris dans les alarmes

Facilement ont lassé nos efforts.

Point de secours ; il fallut fuir alors.

L'horrible glaive étendu sur la ville.

Frappe sans choix, renverse les autels,
 Trouve l'enfant dans les bras maternels,
 Et du vieillard poursuit le pied débile.
 Mais la discorde agite les vainqueurs.
 Rudler et Noll retiennent Euthérie
 Qu'enfin Dromont rendait à la Neustrie.
 L'amour jaloux empoisonne les cœurs.
 Leur amitié si longue et si fidèle,
 La voix du sang gémissante comme elle,
 De leurs soldats le silence chagrin,
 N'arrêtent plus leur criminelle main.
 Pâles d'horreur, sans colère et sans haine,
 Pleurant déjà leur victoire incertaine,
 Dans ce moment sous leur fer malheureux
 Peut-être coule un sang sacré pour eux.
 — Venez, amis; qu'au trépas échappée
 Votre valeur tente un nouvel effort.
 Dans les combats souvent change le sort :
 Rien n'est perdu pour qui tient une épée. »

Ce mot leur donne un courage nouveau,
 Et de Raoul ils suivent le drapeau.
 Dans la cité cependant les deux frères,
 Que transportait la jalouse fureur,
 En frissonnant croisent leurs cimenterres,
 Et tout-à-coup ils reculent d'horreur.
 « Non, dit Rudler qui détourne la vue,
 Non, le soleil ne veut pas éclairer
 Le coup fatal qui va nous séparer.
 — Sage est ta voix, mon frère; l'ombre est due

A ce combat que réprouve le ciel.
Cachons le crime et le sang fraternel. »

Séjour de paix, un enclos solitaire
Est près du temple à la mort consacré.
Là chaque jour disparaît sous la terre
Le peuple obscur à jamais ignoré ;
Là le puissant veut dominer encore ;
De titres vains son néant se décore ;
Et là pompeux, sur un vaste caveau,
Des souverains s'élève le tombeau.
Noll et Rudler marchent vers cette enceinte.
Leurs pas sont lents ; les soldats affligés,
Debout, l'œil fixe, en cercle sont rangés :
Sur tous les fronts l'inquiétude est peinte.
Les deux rivaux s'arrêtent un moment,
Amis encor l'un vers l'autre s'évancent,
Joignent leurs mains, s'embrassent tendrement,
Et tout en pleurs dans le caveau s'élancent.
Chacun frémit, chacun entend soudain
Des fers croisés le bruit sourd et lointain ;
Ce bruit s'accroît, mais tout-à-coup il cesse,
Et l'on attend que le vainqueur paraisse.
Sur le caveau sont fixés tous les yeux ;
Partout régnait l'effroi silencieux.
Une heure entière, une autre encor s'écoule.
Enfin Lamdal du milieu de la foule
S'avance et dit : « Ne les attendez plus.
Morts, tous deux morts, dans ce champ clos funèbre
C'est pour toujours qu'ils étaient descendus.

Mais qu'à jamais leur chute soit célèbre.
 Chef après eux, j'ordonne, obéissez.
 Pourquoi ce front et ce regard baissés?
 A ces héros il faut plus que des larmes.
 Restez ici tranquilles sous vos armes.
 Je vais chercher la veuve d'Éginhal :
 A ses attraits ce jour sera fatal. »
 Il part, revient, et sa jeune victime,
 Pâle, sans pleurs, sans cri pusillanime,
 Offrant au ciel son pénible trépas,
 Vers le tombeau laisse guider ses pas.
 On murmurait, l'affreux Lamdal s'écrie :
 « Noll et Rudler t'appellent, Eulhérie.
 Dans le champ clos d'un sang noble fumant
 Tu descendras belle et décolorée,
 Mais sans retour; et sous un dur ciment
 De ce caveau disparaîtra l'entrée.
 Recevez-la, frères, amans jaloux :
 Du long sommeil qu'elle dorme entre vous. »

Il parle en vain; la céleste justice
 Ne permet pas cet affreux sacrifice.
 Les Rosecroix paraissent : mille cris
 Fendent les airs, et des brigands surpris
 Des traits d'abord éclaircissent la foule;
 Les bataillons se choquent; le sang coule,
 De la victime Albert sauvant les jours,
 De vingt guerriers lui laisse le secours.
 Plus loin Raoul joint Lamdal et s'arrête.
 Au lourd fendant il dérobe sa tête;

Mais d'un sang pur son bras est coloré.
Un second coup est aussitôt paré ;
Et le Danois au fer qui le menace
Oppose en vain son écu protecteur ;
L'acier tranchant, effleurant sa rondeur,
Atteint plus bas la hanche qu'il fracasse,
Et du fémur traverse l'épaisseur.
Ansler, levant sa pesante massue ,
Court sur Albert qui triomphe à sa vue.
Le beau Français, immobile d'abord ,
Se jette à droite, et trompe ainsi la mort :
D'un triple fer la massue entourée
Blesse pourtant son épaule effleurée.
Son glaive alors menace adroitement
Le casque brun qu'une crinière ombrage ,
Mais près du cœur s'ouvre un autre passage
Et par le dos il ressort tout fumant.

De ces guerriers la chute inattendue
Ote aux brigands le courage et l'espoir.
D'Odin leur voix implore le pouvoir.
Et cependant, de tous côtés rompue,
La troupe fuit et s'égare éperdue.
On les atteint dans les sentiers divers :
Tous ont reçu le trépas ou des fers.

Raoul vainqueur aux citoyens s'adresse :
« Qu'un pur encens fume devant l'autel ,
Et du bienfait rendez grâces au ciel.
Des magistrats qu'inspirait la sagesse ,

Vous le voyez, il confirme le choix.
 Il a béni le ser des Rosecroix.
 Vous qui d'un peuple aviez reçu l'hommage,
 Votre vertu, votre jeune courage,
 Belle Eulhérie, ont encore des droits :
 Régnez ici ; mais d'Elfride sujette,
 De ses decrets noble et sage interprète ;
 Faites aimer son pouvoir et ses lois. »
 Il achevait ; un transport unanime
 Proclame Elfride ; et reine légitime,
 Ses noms sacrés retentissent trois fois.

Au bruit des chants mêlés aux douces larmes,
 De l'île enfin s'éloignent les héros.
 Silencieux et voguant sur les flots,
 Ils se livraient à de justes alarmes.
 Leur longue absence et le sort ennemi
 De l'Angleterre affaiblissent les armes.
 Devant Oswal, sur son pont affermi,
 Qui méconnaît et l'attaque et la fuite,
 De ses guerriers Éric laisse l'élite,
 Part tout-à-coup sans crainte et sans danger,
 Et dans les champs qu'ils venaient protéger
 Des Neustriens va disperser la bande.
 Le fier Althor aux braves qu'il commande
 Promet toujours de glorieux combats :
 Il fuit pourtant ; Oldar, qui suit ses pas,
 Jusqu'aux cités étendait le ravage.
 Son vaste camp regorge de pillage.
 Le Jeune Harol diffère ses succès ;

Mais ses soldats jusqu'au pied des montagnes
Repousseront l'imprudent Écossais,
Maître déjà des lointaines campagnes.
Auprès d'Isaure en ce moment assis,
Et souriant à ses nobles récits,
Il entendait la gloire de la France;
Dans l'avenir il voyait sa puissance.
Arrive Egbert par la reine envoyé,
Et que précède un drapeau pacifique.
Le fier Danois, sur sa lance appuyé,
L'écoute; il parle : « A la douleur publique,
Au vœu d'Elfride, à ses soins généreux,
N'opposez point un refus rigoureux.
De notre reine exaucez la prière.
Elle réclame Iraure prisonnière :
De la rançon vous fixerez le prix. »
Soudain Harol avec un froid souris :
« Quelle rançon vaudrait cette captive ?
Elfride en vain m'offrirait ses états.
Mais rassurez sa tendresse craintive.
J'ai tout prévu ; dans les nouveaux combats
Je peux trouver la mort, jamais la fuite.
Si je succombe, Isaure sans danger,
Et sans attendre un secours étranger,
Sera dans Londres avec honneur conduite.
Demeure, Egbert ; va, fidèle Mainfroy ;
Que les captifs paraissent devant moi. »
A ses regards bientôt s'offrent ensemble
Les prisonniers que cet ordre rassemble.
« Le droit du glaive est sévère et cruel,

Dit-il alors ; époux , filles et mères ,
Faibles enfans qui demandez vos frères ,
Et la gaîté du hameau paternel ,
Vos champs déserts vous reverront encore ;
Mais sachez bien que votre liberté
Est un hommage , un présent mérité
Que mon pouvoir offre à la belle Isaure. »
Elle rougit à ce discours flatteur ;
Des prisonniers elle entend l'allégresse ;
Son nom propice et répété sans cesse
S'unit au nom du généreux vainqueur ;
De ses attraits elle voit la puissance ;
Et se mêlant à la reconnaissance ,
L'amour enfin naît au fond de son cœur.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

CHANT HUITIÈME.

Charles, Roger et Raymond délivrent des captives. Marche de Dunstan à la tête d'une troupe nombreuse et d'un riche convoi ; il brûle son château ; il échappe aux Danois , mais sa troupe et le convoi tombent entre leurs mains ; pendant la nuit , il entre dans leur camp , accompagné de trois Français , et délivre les prisonniers. Convoi funèbre du prince Arthur.

D'Aldine en vain Raymond cherchant la trace ,
Trouve du moins de périlleux exploits.
Partout Roger promène son audace :
Dans leur pillage il frappait les Danois.
Comme eux errant , Charles amoureux espère
Qu'il reverra cette jeune étrangère
Dont la fierté relève les attraits :
Le sort jaloux trompe ses vœux secrets.
Aux ennemis chaque jour plus fatale ,
Des trois Français la valeur est égale ;
Et le hasard les réunit enfin.
Ils marchaient seuls, sans crainte et sans dessein.
Des cris mêlés aux prières plaintives
Ont retenti près du château voisin.
Là des brigands assemblaient leurs captives.
Fraull commandait ces farouches soldats.
Au milieu d'eux des femmes déjà mères
Demandent grâce et ne l'obtiennent pas :
Leur voix s'éteint , et des larmes amères
Mouillent l'enfant assoupi dans leurs bras.

Leurs jeunes sœurs, qu'un cercle épais arrête,
Sur les genoux laissent tomber leur tête,
Et sous un voile en vain cachent leurs yeux
Qu'épouvantaient ces vainqueurs odieux.
De ces enfans heureuse imprévoyance !
Dans le tumulte égarant leur gaité,
Leur faible main touche sans défiance
Des ravisseurs le sabre ensanglanté.
Muets d'abord, sur la beauté timide
Tous ces soldats fixent un œil avide;
Puis chacun d'eux prétend le premier choix;
Chacun soutient et défendra ses droits;
A la justice ils opposent l'audace;
Partout grondaient l'injure et la menace;
Et furieux, l'un par l'autre bravés,
Au même instant tous les bras sont levés.
Entre eux alors Fraull indigné s'élance :
« Au nom d'Harol, qui veut l'obéissance,
A votre chef soumettez ce discord. »
Mais des brigands le féroce courage
N'écoute rien, commence le carnage,
Et par le rire il insulte à la mort.
Leurs cris affreux dans les bois retentissent.
De sang couverts, du glaive menacés,
Femmes, enfans, d'effroi se réunissent,
Et chancelaient l'un sur l'autre pressés.
Les Rosecroix accourent et frémissent.
Fraull, qui les voit, sans crainte, les attend.
Impétueux, Roger passe et le frappe;
Avec adresse à Raymond il échappe ;

Et d'un seul coup Charle à ses pieds l'étend,
Vers les captifs dont le groupe immobile
Des yeux les suit et leur tendait les mains,
Les trois Français, un moment incertains,
S'ouvrent bientôt un passage facile,
De la surprise ils passent à l'horreur,
Des combattans le triple cimeterre
Ne distrait point l'implacable fureur,
Parens, amis, et frère contre frère,
Grincant les dents, écument de colère,
Et l'œil en feu, hurlans et forcenés,
Ils tombent tous l'un sur l'autre acharnés,
Déjà mourans, étendus sur la terre,
Pour se frapper ils soulèvent leurs bras,
La rage encor agite leur trépas.
Quatre d'entre eux survivent et gémissent :
Faibles, muets, de remords déchirés,
Ils contemplaient leurs amis expirés,
Et de ce crime eux-mêmes se punissent.

Les trois Français quittant ces tristes lieux,
Cherchent Dunstan et ses troupes nouvelles,
Qu'ont devancés les messagers fidèles,
Et que suivait un convoi précieux.
Son zèle heureux, au nom chéri d'Elfride,
Sut rassembler, et lentement il guide
L'argent et l'or, les blés, les fruits nouveaux,
Des chars roulant le nectar des hameaux,
Les vins vieillis dans les caves obscures,
Des temples saints les diverses parures,

Les gras troupeaux , espoir de longs repas ,
Et la beauté dont la jeune innocence
Des ennemis redoute la licence ,
Et ses amans qu'attendent les combats.
En vain des chefs la voix infatigable
Serre les rangs à chaque instant ouverts ;
Dans cet amas si vaste et si divers ,
Quelque désordre était inévitable.
De ces beautés qui marchent sans secours ,
L'essaim nombreux se désunit toujours.
Voilà qu'au bruit de la source voisine
Une âpre soif saisit la vive Elgine :
Son jeune ami , qu'un coup d'œil avertit ,
Quitte les rangs , auprès d'elle demeure ,
Conduit ses pas , long-temps les ralentit ,
Et dans la feuille enfin , qui s'arrondit ,
Offre à sa bouche une onde qu'elle effleure.
Jinné demande un instant de repos ;
Sur l'herbe assise elle reprend haleine ;
L'amant survient ; durant leurs doux propos
Le bataillon s'éloigne , mais sans peine
Leur pied rapide atteindra les drapeaux.
Linna s'écarte , et par la faim pressée
Vers la forêt elle s'est avancée :
Par un sourire à la suivre invité ,
Elvan soudain la joint sous cet ombrage ,
Et fait pleuvoir , sur les arbres monté ,
L'aigre merise et la prune sauvage :
Pour eux ces fruits perdent leur âcreté.
Gidda s'arrête , elle n'a plus , dit-elle ,

Cette croix d'or, parure de son sein ,
Que lui donna l'amitié fraternelle :
Pour la chercher, près d'elle Regilin
Joyeux accourt, et ce guide infidèle
De l'égarer sans doute a le dessein ;
Elle sourit , mais il espère en vain.
Des officiers la voix forte rappelle
Les indiscrets que retarde l'amour.
D'autres bientôt s'éloignent à leur tour.
Telle du chien l'activité constante
De son troupeau gourmande la lenteur,
Et va chercher la brebis imprudente
Qui des buissons brouts en passant la fleur.

Ainsi marchait cette foule indocile.
Elle côtoie une forêt tranquille
Que traversaient de tortueux sentiers.
Dunstan , suivi de trente cavaliers
Dont il hérit le zèle et la vaillance ,
Le devançait dans un profond silence.
Impatient il rêve les assauts.
Loin dans la plaine est un mont circulaire ;
Sur le sommet, la cime des ormeaux ,
Laisse entrevoir les antiques créneaux
Que lui laissa le trépas de son frère.
A cet aspect , un moment arrêté ,
Il rêve et dit : « Ma prudence au ravage
Doit dérober ce nouvel héritage
Que l'opulence a long-temps habité.
Venez , amis , prévenons le pillage ,

Et des Danois trompons l'avidité.
Fier et content du projet qu'il médite,
Il part, suivi de sa guerrière élite,
Gravit du mont les sentiers peu connus,
Et disparaît sous les arbres touffus.
Il n'entend pas de sa troupe alarmée
Le cri subit : des bois silencieux,
Dont l'épaisseur les dérobaît aux yeux,
Sortent soudain Oldar et son armée,
Et des Anglais la foule désarmée
N'ose tenter un imprudent effort.
En fléchissant elle évite la mort.
L'heureux vainqueur contemplant avec joie
Et rassemblait sa vaste et riche proie.
Son camp bientôt couvre tout le vallon.
Pendant ce temps sur la cime lointaine,
Dans les créneaux que l'œil distingue à peine,
Le feu s'allume et brille ; l'aquillon
Vient irriter la flamme dévorante ;
Elle s'étend le long des toits errante,
Monte, s'élève, et roule en tourbillon.
Les lambris d'or et les riches peintures,
Des lits pompeux les flottantes parures,
Vases, portraits, des arts pénibles fruits,
Par Dunstant même en cendres sont réduits.
Le château croule et dans les feux s'abîme :
Du mont sa chute a fait trembler la cime.
Riant toujours, l'Anglais répète alors :
« Venez, brigands ; emportez ces trésors. »
Il ne sait pas que ces brigands l'attendent.

Ainsi que lui ses cavaliers descendent.
Mais sur la plaine il étend ses regards ;
Des ennemis il voit les étendards,
Des prisonniers la tristesse immobile ,
Et du convoi le partage tranquille ;
De bataillons lui-même est entouré ,
Le fier Oldar, à l'assaut préparé ,
Marche, suivi d'une escorte nombreuse.
A cet aspect il s'arrête étonné ,
Et regardant sa troupe valeureuse ,
Il parle ainsi : « De tous côtés cerné,
Je veux la mort plutôt que l'esclavage.
Et vous ? — La mort. — Eh bien, s'il est ainsi,
D'un juste espoir flattons notre courage.
Sur chaque point de ce cercle élargi
Un prompt effort peut ouvrir le passage.
Le temps est cher ; formez un double rang ,
De vos coursiers pressez toujours le flanc ,
Et suivez-moi : nous passerons , vous dis-je ;
A ces soldats le ciel doit un prodige. »
On obéit, et du sommet blanchi
Que la tempête incessamment assiège ,
Tel se détache un vaste amas de neige
Par les hivers et les siècles durci :
Précipité de nébuleuses cimes,
Le bloc pesant roule, tombe par bonds,
Menace au loin les tranquilles vallons,
Franchit les rocs et les larges abîmes ,
Et dans sa course engloutit les troupeaux,
Les toits de chaume et les pompeux châteaux.

Cet escadron d'un choc heureux renverse,
Ouvre à grands coups, rapidement traverse
Le double rang qu'opposent les Danois,
Vole, et bientôt disparaît dans les bois.

Dunstan triomphe, et pourtant il soupire.
Si sa valeur du danger le retire,
Que de soldats il laisse dans les fers !
Des trois Français la rencontre imprévue
Lui rend l'espoir, et d'une voix émue
Avec franchise il conte ce revers ;
Puis il ajoute : « Osons ; souvent l'audace
A réparé l'injustice du sort.
— Nous oserons, répond Charle, et la mort
N'est rien pour nous. » Dunstan joyeux l'embrasse,
Et dit encor : « Sans doute l'ennemi
Va dévorer sa nouvelle opulence.
Dans ses festins, où règne la licence,
Les vins jamais ne coulent à demi.
Vaincu par eux, dans l'ivresse endormi,
Quelle sera contre nous sa défense ?
Sous l'ombre, amis, cachons nos coups furtifs,
Et délivrons la foule des captifs. »

De l'orient sur la plaine azurée
La nuit enfin s'étend et s'épaissit ;
Du camp danois, que son voile noircit,
Cesse bientôt la rumeur expirée.
A peine on voit dans cette obscurité
Des feux mourans la tremblante clarté.

Cachant leur fer , sous les ombres paisibles
Marchent alors les généreux guerriers ,
Et vers la garde et vers les prisonniers
Ils s'avançaient légers , muets , terribles.
Le premier coup frappe le scalde Enor :
Dans les concerts s'égarait sa pensée ,
Parmi des fleurs sa coupe est renversée ,
Et sur son luth il agitait encor
Ses doigts empreins de la liqueur vermeille ;
Le glaive tranche et le luth et les doigts ,
Un second coup au moment qu'il s'éveille
Dans le poumon éteint sa faible voix.
Layne et Dyslan , dont l'indocile ivresse
Vient résister au sommeil qui la presse ,
S'environnaient des débris du festin :
Passe Raymond , et tout souillé de vin ,
L'un d'eux le voit et crie : « Approche , frère ;
De ce tonneau vidons le vaste sein ;
Battons , pillons , et buvons l'Angleterre. »
Soudain frappés meurent ces imprudens ,
Serrant toujours la coupe entre leurs dents.
Le dur Calder , à l'œil creux et farouche ,
Ouvre en ronflant une profonde bouche :
Le sabre entier s'y plonge ; le Danois ,
Se raidissant , étend sa main tremblante ,
Pousse un cri sourd , et vomit à la fois
Son hydromel et son âme sanglante.
Dunstan plus loin frappe de coups divers
D'autres guerriers épars devant les tentes ;
Héros sans nom , dont les ombres errantes

En vain du scalde attendent les concerts :
Hôtes légers des planètes désertes ,
Leur voix plaintive implore des dieux sourds ;
Du Valhalla les cent portes ouvertes ,
De feu pour eux, les repoussent toujours.
Roger voit Lint au difforme visage ,
A ses côtés son arc en vain tendu ,
Son large rire et cette main qui nage
Dans le nectar sur l'herbe répandu :
Le Jutlandais, rêvant qu'il boit encore ,
Dans l'estomac reçoit l'acier cruel ,
Et d'un sommeil que doit finir l'aurore
Passe aussitôt au sommeil éternel.
Voici dans l'ombre un héros qui s'avance
D'un pas égal, l'œil fixe, avec lenteur ,
Ouvrant la bouche et gardant le silence ,
Et d'un marteau levant la pesanteur :
Charle prévoit un combat difficile ;
Mais le Danois qui vers lui marche et dort ,
Le bras en l'air et toujours immobile
Reçoit le coup, le réveil et la mort.

Quelques brigands dont l'ivresse est plus douce ,
Loin du danger étendus sur la mousse ,
Amans en songe, alors ouvrent leurs yeux ,
Et méditant des larcins odieux ,
Marchent sans bruit vers la beauté captive.
Elle fuyait pâissante et craintive.
Leur cri d'alarme aussitôt retentit ,
Et des Français sur eux tombe le glaive.

Le brave Oldar, que leur fuite avertit,
Saisit sa hache, et frémissant se lève.
De tous côtés la soudaine rumeur
S'étend, redouble, et se change en clameur;
De tous côtés l'ivresse chancelante
S'arme à demi, regrettant les pavots,
Court au hasard, lève une main tremblante,
Et va tomber sous le fer des héros.
Les prisonniers, qu'on délivra sans peine,
Et qui déjà s'éloignent dans la plaine,
Vers la forêt précipitent leurs pas,
Suivent Dunstan et ses dignes soldats.
Mais les Français, pour assurer sa fuite,
Soutiennent seuls un combat généreux.
Marchant à droite, ils ont ainsi sur eux
Des ennemis détourné la poursuite.
Lassés enfin, de lances entourés,
Et l'un de l'autre à regret séparés,
Chacun s'échappe, et la naissante aurore
Non loin du camp les aperçoit encore.

Du chef anglais le confus bataillon
Descend alors dans un riant vallon
Où le printemps prodigue sa richesse.
La douce flûte et les refrains joyeux
Ont réveillé l'écho silencieux.
L'amant de fleurs couronne sa maîtresse :
Fier à ses yeux de sa légère adresse,
Il franchissait l'écume des torrens,
Les rocs épars, les buissons odorans;

Il la conduit vers le ruisseau limpide,
Et sur sa main tente un baiser timide ;
Des maux passés perdant le souvenir,
Sûr d'un retour facile à la prudence,
Et d'un hymen propice à sa constance,
Que de bonheur il voit dans l'avenir !
Dunstan paraît, tous en chantant le suivent ;
Sur le chemin en chantant ils arrivent ;
Ciel ! quel objet pour leurs yeux affligés !
Du noble Arthur c'est le char funéraire.
Trois cents soldats, sur deux files rangés,
Penchent leurs fronts de tristesse chargés.
Leurs sabres nus sont baissés vers la terre.
Les longs tapis, les flottans étendards,
Les boucliers, les lances et les dards,
Et du héros la redoutable épée,
D'un sang coupable utilement trempée,
Ses noms écrits sur les voiles du deuil,
Dernier tribut aux âmes généreuses,
Et de la mort parures douloureuses,
De toutes parts ombragent le cercueil.
Dunstan s'approche, et long-temps immobile,
Long-temps plongé dans un chagrin tranquille,
Posant la main sur le fer du héros,
D'une voix faible il dit enfin ces mots :
« O des guerriers la gloire et le modèle !
L'âge bien loin reculait ton trépas.
Tu meurs pourtant victime des combats.
Vaillant Arthur, dans la nuit éternelle
Où pour jamais tu tombes endormi,

Reçois l'adieu de ton fidèle ami. »
Voyant alors de sa troupe attentive
L'émotion, la tristesse craintive :
« Anglais, pourquoi cette vaine douleur ?
De son trépas envions tous l'honneur.
Oui, dans le ciel notre encens va le suivre.
Vous l'offensez en pleurant son destin.
Venez ; son bras a frayé le chemin :
Qui craint la mort est indigne de vivre. »
Il dit, il marche, affecte un front joyeux,
Et quelques pleurs échappent de ses yeux.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

CHANT NEUVIÈME.

Raoul et Albert dans l'île de Wailte; défaite des Danois; mort d'Alkent et de ses complices; Raoul refuse la couronne, et la fait donner à la jeune Emma. Entretien d'Harol et d'Isaure. Douleurs de Jule; état malheureux d'Olvide. Aldine délivre Raymond et d'autres prisonniers. Histoire de Caldor et d'Esline; Caldor est tué par Roger.

De Wailte expirait la puissance.
Le brave Arthur au tombeau descendu
Aux ennemis la livrait sans défense,
Et sans danger l'audace avait vaincu.
Le sage Olcan, trop affaibli par l'âge,
Son fils, à peine au quinzième printemps,
Quelques soldats vieillissant loin des camps,
Au nombre en vain opposaient le courage :
Ils sont tombés sous le fer des Danois.
Alkent, assis dans le palais des rois,
Insulte au ciel; sa rage inassouvie,
Qui des vaincus poursuit encor la vie,
De la cité fait un vaste tombeau.
Sunon, Saldat, complices de ses crimes,
Jusqu'à l'autel vont saisir ses victimes.
Les temples saints sont livrés à Crodo.
Mais de Raoul enfin paraît la flotte,
Qu'un vent propice et la main du pilote
Légèrement conduisent dans le port.
Il vengera ceux qu'il n'a pu défendre.

Sur leurs vaisseaux les Danois vont l'attendre.
De loin les traits volent avec la mort ;
Plus près on livre un combat plus terrible.
Le sombre Alkent, qui se croit invincible,
Dit à Raoul : « Ici que cherches-tu ?
Au camp d'Harol ta sœur est prisonnière ;
Cours ; mais peut-être , ambitieuse et fière ,
Le diadème a tenté sa vertu. »
Pendant ces mots , le Français intrépide
Commande aux siens l'abordage rapide.
On voit partout les avirons dressés ,
Les longs grappins et les gaffes mordantes ,
Les crocs jetés sur les voiles pendantes ,
Et les harpons d'un bras nerveux lancés.
Le vil Sunon , qu'un Dieu vengeur inspire ,
Imprudemment saute de son navire
Sur le tillac où la française ardeur
Des matelots accusait la lenteur ,
Et dit : « Albert , qu'a vu naitre la Seine ,
Pourquoi chercher une mort si lointaine ? »
C'était l'instant où déjà rapprochés ,
Malgré l'effort de sa horde nombreuse ,
Les deux vaisseaux sous la gaffe accrochés ,
Et balancés sur la plaine onduleuse ,
S'entrechoquaient ; de fureur écumant ,
Il frappe Albert , qui pare adroitement ,
Et sur le mât sa lame s'est brisée ;
Vers le flanc droit l'atteint un bras plus sûr ,
Et du tillac il tombe ; un sang impur
Soudain jaillit de sa tête écrasée ,

Et de la vague au loin souille l'azur.
Sur son navire Alkent menace et tonne :
« Un grand danger, Danois, nous environne.
C'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir.
Tournez les yeux, et voyez sur la rive
Nombreux encor les Wailtains accourir.
Ils ont trompé ma vengeance attentive.
A ce combat qu'aucun d'eux ne survive.
Anglais, Wailtains, Français, tout doit périr. »
Dans les vaisseaux qu'a saisis l'abordage
Se prolongeait un horrible carnage.
Ceux-ci percés tombent du haut des mâts ;
Ceux-là, surpris dans la cale profonde,
En le fuyant reçoivent le trépas ;
D'autres mouraient précipités sous l'onde,
Et hors des eaux s'élève encor leur bras.
Sur le tillac des flots de sang ruissellent :
Là sans espace on frappe de plus près ;
Là les mourans sur les morts s'amoncèlent,
Et là bientôt triomphent les Anglais.
Raoul alors impétueux s'élance
Sur le navire où fier et menaçant
Le traître Alkent brandit son fer tranchant.
L'écu léger qui forme sa défense
En vain s'oppose à ce fer acéré ;
Jusqu'à sa main la pointe a pénétré.
Alkent sourit; sa vigoureuse adresse
De son rival méprise la jeunesse.
Mais du Français le glaive inattendu
Trompe le sien, déchire sa poitrine,

Et va plus loin percer son bras charnu :
Le sang rougit sa blanche et douce hermine.
Il fuit, il court, traverse les vaisseaux,
Et de Saldat invoquant le courage,
Serré de près par le jeune héros,
Pâle et tremblant il gagne le rivage.
Entre eux accourt et s'arrête Saldat,
Guerrier puissant, mais traître à sa patrie,
Et fier encor de sa gloire flétrie.
Le coup subit qu'en parant il rabat
Perce à demi sa cuisse musculeuse :
Il chancelait ; l'acier obliquement
Ouvre son front, et sa mort douloureuse
Est de son crime un juste châtiment.
Dans le palais Alkent cherche un asile,
Et la frayeur y pousse ses soldats.
Là renfermés, leur défense est facile ;
Sur les Anglais pleut alors le trépas.
Mais des Waitains la foule désarmée
Veut la vengeance, et la veut sans retard,
Et sur les toits ils lancent au hasard
La poix ardente et la torche enflammée.
Le feu s'éteint, renaît de toute part,
Languit encor ; d'un aquilon propice
Enfin l'haleine embrase l'édifice.
Les assiégés, frémissans, éperdus,
Dans le palais sont déjà répandus.
Plusieurs, fuyant vers une mort plus douce,
Veulent sortir ; la flamme les repousse.
On les voyait confusément courir,

Tenter du pied les solives brûlantes,
Gravir les murs, des fenêtres croulantes
Sur le pavé s'élancer et mourir.
Le traître Alkent, que tout l'enfer réclame,
D'autres encor, poursuivis par la flamme,
Hurlent épars sous les toits embrasés,
Et sont enfin de leur chute écrasés.
Raoul les voit, et d'horreur il frissonne.
Mais du Wailtain l'hommage l'environne :
Des deux Français admirant les exploits,
Son vœu les place au trône de ses rois;
Et les vieillards, des lois dépositaires,
Offrent le sceptre à l'ainé de ces frères,
En lui disant : « Vous l'avez mérité ;
Et notre choix par le peuple est dicté. »
Raoul répond : « De la reconnaissance,
Sages Wailtains, craignez le noble excès.
Vous êtes loin du rivage français ;
Mon frère et moi nous sommes sans puissance.
De ce pouvoir qui vous sauve aujourd'hui
Assurez-vous le bienfaisant appui.
D'ici nos yeux decouvrent l'Angleterre ;
Et quel secours pourrait être aussi prompt ?
La sage Emma, si digne de sa mère,
Sera pour vous un ange tutélaire :
Du diadème ornez son jeune front. »
A cette voix les Wailtains obéissent ;
Les noms d'Emma jusqu'au ciel retentissent.
Raoul reprend : « Anglais dont la valeur
Vient d'obtenir une gloire immortelle,

Ici restez : une attaque nouvelle
Peut de cette île achever le malheur.
Albert et moi nous dirons votre zèle.
En d'autres lieux le devoir nous appelle,
Et puissions-nous délivrer notre sœur ! »

La jeune Isaure , incertaine et troublée,
Et de ses fers à demi consolée ,
Aux yeux d'Harol cache un naissant amour.
Ses doux combats renaissent chaque jour.
Enfin il dit : « Tu le sais trop , je t'aime ;
Et quelquefois ma grâce est dans tes yeux.
Reçois mon cœur, ma main, mon diadème.
— Je suis chrétienne et j'abhore vos dieux.
— Tu seras libre, et ma bouche en atteste
Le grand Odin ; que ton zèle discret
A ton idole offre un encens secret.
Tu m'aimeras ; que m'importe le reste ?
— Le même autel doit unir deux époux.
— De ce vain droit le mien n'est point jaloux.
Que sais-je enfin ? tu me feras connaître
Ton dieu paisible et son obscure loi ;
Tu m'entendras, et l'un de nous peut-être
De l'autre un jour adoptera la foi.
— Mais votre bras dévaste l'Angleterre ;
Le sang chrétien... — Ainsi le veut la guerre.
— Elle est injuste. — Eh bien, qu'exiges-tu ?
— La paix. — Vainqueur, dans Londres je la donne.
— Demandez-la. — Moi ? — Vous. — Qu'ai-je entendu ?
— Oui, méritez qu'Elfride vous pardonne.

—Je t'aime, Isaure; en moi j'ai combattu
De tes attraits l'irrésistible empire;
Un feu rapide, un inconnu délire,
Brûla mon cœur, mes sens; je suis vaincu.
Mais connais-moi : si par une bassesse
Il faut payer l'hymen et la tendresse,
S'il faut choisir entre l'honneur et toi,
Mon choix est fait. — Écoutez. — Laisse-moi. »

Elle soupire, et loin d'elle ses frères
Sont descendus sur le rivage anglais.
Ils traversaient les hameaux solitaires,
Tous deux flottant dans leurs vagues projets.
Londre les aime et son vœu les rappelle;
Mais à Raoul, qu'elle croit infidèle,
L'injuste Emma défendit le retour,
Et ce héros obéit à l'amour.
Passant près d'eux, Jule à leur voix s'arrête.
Ses pleurs coulaient; morne il penche sa tête.
Albert lui dit : « Nous savons ton malheur.
Viens, ne suis pas l'amitié qui console;
Ouvre l'oreille à sa douce parole,
Et dans son sein épanche ta douleur.
Pleure, et pourtant à des maux sans remède
Oppose enfin l'effort de ta raison.
Distrais du moins le chagrin qui t'obsède.
Déjà la gloire a proclamé ton nom;
Partout rougit le monstre de la guerre;
Son pied d'airain écrase l'Angleterre;
Songe au devoir d'un digne Rosecroix;

D'Elfride entends la douce et noble voix :
C'est la vertu, la beauté qui t'appelle.
Pour soutenir le trône qui chancelle,
Viens, des combats tente avec nous le sort.
Là seulement on peut chercher la mort. »
Jule répond : « Pour notre sage Elfride
J'ai su combattre, et je voudrais mourir.
Mais le devoir m'ordonne de souffrir :
Oui, cette écharpe est un présent d'Olfile.
Olfile ! hélas ! je pleure, je frémis.
En vain je cherche, et cette infortunée,
A des soins vils peut-être abandonnée,
Sans soins peut-être... Allez, dignes amis :
Juste pour vous, le ciel bénit vos armes ;
Il vous prépare un heureux avenir ;
Mais j'ai des droits à votre souvenir,
Et mon malheur vous demande des larmes.
De mon destin je subirai la loi.
Gloire, plaisir, tout est fini pour moi. »

Loin de ces lieux Olfile solitaire
Meurt lentement au fond du monastère
Où la jeta la colère d'Odon.
L'art n'avait pu ramener sa raison.
De ses beaux yeux la flamme languissante,
Son sein toujours de soupirs oppressé,
Et de son teint la rose pâlissante,
Annoncent trop un trépas commencé.
Dans le sommeil elle gémit encore.
Chaque matin, au lever de l'aurore,

Sur ses cheveux elle place la fleur
Que pour emblème adopta la douleur;
Elle demande une riche tunique,
Et d'une voix douce et mélancolique
Elle disait : « Le voici l'heureux jour.
Du haut des airs Jule enfin va descendre ;
Fidèle encor, sa main va me reprendre,
Et me conduire au céleste séjour.
Dans les jardins seule je veux l'attendre. »
En d'autres lieux s'égarait son époux.
Jeune imprudent, retiens ce pas rapide,
Crains de revoir la malheureuse Olfide ;
Tremblez, le ciel est sans pitié pour vous.

Plus loin encor l'impatiente Aldine
Cherche Raymond et brave les hasards ;
Le sort enfin le rend à ses regards :
Deux cents Danois vers la plage voisine
Le conduisaient au milieu des guerriers.
Ainsi que lui vaincus et prisonniers.
Il l'aperçoit et garde le silence.
Loin de pâlir, gaîment elle s'avance ,
Et des brigands va saluer le chef.
« Beau ménestrel, approche, dit Inslef;
Que cherches-tu ? — Ma faiblesse t'implore.
On veut armer mon bras si jeune encore ;
Vers toi je suis. — Eh bien, sur nos vaisseaux.
Nous emmenons ces prisonniers nouveaux ;
Viens, quand Éric, dont le bras nous protège ,
Aura de Londre enlevé les trésors,

Si tu le veux, abandonnant ces bords,
Tu nous suivras dans la froide Norwége.

— Oui, je verrai votre désert lointain.

Mais, descendus sur l'inconnu rivage,
De ces captifs quel sera le destin ?

— Ils choisiront : nos mœurs, ou l'esclavage. »

Elle sourit, marche vers les Danois,
Et de son luth accompagne sa voix :

« Jeunes Anglais, vous chérissez la gloire ;

Votre valeur, qu'attriste le repos,

Et qui sourit à l'éclat des drapeaux,

Rêve toujours le sang et la victoire.

Venez ; partout on trouve les combats,

Et, si l'on veut, un glorieux trépas.

« L'heureux vainqueur, tout souillé de carnage,

De son repas étale les apprêts ;

Et le vaincu dans sa coupe à longs traits

Boit l'espérance et le feu du courage.

Venez ; partout on trouve les festins,

Et la gaité plus douce que les vins.

« Mais des guerriers si la gloire est l'idole,

Leur cœur encor s'ouvre à d'autres plaisirs :

Naissent bientôt les amoureux désirs,

Et la beauté récompense ou console.

Venez ; partout l'amour a sa douceur,

Et la constance est partout le bonheur. »

L'escorte avance, et traversant la plaine

Pendant ce chant par Inslef applaudi,
Pour échapper aux ardeurs du midi,
Elle s'assied dans la forêt prochaine.
A quelques pas on range les vaincus.
Ils soupiraient ; mais Aldine riante
Pour les Danois sur la mousse étendus
Verse à longs flots la bière pétillante.
Sans prévoyance et bientôt désarmés,
En se plaignant de la saison brûlante,
Ils délaissaient leur vigueur nonchalante :
Déjà leurs yeux sont à demi fermés.
Aldine alors de la troupe captive
Seule s'approche hésitante et craintive,
Tremble, et tandis qu'alongeant ses refrains,
Aux prisonniers réunis sous l'ombrage
Elle présente un timide breuvage,
Des nœuds du chavre elle affranchit leurs mains.
Il était temps ; Inslef, qui la rappelle,
Et lui commande une chanson nouvelle,
Résiste encore au doux poids des pavots.
Elle revient, et murmure ces mots :

• Ici l'été brûle et jaunit la plaine ;
• Ici des vents la caressante haleine
N'agite plus l'immobile moisson ;
Mais la beauté, veuve dans la Norwége,
Gravit la cime où rugit l'aquilon,
Et ses pas lents s'impriment sur la neige.
Dormez, dormez, et qu'un songe flatteur
Des monts glacés vous rende la douceur.

« La jeune fille , ici faible et timide ,
Du rossignol aime le chant rapide ,
Cueille des fleurs , et cherche un gazon frais ;
Là , d'un carquois chargeant sa blanche épaule ,
Seule elle court , dépeuple les forêts ,
Et suit le renne égaré sous le pôle.
Dormez , dormez , et qu'un songe flatteur
Des loups burlans vous rende la douceur.

« Ici toujours la beauté qu'on délaisse
Au fond du cœur renferme sa tristesse ,
Et sans vengeance elle pleure en secret ;
Mais là souvent son amoureux délire
Frappe l'ingrat et même l'indiscret ,
Et sur son corps de douleur elle expire.
Dormez , dormez , et qu'un songe flatteur
De cet amour vous rende la douceur. »

Dans ce moment s'approchent en silence
Tous les captifs , et Raymond les devance.
Aux ennemis ils dérobent soudain
Le fer tranchant que tient encor leur main.
Mais quelques-uns légèrement sommeillent :
Frappant d'abord les premiers qui s'éveillent ,
Au milieu d'eux le Français s'est jeté.
Ses compagnons déjà l'ont imité.
Unis toujours ils triomphent ensemble.
Seule à l'écart la jeune Aldine tremble ,
Et de sa ruse Inslef la veut punir.
Elle échappe ; il vole à sa poursuite.

A chaque instant son bras croit la tenir.
A droite, à gauche, elle égare sa fuite.
Entre les rocs et les troncs renversés,
Sous les buissons d'épines hérissés;
Elle se glisse et légère elle passe.
Le fier Danois, que trompent ses détours,
Pourtant la suit et menace toujours.
L'épais taillis lui dérobe sa trace.
Mais les frayeurs survivent au danger :
Loin elle court sans retourner la tête.
Tremblante encore, enfin son pied léger
Se ralentit, et lasse elle s'arrête.
Bientôt, guidant quelques soldats soumis,
Passe Caldor au noir et long panache.
Fuis, jeune Aldine ! Aux regards ennemis
De coudriers une touffe la cache.

Caldor pensif marchait au camp d'Harol.
Son front toujours est chargé de tristesse.
Lui-même, hélas ! de sa belle maîtresse
Causa la mort. Fille du sage Ernol,
Esline en vain écouta sa tendresse,
En vain reçut son fidèle serment ;
La voix du père écartait cet amant
Dont le sourire insultait sa vieillesse.
Suivi des siens, il vient pendant la nuit,
Dans le palais il pénètre sans bruit,
Et veut saisir la beauté qui sommeille.
Mais à ses cris le père se réveille ;
Près d'elle il court d'esclaves entouré :

A ce combat Caldor est préparé.
On ne sait point quelle main criminelle
Du sage Ernol a terminé les jours.
Tout fuit alors ; Esline sans secours
Entre les mains de la troupe cruelle
Tombe , et frémit du crime des amours.
Sur le rocher qui s'avance dans l'onde
On la conduit ; son angoisse profonde
Est sans soupirs, sans reproche, et sans pleurs.
Caldor prétend consoler ses douleurs.
A ses genoux il se jette et l'implore.
Elle répond : « D'un père malheureux
Le sang s'élève et fume entre nous deux.
Mais je t'aimais ; hélas ! je t'aime encore.
Quittons ces lieux ; cherchons un autre ciel ;
Va sans retard préparer notre fuite.
L'Islande est proche ; un peuple errant l'habite ;
Là notre amour sera moins criminel. »
Des pleurs alors inondent son visage,
Et dans son cœur sont les tristes adieux.
Il part, revient, et la cherche des yeux :
Déjà son corps flottait sur le rivage.
Sans force il tombe , et long-temps ses soldats
Pâle et mourant le tiennent dans leurs bras.
Le ciel vengeur le rappelle à la vie.
Dans ce lieu même il élève un tombeau ;
Et là sa main sur un riche manteau
Place le corps de sa cruelle amie.
L'arbre du deuil ombrage ce caveau.
Il reste auprès , seul et baigné de larmes.

En vain d'Harol il voit les étendards ;
 Autour de lui brillent en vain les armes ;
 L'infortuné détourne ses regards.
 Mais une nuit , tandis que la tempête
 Du pôle accourt et gronde sur sa tête ,
 Dans un nuage il voit en frémissant
 L'ombre d'Ealine à demi se penchant ,
 Belle toujours , douce ensemble et sévère ,
 Et qui du doigt lui montre l'Angleterre.
 Prenant son glaive au tombeau suspendu ,
 Il part ; pour lui sur la liquide plaine
 Le nord propice adoucit son haleine.
 Il arrivait , et n'a point combattu.
 Marchant toujours , il traverse un village
 Où les vieillards de longs rateaux armés ,
 Et du lieu saint redoutant le pillage ,
 S'étaient déjà dans le temple enfermés.
 Mais de Caldor la main rapide et forte
 Brise aussitôt et renverse la porte.
 L'un des vieillards veut préserver l'autel ;
 Son faible bras qui lentement se lève ,
 Ose braver le redoutable glaive :
 Son front blanchi reçoit le coup mortel ,
 Et son soupir s'exhale vers le ciel.
 Roger trop tard vole pour le défendre.
 « Brigand , dit-il , voilà donc tes exploits !
 Voilà le sang que ta main sait répandre !
 Aux chants du scalde obtiens de nouveaux droits ;
 Si tu le peux , renverse un Rosecroix ,
 Et que son corps cache au moins ta victime.

Je ne crains point ce farouche regard.
Ton bras est fort, mais le ciel voit ton crime,
Et punira l'assassin du vieillard. »
Ce mot terrible au Danois qui s'avance
Rappelle Ernol ; ô céleste vengeance !
Pâle il frissonne, et son pied chancelant
Deux fois fléchit, immobile, tremblant,
Et tout-à-coup sans force et sans colère,
Il lève encor le tranchant cimeterre,
Frappe au hasard, mais ne recule pas,
Reçoit le fer dans sa large poitrine,
Et voit soudain le fantôme d'Esline
Qui l'attendait aux portes du trépas.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

CHANT DIXIÈME.

Défaite de l'armée d'Althor et de celle d'Oswal. Harol renvoie Isaure ; ses regrets ; il attaque l'armée d'Engist ; exploits d'Osla ; les Anglais sont vaincus.

Du fier Althor la soudaine présence
Étonne Elfride , et l'instruisait assez.
Froide et sévère elle écoute en silence
Ces mots par lui noblement prononcés :
« Nous sommes tous de la race des braves.
J'étais campé sur un mont spacieux ,
Et dans la plaine insolens et joyeux
Du sombre Odin je voyais les esclaves.
Par leurs clameurs nous étions insultés.
Je londs sur eux ; la foudre est moins rapide.
Leurs premiers rangs s'ouvrent épouvantés,
Et déjà fuit l'avant-garde timide.
Viennent alors leurs légers escadrons ,
Qui sans combat tout-à-coup se séparent,
Et de mon camp facilement s'emparent ;
Mais devant moi restent leurs bataillons.
Qu'importe un camp, un poste, une montagne ?
Il faut au brave une rase campagne.
Là vos héros long-temps ont combattu ;
Là ma valeur fut long-temps indiscrete.
J'aurais dû vaincre, et ne suis point vaincu.
Devant Oldar ma savante retraite
D'une victoire égale au moins l'honneur,

Mais je repars : Londre encore est tranquille ;
Au camp d'Oswal je serai plus utile ;
Je veux presser et guider sa lenteur. »

Oswal arrive, et saluant Elfride :

« Vous le savez ; refusant le combat ,
A l'ignorant je paraissais timide ;
Mais j'étais sourd aux clameurs du soldat.
Pendant la nuit , tandis que je sommeille ,
On vient , on entre , et calme je m'éveille.
« Des deux côtés , me dit-on , les Danois
Passent le fleuve , et s'emparent du bois ,
De ce marais , qui doivent nous défendre.
Qu'ordonnez-vous ? — Rien ; il faut les attendre. »
Nouveaux murmures , et reproches nouveaux :
Entre mes mains ils plaignaient vos drapeaux.
Des officiers la jeune ardeur me presse ;
Des généraux le sourire me blesse.
« Allez , leur dis-je , et sans moi combattez. »
Les imprudens volent des deux côtés.
Au pont je cours , et l'attaque est subite.
Là les brigands à grands pas s'avançaient ;
C'étaient Eric et sa nombreuse élite.
Déjà les morts sur les morts s'entassaient.
L'obscurité , le tumulte et la foule ,
Des combattans égaraient la fureur.
Le pont s'ébranle , et dans les flots il croule.
De ce trépas je redoute l'horreur.
Une solive auprès de moi flottante
Aide et soutient mes pénibles efforts.

Du fleuve ainsi je regagne les bords.
Mais je réprime une audace imprudente :
A des périls que je n'approuvais pas,
A leur destin , qui sans doute est funeste ,
J'abandonnai mes rebelles soldats.
Le pont perdu, que m'importe le reste ?
— Le lâche seul attaque dans la nuit ,
S'écrie Althor ; mais du lâche on se venge.
Allons d'Engist renforcer la phalange. •
Oswal se tait , et lentement le suit.

A la valeur Engist joint la prudence ,
A son repos il joint l'activité ,
Et dans un bois heureusement posté ,
Il préparait sa longue résistance.
Pour l'attaquer, Harol de jour en jour
De ses soldats attendait le retour.
Ils arrivaient ; moins avide de gloire ,
Il semble encor différer sa victoire.
Un seul penser l'occupe , c'est l'amour.
Il veut l'hymen , mais libre et sans alarmes ;
La résistance allume son courroux ;
Sensible et fier, il menace à genoux ;
D'Isaure il craint et fait couler les larmes.
Un jour enfin , près d'elle suppliant ,
Et des refus bientôt impatient ,
Calmant soudain sa naissante colère ,
Les yeux long-temps attachés sur la terre ,
En se levant il dit : « C'est trop prier ,
C'est trop souffrir et trop s'humilier.

Quel long combat ! quel trouble en mon âme !
Trouble honteux ! Pour qui ? pour une femme.
Il en est temps , Harol , reviens à toi.
Sur des lauriers tu recevrais la loi !
Isaure , ici je peux parler en maître ;
Je l'aurais dû , je le devrais peut-être ;
Mais vois l'excès de ma lâche bonté :
Quand j'ai des droits à ta reconnaissance ,
Quand tes refus irritent ma puissance ,
A tes attrait je rends la liberté.
J'étais tranquille , heureux , avant qu'Isaure...
Que maudit soit le moment cher encore
Où j'accueillis la fatale beauté !
Porte bien loin , fille trop séduisante ,
Ces yeux si doux , cette voix si touchante ,
Ce front si pur , tout ce charme vainqueur ;
Va , la raison te chasse de mon cœur.
Gardes soumis , et toi , dont la sagesse
Avec amour instruisit ma jeunesse ,
Erdal , je rends cette femme aux chrétiens.
Au camp d'Engist ouvrez lui le passage ,
Et respectez sa faiblesse et son âge :
Allez ; vos jours me répondent des siens. »

Ils sont partis ; et seul avec lui-même ,
Il parle encore à l'ingrate qu'il aime ,
Tantôt s'assied , tantôt marche à grands pas ,
Et dans son cœur renaissent les combats.
De ses pensers l'inconstance redouble.
Il sort enfin pour apaiser ce trouble ,

De tous côtés jette un vague regard,
Écoute à peine, et répond au hasard;
Lent et sans but son pied distrait s'avance;
Il semble sourd à ce clairon guerrier
Qui dans le camp signale sa présence,
Et quelquefois échappe à son silence
Le nom chéri qu'il voudrait oublier.
Plus triste encore il rentre dans sa tente.
« Scaldes, dit-il, venez; de mes aïeux
Répétez-moi les travaux glorieux,
L'honneur sévère et la fierté constante.
Ne chantez point l'amour et ses langueurs:
Je hais l'amour; il avilit les cœurs. »
Ils commençaient, et leur brillant cantique.
Du noble Harol disait la race antique.
« Scaldes, cassez votre hommage et vos sons,
Et qu'on me laisse à mes pensers profonds. »
Le doux sommeil, qu'implore sa prière,
Ne ferme point son humide paupière.
Son front penché s'appuyait sur sa main;
Mais tout-à-coup vaincu par le chagrin :
« Volez, dit-il, à sa garde attentive;
Qu'Erdal ici ramène la captive. »
Le sage Erdal paraît en ce moment;
Harol pâlit, et le guerrier fidèle
Parle en ces mots : « Cette fille si belle
Au camp d'Engist s'avancait tristement.
Nous arrivions; timide elle s'arrête,
Ote le voile attaché sur sa tête,
Retient ses pleurs, dit : « Ton maître est fier,

Mais généreux ; j'ose à sa bienveillance
Offrir ce don de la reconnaissance :
De ses vertus le souvenir m'est cher. »
Harol saisit et de sa bouche il presse
Le doux présent qui flatte sa tendresse.
De cette écharpe aussitôt décoré ,
Il veut combattre au lever de l'aurore ,
Hâte ses chefs qui sommeillent encore ,
Et pour l'attaque il a tout préparé.
Auprès d'Engist , de ses valeureux frères
Isaure entend les louanges si chères.
Pour raconter leurs utiles exploits ,
Du lâche Alkent les trahisons punies ,
Wailte et Guerzel au trône anglais unies ,
La renommée enfile toutes les voix.
A ces Français , honneur des Rosecroix ,
A des vainqueurs si grands et si fidèles ,
Londre voudrait des dignités nouvelles.
Au rang des ducs et des princes vassaux
La sage reine élève ces héros.
Le peuple entier applaudit sa justice.
Le seul Althor , inquiet et jaloux ,
De ces honneurs accuse le caprice ,
Et son orgueil affecte des dégoûts.
Dans sa rigueur la belle Emma chancelle.
En écoutant ces récits imprévus ,
Elle se perd dans ses pensers confus :
Trop tôt peut-être elle crut infidèle
Ce page aimé , si noble et si loyal ;
Mais dans ses mains est le collier fatal ;

Non, ce n'est point une fausse apparence,
 Non, ce n'est point un injuste soupçon :
 Pourtant son cœur, rebelle à sa raison,
 Nourrit encore une vaine espérance.
 Blanche toujours conservant sa fierté,
 Triste toujours dans sa feinte gaieté,
 Au nom d'Albert de son trouble s'étonne,
 Combat l'amour qu'il a trop mérité,
 Et son dépit à peine lui pardonne
 Tant de valeur et de fidélité.
 Du camp d'Engist vers Londres marche Isaure.
 De ce retour elle sent la douceur ;
 Mais elle garde un silence rêveur ;
 Libre et contente, elle soupire encore,
 Et des regrets attristent son bonheur.

A ses pensers tandis qu'elle se livre,
 Le jeune Harol, qui jure de la suivre,
 Combat Engist retranché dans les bois.
 Partout commande et retentit sa voix ;
 Partout il frappe, et partout l'escalade
 Franchit enfin les rochers entassés,
 Des houx piquans la verte palissade,
 Et le rempart des chênes renversés.
 Sur les mourans dont le monceau s'élève
 Du long fossé le passage s'achève.
 Dans la forêt aussitôt répandus,
 Danois, Anglais, font un même carnage,
 Et se cherchant, se frappant sous l'ombrage,
 Sur la bruyère ils tombent confondus.

Blenheim, armé d'un épieu qu'il balance ,
Du jeune Harol s'approchait en silence :
Il croit porter un coup inattendu ;
Mais un regard d'épouvante le glace ;
Et de la lance évitant la menace ,
Le long d'un chêne au feuillage étendu
Il s'élançait ; hélas ! le fer aigu
Du dos au cœur sur la tige le perce.
Il pousse un cri, sa tête se renverse ,
Et mort, au tronc il reste suspendu.
Plus loin Engist, calme dans le tumulte ,
Sur les brigands et sans choix et sans fin
Appesantit sa redoutable main.
De Faralthon la voix rauque l'insulte :
Il va bien cher payer ces ris moqueurs.
Il se défend ; un bras nerveux le presse ;
Sur tout son corps pleuvent les coups vengeurs ;
Il ne voit pas, en reculant sans cesse ,
Un trou profond que recouvrent des fleurs ;
Il tombe ; Engist heureusement s'arrête ,
Et l'autre échappe à ses regards surpris.
Mais du milieu des arbrisseaux fleuris
De ce Danois s'élève enfin la tête ;
Et tout-à-coup le sabre étincelant
Va traverser sa tempe délicate ,
Le front et l'œil, et le palais sanglant.
De ses amis le cri vengeur éclate ;
Le fier Engist se retourne contre eux ;
Harol accourt : essayant son courage ,
Un jeune Anglais lui ferme le passage ,

Et le Danois lève un bras vigoureux.
Timide Aslin, quelle pâleur subite !
Le fer pesant, qu'en fuyant il évite,
Tombe avec bruit sur un tronc sec et creux ;
Et de ce tronc, dont le vide résonne,
Un autre Anglais qui de crainte frissonne.
Sort, court et vole ; un caillou ramassé
Qu'en souriant le vainqueur a lancé
Frappe ses reins ; étendu sur la terre,
Il feint la mort et renonce à la guerre.

Dans la forêt arrive en ce moment
La jeune Osla par l'effroi devancée ;
Et sous ses coups la foule dispersée
De toutes parts fuyait rapidement.
Le dur Elfort, qui de loin la menace,
Lui dit : « Où donc s'égare ton audace ?
Va dans tes bois chasser le renne et l'ours.
Crois-moi, retourne aux errantes amours. »
Il prolongeait sa harangue indiscrete :
Un coup adroit subitement porté
Brise ses dents, et sa bouche muette
Laisse échapper l'ivoire ensanglanté.
Aldan craint peu cette jeune guerrière.
Elle se disait : « Je la veux prisonnière.
A ma victoire épargnons des regrets,
Et gardons-nous de blesser tant d'attraits. »
Parant les coups, timidement il frappe,
Et puis sourit ; mais, pareil à l'éclair,
Le fer d'Osla bientôt surprend son fer,

Et de sa main l'arme incertaine échappe.
Sans espérance, il retourne et s'enfuit.
Le bras levé, l'héroïne le suit.
Du jeune Anglais une liane errante
Retient le pied ; il tombe, et dit : « Osla,
Le coup mortel n'a rien qui m'épouvante ;
Tu l'as pu voir ; et si ma main trembla,
Ne pense point qu'elle craignît tes armes ;
Non, j'admirais et j'épargnais tes charmes.
Tu dois punir ce vain ménagement. »
De l'héroïne alors trompant la vue,
Et méditant une attaque imprévue,
Un autre Anglais saisit son corps charmant,
Et dans ses bras la serre insolemment.
Son brusque effort de terre la soulève ;
Mais aussitôt du pommeau de son glaive
A coups pressés elle frappe la main
Qui s'étendait sous la rondeur du sein.
La main sanglante à regret se retire,
Osla se tourne ; Amsel épouvanté,
Et poursuivi par un bras irrité,
Fuyait en vain ; mais la frayeur l'inspire :
Sur un grand orme aux longs rameaux flottans,
Léger et souple il monte, et sans courage,
Aux yeux d'Osla qui le cherchent long-temps
Il opposait la branche et le feuillage.
Tel dans un arbre un timide écureuil
Sait du chasseur tromper le tube et l'œil.
Mais tout-à-coup l'aperçoit l'héroïne,
Il veut sauter sur la branche voisine ;

Dans le passage une pierre l'atteint ;
Soudain il tombe , et le glaive qu'il craint
S'est détourné sur la troupe ennemie.
Son insolence était assez punie.

Du brave Engist et du jeune Danois
Le long combat devenait plus terrible.
Tous deux hardis, mais prudens, mais adroits,
Ils s'opposaient un courage invincible.
Des yeux, du cœur, la pointe approche en vain :
L'art sait prévoir tout ce que l'art médite,
Des faux appels saisit le vrai dessein,
Et lit dans l'œil les ruses de la main ;
Aux coups parés la riposte est subite,
De nouveaux coups partent comme l'éclair ;
Le fer maîtrise et suit toujours le fer.
Lassés tous deux, ils respirent à peine.
Pour mieux combattre ils reprennent haleine,
Et ce repos est celui d'un instant.
Tandis qu'Harol vers la droite voltant
Trompait Engist qui s'élançait encore,
Sa lame au cœur eût percé ce guerrier ;
Mais d'une maille elle trouve l'acier,
Glisse, et de sang à peine se colore.
Des ennemis qu'Osla chassait toujours
La foule alors les pousse et les sépare.
Tous ces Anglais, que la frayeur égare,
Cherchent du bois les ténébreux détours.
Partout les suit la lance menaçante.
On les frappait dans les rocs caverneux,

Entre les joncs d'une onde croupissante,
Sous l'épaisseur des buissons épineux.

Devant Osla tout fuit et se disperse.
L'un après l'autre elle atteint et renverse
Eubal, Arnol, et Filthan, et Pardell.
L'un, délaissant le foyer paternel,
Et de l'hymen les voluptés tranquilles,
Cherchant au loin des maîtresses faciles,
Dans la licence et dans les jeux secrets
De son épouse oubliait les attraits.
L'autre est constant, mais encore coupable :
Aux fruits mêlé, lorsqu'un nectar plus fin
Vient couronner la longueur du festin,
Sa voix commande et chasse de la table
L'aménité de ce sexe charmant,
De nos banquets noble et doux ornement.
Pardell affecte un langage sévère :
Il voile ainsi ses volages désirs ;
Et sous trois noms parcourant l'Angleterre,
D'un triple hymen il n'a que les plaisirs.
En vain dans Londres une amante l'appelle,
Il tombe aussi l'injurieux Filthan,
Qui sur le port et dans un vil encan
Avait vendu son épouse fidèle.

De toutes parts les Anglais sont vaincus.
Du bois chassés, ils passent dans la plaine.
D'un escadron la présence soudaine
Hâte leur fuite : ils courent éperdus.

Sans espérance Engist combat encore.
Sur un coursier qu'un panache décore,
Et qui bondit impatient du frein,
A ses regards s'offre le fier Oldin.
« Ciel ! dit l'Anglais, rugissant de colère,
De mes trésors ce Danois est chargé.
Je reconnais de l'aïeul de mon père
Le casque épais que la rouille a rongé,
Les larges gants et le long cimenterre.
Mais quoi ! voilà l'étalon vigoureux,
De mon haras la gloire et l'espérance !
Je le vois trop, de ce brigand heureux
La main piller mes châteaux sans défense.
Quel prompt galop ! du léger aquilon
Cet autre vol dépasse la vitesse.
Comment l'atteindre ? ici par quelle adresse
Reconquérir mon brillant étalon ! »
A peine il dit, Oldin sur lui s'élance ;
Mais il évite et le choc et la lance.
L'autre ébranlé, sur la selle incertain,
Et qu'animait le regard de sa troupe,
S'arme du glaive ; Engist trompe sa main ;
Légèrement il saute sur la croupe ;
Et le Danois, d'un bras nerveux poussé,
Est aussitôt sur l'herbe renversé.
Joyeux alors, et toujours intrépide,
Partout l'Anglais appesantit son bras,
Frappe les siens dans leur fuite timide,
Et le vainqueur qui vole sur leurs pas.
Il brave Harol ; il brave le trépas.

Mais dans l'instant où retournant la tête,
Il franchissait un fossé large et creux,
Le coursier tombe; ennemi généreux,
Le jeune Harol subitement s'arrête :
« Va, digne chef et soldat valeureux,
Va, le héros n'est pas toujours heureux. »
Laisant Engist, rapidement il passe ;
Et les vaincus que son glaive menace,
Pour échapper cherchent les puits profonds,
Des arbrisseaux les touffes solitaires,
Les prés touffus, les épaisses fongères,
Et la hauteur des flottantes moissons.
Devant Osla court la foule timide ;
Mais du tropique ainsi l'oiseau rapide,
Au bec de rose, au plumage de lis,
Du roc natal quittant la cime aride,
S'élance au loin sur les flots applanis ;
Et de ces flots si la faim qui le presse
Voit s'élever le peuple aidé des mers,
Vif et brillant il poursuit sa vitesse,
Et le saisit égaré dans les airs.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

CHANT ONZIÈME.

Forêt enchantée ; Raoul détruit l'enchantement , et marche vers Londre à la tête des guerriers qu'il a délivrés. Les Danois sous les murs de cette ville. Mort d'Olûde et de Jule.

D'Osla toujours Charle suivait la trace.
Dans l'épaisseur d'une vaste forêt,
Lent et pensif, l'imprudent s'égarait.
Là de Crodo l'adresse le menace;
Là tout chrétien court un double danger.
Dans ce beau lieu dont la paix est fatale,
Et qu'enchanter la puissance infernale,
Errait aussi le valeureux Roger.
Ramond y cherche une amante chérie;
Et ces Français arrivant de Neustrie,
Que dans les champs Éric a dispersés,
Par le destin vers ce piège poussés,
Vont oublier la lointaine patrie.
Déjà livrés à de vagues désirs,
Heureux déjà du rêve des plaisirs,
Séparément ils marchent sous l'ombrage.
Paulin d'abord trouve un riche village.
Le sol fécond n'y veut qu'un doux labeur;
Des toits épars la rustique élégance,
Et des jardins la riante abondance,
De l'habitant annonce le bonheur.
Paulin s'écrie : « O fortune sévère !

Si tu donnais à ma longue misère
Ce clos étroit, ces pampres en berceau,
Ces fruits divers et ce réduit modeste.....
— Ils sont à toi, dit une voix céleste. »
Surpris il entre, et possesseur nouveau,
Libre et content dans cet humble domaine,
Sans souvenir de la guerre lointaine,
Heureux enfin, sûr de l'être toujours,
Et commençant de tranquilles amours,
A tant de bien son cœur suffit à peine.
Mais du village arrive le seigneur :
De ses vassaux le respect l'environne ;
Seul il commande , et punit ou pardonne ;
Et la fierté se mêle à sa douceur.
A ce pouvoir qu'affermir la richesse
Paulin jaloux compare sa faiblesse.
« Pourquoi, dit-il, tant d'inégalité ?
Pourquoi des biens cet injuste partage ?
Repos trompeur ! ô vaine liberté !
L'obéissance est encor l'esclavage. »
Il soupirait ; de son cœur agité
Fuit ce bonheur qu'à peine il a goûté.
La voix lui dit : « Le ciel entend ta plainte.
Quitte ces lieux ; dans la prochaine enceinte
Tu seras riche et seigneur à ton tour. »
Il marche donc vers cet autre séjour ;
Et là sourit sa vanité chagrine.
A son aspect le villageois s'incline.
Vers le donjon conduit pompeusement,
De ses vassaux il reçoit le serment.

Pour confirmer sa dignité nouvelle,
Du suzerain un message l'appelle.
« Qu'ai-je entendu ? dit-il alors ; eh quoi !
Toujours des rangs et toujours des hommages ?
D'un maître encor subirai-je la loi ?
Soumis lui-même à ses honteux usages,
Ce suzerain gémit ainsi que moi.
Voix protectrice, ordonne, et je suis roi. »

Charle plus loin reçoit un diadème.
Environné de ses nombreux sujets,
Suivi des grands, élevé sous le dais,
« Peuple, dit-il, l'autorité suprême
Est l'œil ouvert, le bras levé des lois :
Pour commander, l'injustice est sans droits.
On le sait trop ; dans ses désirs flottante,
L'obéissance est toujours mécontente ;
Souvent aussi le pouvoir est jaloux.
Qui voit l'écueil évite le naufrage.
Peuple, je dois achever votre ouvrage :
Par vous je règne, et régnerai pour vous. »
A son serment il fut trop peu fidèle.
Il s'enivrait de sa grandeur nouvelle ;
L'ambition s'alluma dans son cœur,
Et son orgueil fut son premier flatteur.
Un lâche encens achève son délire ;
Il s'arme, il part, du monde il veut l'empire ;
Jaloux rival des guerriers renommés,
Seul il va rendre aux peuples alarmés
Tous ces héros, ces sanglans Alexandres,

Dont le passage effrayant les regards ,
Laisse après lui des cadavres épars ,
La pâle faim , le silence, et des cendres.
Mais le prestige a trop long-temps duré :
Sujets, pnuvoirs, flatteurs, pompe guerrière,
Tout disparaît ; sous les bois égaré ,
Il entre enfin dans l'enceinte dernière.
Fantasmagor y retient prisonnier
L'essaim nombreux qu'a vaincu son adresse ,
Et sans rigueur il lui fait expier
Le vain plaisir d'un instant de faiblesse.
L'enceinte vaste où cet essaim se presse
De la raison est l'unique séjour.
Là de la vie on reconnaît le songe ;
Des voluptés là cesse le mensonge ;
Là plus de soins , d'ambitions, d'amour.
Et ce beau lieu sans doute , si paisible ,
Aux passions toujours inaccessible ,
Où la sagesse épure enfin les cœurs ,
Où tout est bien , où jamais rien ne change ,
Où sans désirs , sans projets , sans erreurs ,
L'homme étonné tout-à-coup devient ange ,
Du vrai bonheur est l'asile : hélas ! non ;
C'est de l'ennui la tranquille prison.

Roger, perdu dans le bois solitaire ,
Arrive enfin sous des berceaux fleuris.
Fraîche et riante une jeune bergère
S'offre aussitôt à ses regards surpris.
L'herbe et la fleur composent sa parure ;

Sur les contours dont la forme est si pure
Un léger voile est à peine jeté.
A cet aspect, le Français, agité,
Des doux désirs sent la flamme naissante.
Mais d'Edgitha l'image est plus puissante.
Il fuit, fidèle à ses chastes appas,
Et du bosquet il s'éloigne à grands pas.
D'autres dangers attendent sa jeunesse.
D'un pavillon l'élégante richesse
Frappe ses yeux ; il entre l'indiscret.
De la beauté c'est l'asile secret.
Sur des coussins d'une pourpre éclatante,
Où brille l'or d'une frange flottante,
Se réveillait, après un court sommeil,
Une inconnue au visage vermeil,
Au sein de neige, au regard vif et tendre,
Et dont la main, qui tombe mollement,
Semble s'offrir au baiser d'un amant.
Son doux silence est facile à comprendre.
Pour le Français quel périlleux moment !
Le nom chéri que sa bouche répète
Lui rend la force, et prévient sa défaite.
Honteux il sort, sans baiser cette main,
Et des soupirs le rappellent en vain.
Dans la forêt il marchait en silence.
Bientôt pour lui s'ouvre un vaste jardin.
D'un pas léger une fille s'avance.
Sa grâce est vive et son sourire est fin ;
De ses cheveux tombe et flotte l'ébène :
Dans ses yeux noirs pétille la gaieté.

Le lin si clair qui voile sa beauté,
Et que des vents agite encor l'haloine,
A ses attraits laisse la nudité.
Jeune Roger, ta constance chancelle.
« Suis-moi, lui dit cette amante nouvelle.
Ton Edgitha peut-être en ce moment
De ton rival écoute le serment. »
Au nom sacré, Roger confus s'arrête ;
Et, maîtrisant d'infidèles désirs,
Il fuit encor, sans retourner la tête ;
Mais son triomphe est mêlé de soupirs.
Il voit plus loin la beauté douce et lente :
Dans ses yeux bleus est l'humide langueur :
Dans son maintien est la grâce indolente ;
Sa voix voilée arrive jusqu'au cœur ;
La volupté comme elle doit sourire ;
Comme elle encor la volupté soupire ;
La volupté rougit son front charmant,
Et de son sein presse le mouvement.
Roger se trouble, et sa constance expire.
Mais son bonheur ne dura qu'un seul jour.
Né du plaisir, l'ennui vengea l'amour.
« Quoi ! disait-il, toujours les tristes craintes,
Les vains soupçons, les sermens et les plaintes !
Le sentiment n'a-t-il donc que des pleurs ? »
Il part ; Crodo, prolongeant ses erreurs,
Vers le jardin lentement le ramène.
Déjà vaincu le Français entre à peine,
La jeune fille a volé près de lui.
Autre bonheur suivi d'un autre ennui.

« La gaité vive un instant peut séduire ,
Se dit bientôt le volage Roger ;
Mais elle annonce un cœur froid et léger.
L'amour sourit , et connaît peu le rire. »
Du pavillon il reprend le chemin.
Là triomphait sa jeunesse amoureuse.
Le premier jour fut rapide et sercin.
Mais l'inconstance est rarement heureuse.
« Pourquoi , dit-il , ce riche ameublement ,
La pourpre et l'or , les feux du diamant ,
Et de ces lits l'incommode parure ?
L'art , toujours l'art , et jamais la nature !
Ce vain éclat refroidit le désir :
C'est sur des fleurs que s'assied le plaisir. »
Il revient donc au bosquet solitaire
Où l'attendait l'amoureuse bergère.
Mais au plaisir succède la froideur.
« Non , disait-il , le langage du cœur
Ne suffit pas à celle qui veut plaire.
L'amour s'endort dans la tranquillité ;
Pour l'éveiller l'esprit est nécessaire.
Adieu les fleurs et l'ingénuité. »

Raoul , Albert , plus constans et plus sages ,
Erraient aussi sous ces vastes ombrages.
Ils échappaient aux pièges tentateurs ,
Marchaient toujours , et jusque là vainqueurs ,
Entraient enfin dans l'enceinte dernière
Où languissait la foule prisonnière.
Charles , Raymond , et tous les Neustriens , . .

Que retenaient de magiques liens',
Des passions y regrettent l'empire.
Voyant Raoul, chacun fuit et soupire.
Devant lui s'ouvre un temple spacieux,
Dont la richesse éblouissait les yeux.
Un long rideau cache le sanctuaire.
Sans crainte il entre et précède son frère.
Là sur son trône est un sexe charmant ;
C'est là qu'on trouve un sûr enchantement,
Les jeux divers, les pinceaux et la danse,
Le luth sonore et les chants amoureux,
Du sentiment la naïve éloquence,
Le goût sans art, du cœur les mots heureux,
Des entretiens la finesse rapide,
La gaieté sage et la raison timide.
O des talens noble séduction !
O de l'esprit qui lui-même s'ignore,
Et que toujours l'imagination,
Toujours la grâce adoucît et colore,
Charme plus vrai, plus sûr, plus noble encore,
Crains, jeune Albert, ta vive émotion.
L'amour constant te commande la fuite.
A ces beautés dont le sourire invite
Dérobe-toi ; pars ; déjà dans ton cœur
Blanche murmure, accusant ta lenteur.
Il fuit : Raoul de lui-même plus maître,
Par ses chagrins plus distrait, et peut-être
Par le dépit contre ce sexe armé,
Calme son cœur un moment alarmé,
Franchit l'enceinte, et dans le sanctuaire,

Que des flambeaux le jour pieux éclaire,
Il entre seul. Voilà sur son autel,
Où toujours fume un encens solennel,
Le dieu saxon sans nuage et sans voiles :
Son pied vainqueur presse un monstre marin ;
Son front est jeune et son regard serein ;
Ses blonds cheveux sont couronnés d'étoiles,
Et de sa main semblent tomber des fleurs.
Frappez, Raoul ! mais la prêtresse en pleurs.
Soudain paraît ; il recule, frissonne,
Et jette un cri : « Ciel ! Emma dans ces lieux !
Un vain prestige abuse-t-il mes yeux ?
— Viens, répond-elle ; une Emma t'abandonne ;
Qu'une autre Emma te console. — Jamais ! »
Prêt à frapper, il marche ; la prêtresse,
Entre ses bras le retient et le presse,
Voilà pour lui les vrais dangers : ces traits,
Cet abandon, ces plaintives alarmes,
Ces yeux si beaux, et noyés dans les larmes,
Ce long sofa qu'éclaire un faible jour,
Ces bras tendus, ce voile qui s'entr'ouvre,
L'albâtre pur qui s'enfle et que recouvre
Un lin flottant, ce désordre d'amour,
De ce regard la langueur caressante,
Et dans les pleurs la volupté naissante,
Tout de Raoul allume les désirs,
Tout des désirs favorise l'ivresse,
Tout à ses yeux embellit la prêtresse,
Et tout promet le mystère aux plaisirs.
Il veut parler, et sa voix altérée

Murmure à peine un timide refus.
Déjà plus faible, incertain et confus,
Il cherche en vain sa raison égarée.
D'Emma si belle et toujours adorée
Voilà les traits, mais, par son cœur instruit,
De la constance il recueille le fruit;
Aux voluptés tout-à-coup il échappe,
Le fer en main, court à l'idole, et frappe;
L'idole tombe, et le charme est détruit.
Autel, flambeaux et prêtresse, tout fait.
De la forêt cesse alors le prodige.
La tendre Emma qu'abuse un long prestige,
Sur le collier fixait encor ses yeux :
Il disparaît tout-à-coup, et loin d'elle
Son jeune ami sent à son sein fidèle
Se rattacher ce gage précieux.

Tous les Français que le héros délivre,
De leur faiblesse étonnés et punis,
A ses côtés sont bientôt réunis.
Dans les combats ils brûlent de le suivre.
Charle et Raymond, consolés et rians,
Lui racontaient leur chute qu'il ignore.
Vers Londres il court; des messagers encore
Viennent hâter ses pas impatiens.
Ils lui disaient : « L'Anglais n'a plus d'asile.
Londre chancelle, et voit sous ses remparts
Des ennemis les sanglans étendards.
La reine ordonne, et sa voix est tranquille.
Éric, Oldar, aux portes de la ville,

Ont su franchir la lice et le fossé.
Le premier mur est déjà renversé.
Ces fiers Danois, couverts d'un toit mobile,
Sapent les tours, des portes à grands coups
Brisent les gonds et les larges verroux.
La longue échelle entre leurs mains est prête.
Un trait certain renverse le guerrier
Qui sur le mur ose élever sa tête.
L'ombre des nuits, les vents et la tempête,
N'arrêtent point cet assaut meurtrier.
Les ennemis, que le sort favorise,
Ont de leur flotte étonné la Tamise.
Au pied des murs son onde les conduit.
Là leur effort tente aussi le passage.
Sur les vaisseaux leur audace a construit
Ces autres tours, de l'art nouvel ouvrage,
Dont la hauteur meçant nos remparts,
S'élève encor, et dont le triple étage
Vomit sur nous les pierres et les dards.
C'est là qu'Harol, ce fils de la victoire,
Lève son front déjà brillant de gloire.
Ses traits, son port, avertissent les yeux;
Partout présent, il est fier et tranquille;
Et le premier sur la planche fragile
S'élancera ce jeune audacieux. »

Raoul leur prête une oreille attentive.
Un cri lointain annonce les Danois.
De tous côtés des tremblans villageois

Se dispersait la troupe fugitive.
Jule arrêtait les avides soldats
Qui du couvent méditaient le pillage.
Leur nombre en vain fatigue son courage ;
Devant leurs coups il ne recule pas.
Dans ce moment , languissante et timide ,
Sur le balcon paraît sa chère Olfide ;
Elle sourit, et vers lui tend ses bras.
« Ange propice, ange heureux, disait-elle,
Tu viens reprendre une épouse fidèle.
Attends, je vole. » Elle avance et soudain
Se précipite : il la voit, il chancelle ,
Tombe au milieu de la troupe cruelle ,
Et de Sildor le frappe encor la main.
O du destin puissance inexorable !
Du ciel muet sagesse impénétrable !
Que tu vends cher, impitoyable Amour,
Ton faux sourire et tes faveurs d'un jour !
Raoul arrive, et triomphe sans peine :
Son premier coup a renversé Sildor.
Sans mouvement , mais respirant encor,
Jule est porté dans la ferme prochaine.
Son jeune front si fier dans les combats,
Garde long-temps la pâleur du trépas.
Mais un soupir, une plainte affaiblie ,
Annonce enfin son retour à la vie.
Bientôt ses yeux se rouvrent à regret.
Tenant ses mains , une femme pleurait ;
Elle écoutait son douloureux murmure :

« Elle n'est plus ? parlez. Silence affreux !
Olfide ! Olfide ! et tu vis malheureux ! »
Le temps et l'art guériront sa blessure ;
Mais qui pourra consoler son malheur ?
Soins superflus ! la mort est dans son cœur,
Il a pourtant rappelé son courage ;
Au monastère il dirige ses pas ;
Et devant lui paraissent des soldats.
« Que voulez-vous ? — Raoul à son passage,
Dit l'un d'entre eux , ici nous a laissés.
Les étrangers ont conquis l'Angleterre ;
De Londres enfin les murs sont menacés ;
Que peut ici votre bras solitaire ?
Soldats français , à vos ordres soumis ,
Nous vous suivrons. — Eh bien ! braves amis ,
Dans les combats je mourrai pour Elfride.
Mais attendez : à la tombe d'Olfide
Je dois les pleurs , les adieux d'un époux ;
Un seul moment , et je pars avec vous. »
Au monastère il se traîne , il arrive.
Dans cet instant la piété plaintive
Offrait au ciel le cantique des morts.
A ces accens , Jule tremblant s'arrête ;
Un long frisson agite tout son corps.
Il marche enfin , faible , penchant sa tête ,
Du temple ouvert il a franchi le seuil ,
Et ses regards tombent sur le cercueil.
Son désespoir est muet et tranquille.
L'infortuné , près du corps immobile

Qu'un voile saint dérobaît à ses yeux,
Pâle s'assied, étend sa main timide,
Lève à demi ce voile, nomme Olâde,
Tombe, et déjà la rejoint dans les cieux.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

CHANT DOUZIÈME.

Londre prise d'assaut ; valeur brillante d'Harol. Hors de la ville, Charle et Raymond combattent la troupe d'Osla. Humanité d'Harol ; fureur d'Éric et d'Oldar ; Roger, Duns-tan, Engist, Oswal, Althor ; Harol force l'entrée de la tour ; Emma, Blanche, Elfride, et Isaure ; Harol fait suspendre le carnage ; Éric et Oldar refusent d'obéir ; Raoul et Albert arrivent, combattent, et tuent ces deux chefs. Hors de la ville les Danois sont vaincus ; Raymond retrouve Aldine ; Charle et Osla. Sort de Raoul, d'Albert, et d'Harol ;

Raoul, Albert et leur troupe nouvelle,
De Londres enfin découvrent le rempart.
Pour le défendre ils accouraient trop tard :
Au jeune Harol la victoire est fidèle.
Les dards pleuvans, la planche qui chancelle,
N'étonnent point son intrépidité ;
Et de ce pont que l'audace a jeté
Dans les créneaux le premier il s'élance.
En arrivant, sa redoutable lance
Punit Althor dont la témérité
L'avait déjà de la voix insulté.
Les siens alors, qu'anime son courage,
De tous côtés forcent l'étroit passage.
D'autres enfin s'élancent des vaisseaux.
Forts et nombreux, nourris dans le carnage,
En pelotons leur foule se partage,

Frappe, renverse, et le long des créneaux
Le sang anglais déjà coule à grands flots.
De ce rempart, qu'en vain leurs bras défendent,
Les uns dans l'onde étaient précipités;
En résistant les autres sont jetés
Dans les jardins qui sous les murs s'étendent,
Et que peut-être eux-même avaient plantés,
Harol, qui court et dans les rangs circule,
Échauffe encor ce combat inégal.
Partout son œil cherche un digne rival;
Mais des Anglais la crainte enfin recule,
Et dans leur fuite ils entraînent Oswal.
Fangeux, infects, et respirant à peine,
Mille Danois commandés par Oslin
Sortent alors de l'égoût souterrain
Qui se prolonge et finit dans la plaine.
A leur aspect le faible citadin
Fuit éperdu, levant au ciel sa main;
Et des autels sa peur cherche l'asile.
Il a cru voir tous les anges pervers,
Noirs et hurlans s'échapper des enfers.
Mais ces Danois des portes de la ville
Vont attaquer les défenseurs surpris.
Les assiégeans, qu'avertissent leurs cris,
Livrent bientôt un assaut plus terrible.
Le fier Dunstan, jusqu'alors invincible,
Péniblement soutient ces deux combats.
A l'autre porte, Engist à ses soldats
Reproche en vain leur faible résistance :

Le double choc fatigue leur constance ;
Par un miracle ils se disent vaincus.
Au haut des murs, sur les Anglais timides
Courent Harol et ses guerriers rapides ;
Et du rempart les voilà descendus.

Mais hors des murs, de la jeune guerrière
Se déployait le bataillon nombreux.
Elle aperçoit sur le chemin poudreux
Des Rosecroix la flottante bannière.
Raoul, craignant un funeste retard :
« Charle et Raymond, je sais votre vaillance :
De mes soldats retenez une part,
Et combattez l'ennemi qui s'avance. »
Parlant ainsi, malgré les traits lancés,
Vers le rempart il marche à pas pressés.

Charle commence une lutte acharnée,
Des deux côtés part le cri menaçant.
Soudain la Mort saisit en rugissant
Sa faux terrible et de palmes ornées ;
Partout errante elle frappe sans choix,
Et le Français tombe auprès du Dañois :
De leurs amis le pied sanglant les presse.
Raymond, songeant à sa jeune maîtresse,
Qui dans les fers peut-être gémissait,
Tel qu'un lion dans les rangs s'élançait.
Charle est voisin de la belle étrangère,
Et quelquefois se rencontrent leurs yeux ;

Ce prompt regard, sans doute involontaire,
Anime encor leur bras audacieux.
Mais il la voit bientôt enveloppée,
Et de vingt coups en même temps frappée..
Il vole : « Amis, laissez à ma valeur
De ce combat le péril et l'honneur. »
Ainsi son ordre éloigne ses soldats ;
Et des Danois la cohorte voisine
Vient aussitôt entourer l'héroïne :
Sur eux alors il détourne son bras.
Pendant ce temps, dans la cité vaincue
Entrait Harol suivi de ses drapeaux.
Le front levé s'avance le héros.
Devant ses pas court la foule éperdue.
Sur son chemin il reconnaît Oswal
Qui défendait, froidement intrépide,
Le pont jeté sur un onde limpide
Qu'à la Tamise emprunte un long canal.
« N'affecte point un courage inutile,
Dit le Danois ; évite un sûr trépas.
Le ciel prononce ; il m'a livré la ville ;
Fuis donc ; ta mort ne la sauverait pas. »
Il parle en vain ; l'Anglais est immobile :
Et le vainqueur, qu'enflammait le courroux ,
Déjà sur lui précipite ses coups :
Rien n'ébranlait sa fermeté tranquille.
Toujours il pare, et toujours il attend ,
Pour attaquer, un favorable instant.
Le sang qui coule est le sien, il l'ignore.

Sur ces deux pieds il s'affermir encore.
Le fer enfin que lève sa lenteur
Sur l'autre glisse, et la lame guerrière
Tranche à regret le chanvre protecteur,
Du pont étroit seule et faible barrière.
Au même instant par le Danois pousse,
Dans l'onde claire il tombe renversé.

Postés plus loin près d'un vaste édifice,
Des imprudens osent lancer leurs dards,
Et du vainqueur provoquent les regards.
« Frappons, dit-il ; la vengeance est justice. »
Sur eux, il court ; par son glaive pressés,
De toutes parts ils fuyaient dispersés.
Aussi léger il vole sur leur trace.
Au loin sa voix retentit et menace.
Mais dans l'enceinte il entre ; quels objets !
Là sont la mort, les douleurs et la paix.
Sur cette paille où gémit la souffrance,
Plus d'ennemis, d'Anglais ou de Danois ;
Des hommes seuls ; tous ont les mêmes droits ;
Et la pitié, les soins et l'espérance,
Également entourent leurs grabats ;
Également ils ferment leurs blessures,
Ou sur leur bouche apaisant le murmure,
Également consolent leur trépas.
Un sexe faible, orné de tant de charmes,
Né pour les jeux et pour les douces larmes,
Qu'en soupirant réclament les amours,

Au malheureux prodigue ainsi ses jours...
Harol surpris garde un pieux silence,
Et sur le seuil son pas est arrêté.
Il contemplait l'active Bienfaisance,
Pure et semblable à la Divinité.
« Sortons, dit-il à sa troupe soumise;
Oui, des douleurs respectons le repos,
Et la beauté qui ferme les tombeaux,
Et la vertu près de la mort assise. »

Éric, Oldar, furieux et sanglans,
N'épargnent point les citoyens tremblans.
Au même lieu leur double fer les chasse.
Femmes, enfans, vieillards, tous à la fois,
Poussant des cris, couvrent l'immense place.
Ici la tour, là le palais des rois,
Un temple à droite, à gauche un monastère,
Peuvent au glaive un moment les soustraire.
Sous un seul toit on avait entassé
Des champs lointains la richesse nouvelle,
Et l'habitant, d'un siège menacé,
Ne craignait plus la famine cruelle.
Vers cette enceinte Éric suit les vaincus.
Nouveau combat; dans cet étroit espace,
Anglais, Danois montrent la même audace.
Dans la mêlée ils tombent confondus
Sur les présens qu'a prodigués la plaine,
Sur les éclats des muids au large flanc,
Le lait durci qui roule dans le sang,

Les fruits épars et que le pied promène,
Les vins divers échappés à longs flots,
Et le trésor des gerbes en monceaux,
Ou que des vents avait broyé l'haleine.

Oldar poursuit sous de rians berceaux
L'Anglais tremblant qui recule sans cesse
Là, dans ses jours de fête et de repos,
D'un peuple heureux éclate l'allégresse.
Il y trouvait l'amitié, les festins,
Les jeux, la danse et les bruyans refrains.
Mais aujourd'hui l'impitoyable guerre
Parcourt ces lieux au plaisir consacrés.
Dans les jardins les vaincus égarés
Trouvent partout le sanglant cimeterre.
Le jeune Amsel expire lentement
Sous le bosquet où sa longue tendresse
Hier enfin obtint de sa maîtresse
L'aveu timide et l'amoureux serment.
Souvent encor, malgré son indigence,
De quelques fruits composant un repas,
Là Théolbert aux jeux de l'innocence
De ses deux fils associait l'enfance :
Près du gazon qui de leurs derniers pas
A conservé les empreintes fidèles,
L'atteint alors le tranchant coutelas,
Et de ses yeux que ferme le trépas
On voit couler des larmes paternelles.
Dans le parterre en ovale tracé,

Pour l'arbalète un long mât fut dressé.
Sur le sommet la colombe timide
Offrit souvent à la flèche rapide
Un but lointain et rarement touché.
Là d'Odilon a triomphé l'adresse,
C'est là qu'il fuit : de ce mât rapproché,
Il se détourne, et son trait décoché
Arrête Oslin, dont la course le presse :
Le fer luisant, dans l'œsophage entré,
Passe et ressort de sang tout coloré.
Oldar accourt : trop fier de sa victoire,
L'Anglais espère et tente une autre gloire ;
L'arme brisée échappe de sa main ;
Tirant son glaive il reculait en vain ;
Jusqu'aux sourcils la bache ouvre et sépare
Son jeune front éclatant de blancheur ;
Poussant un cri de mort et de douleur,
Soudain il tombe, insulté du barbare,
Auprès du mât où l'hymne et la fanfare
Avaient trois fois chanté son nom vainqueur.
Sur Égilan Oldar se précipite.
L'Anglais combat, incapable de fuite.
Fils généreux, ses travaux renaissans,
Ses tendres soins, retenaient à la vie
Un père infirme, une mère affaiblie
Par le labeur, la misère et les ans.
Dans ce jardin quelquefois il les guide,
Soutient leur pas chancelant et timide,
Et sur la pierre étendant son manteau,

Il les confie à ce siège nouveau ;
Il leur présente un propice breuvage ,
Dont la chaleur ranime le vieil âge ;
Sa voix enfin , sa facile gâité ,
Rend à leurs fronts quelque sérénité.
Mais du Danois la hache meurtrière
L'a renversé sur cette même pierre
Où ses parens ne reviendront jamais.
Voilà la guerre et ses brillans forfaits.
Au sort enfin obéit le courage.
Dunstan , Engist , que la flèche a blessés ,
En combattant sont bientôt repoussés ,
L'un vers le temple , où les cris de la rage
S'entremêlaient aux gémissantes voix ,
L'autre au séjour qu'embellirent les rois ,
Et que dévaste un avide pillage.
Plus loin Roger signale sa valeur.
Dans la forêt s'il fut trop peu fidèle ,
Il sait du moins réparer son erreur ,
Et , méritant une écharpe nouvelle ,
Du monastère il est le défenseur.
Sa jeune amie a fui dans cet asile ,
Où solitaire , aux marches de l'autel ,
La piété levant ses mains au ciel ,
Dans sa frayeur est encore tranquille :
Au Dieu puissant , son unique recours ,
Elle abandonne et son sort et ses jours.
Humiliés de leur chute dernière ,
Et ranimant leur audace guerrière ,

Dans un combat qui leur sera fatal
Devant la tour Althor soutient Oswal.
Harol paraît ; son fer inévitable
Brise le fer de l'immobile Anglais,
Qui sur ses pieds semblait inébranlable.
D'un second coup il fend son casque épais.
Oswal pâlit, et faible sans blessure,
Perdant ses sens, il tombe sur le seuil.
De son ami l'incorrigible orgueil
Laisse échapper la menace et l'injure.
Il descendait d'un pas impétueux
De l'escalier les degrés tortueux ;
D'Harol qui monte il veut fendre la tête ;
En s'écartant Harol trompe le fer,
Qui tombe en vain et ne tranche que l'air.
Sa main nerveuse en même temps arrête
La main tendue et menaçante encor ;
Sur les degrés roule aussitôt Althor.
Le Danois monte entouré d'une escorte,
Et du salon il renverse la porte.
Il croit trouver les braves de la cour ;
Son cimenterre étincelle et menace ;
Sur son front jeune alors brillaient l'audace,
Les fiers combats, la victoire et l'amour ;
Mais que voit-il ? sans crainte et sans défense,
La belle Emma, que pâlit le chagrin,
Montre au vainqueur un visage serein,
Et de Raoul se reproche l'absence ;
A son aspect de Blanche la fierté

Rougit et garde un silence irrité ;
 Entre les deux , la noble et sage Elfride ,
 Dans le malheur sans effort intrépide ,
 Tient un poignard contre son sein tourné :
 Sur elle il fixe un regard étonné ;
 Mais dans les yeux de la charmante Isaure
 Il voit l'amour , le reproche et l'espoir ;
 C'est là qu'il lit et chérit son devoir ;
 C'est là qu'il sent des vertus qu'il ignore.
 • Fidèle Erdal , dit-il , point de lenteur ;
 De mes soldats arrête la valeur.
 Dans un instant je descendrai moi-même.
 Attendez tous ma parole suprême :
 Elle voudra ce qu'ordonne l'honneur. »
 Mais sur la place impatiens arrivent
 Eric , Oldar , et leurs brigands les suivent.
 • Quoi ! disent-ils , Harol , passant ses droits ,
 Dans leur triomphe arrête les Danois !
 Nous , lâche Erdal , nous voulons des richesses ,
 Londres au pillage , et les jeunes princesses.
 Braves amis , venez , forçons la tour :
 D'Harol peut-être a lui le dernier jour. »
 Voici Raoul et son valeureux frère ;
 Légers , brillans , précipitant leurs pas ,
 Ils devançaient leurs fidèles soldats.
 A leur aspect l'Anglais encore espère ,
 Et de sa bouche échappe un cri discret.
 Des deux Danois la bruyante colère
 Pour ce combat se détourne à regret.

Éric avance, et la pointe acérée
Va de Raoul percer le vêtement.
Le don si doux qu'il paya chèrement
Préserve seul sa poitrine effleurée ;
Et sur son sein d'Emma bientôt les yeux
Verront flotter ce gage précieux.
Éric redouble, et sa lame est trompée ,
Et du Français l'atteint la prompte épée.
Terrible alors, de sa gloire jaloux,
Il précipite et rapproche ses coups ;
Un glaive adroit rapidement les pare.
De rage en vain pâlisait le barbare.
En reculant son adversaire alors
Baisse le bras et découvre son corps ;
Ainsi la ruse à la valeur est jointe.
Elle triomphe, et le crédule fer
Pour le percer part semblable à l'éclair :
De sa main gauche il détourne la pointe ,
Qui toutefois déchire cette main ,
Et sans effort l'acier qu'il tend soudain
Va traverser ce muscle solitaire,
Plus délicat, plus vivant que le cœur,
Organe heureux qu'avertit et resserre
L'étonnement, la joie ou la douleur.
Oldar levait sa hache infatigable ,
Albert l'évite, et l'arme redoutable ,
Qui sans frapper descend rapidement ,
Échappe et vole ; Albert à l'instant même
Perce le bras étendu vainement.

L'affreux Oldar, de fureur écumant,
Sur lui se jette en hurlant le blasphème,
Saisit son fer, qu'il rompt, saisit son corps,
Et le renverse après de longs efforts;
Mais, l'entraînant dans sa chute prévue,
L'adroit Français tombe sur le Danois.
Trois fois il roule, et triomphe trois fois;
Chefs et soldats sur lui fixaient leur vue.
De ses deux mains il tenait du brigand
La gorge épaisse, et vainement la serre;
Le fier Oldar, poudreux, couvert de sang,
Se débattait sous son jeune adversaire.
C'était du chien la belliqueuse ardeur
D'un sanglier tourmentant la vigueur :
Malgré ses bonds, malgré son cri sauvage,
Au cou du monstre il reste suspendu ;
Le son du cor affermit son courage ;
Des longues dents le coup inattendu,
Loin de l'éteindre, acharne encor sa rage ;
Sanglant il tombe, et sanglant il revient ;
Sur l'ennemi la gloire le soutient.
Mais le Français, qu'Oldar en vain arrête,
D'un lourd pavé bientôt arme sa main,
Frappe à grands coups le front qu'il ouvre enfin,
Et du brigand il écrase la tête.
Charles et Raymond avaient aussi vaincu ;
Les ennemis fuyaient loin de la plaine.
Au pied d'un arbre Osla reprend haleine.
Au camp danois sur la rive étendu.

Vole Raymond : sous la tente voisine
D'un luth sonore il entend le doux son ;
Tremblant d'espoir, il entre : « Chère Aldine !
Je suis Aldin. — J'aime ce double nom. »
Triste, mais fière, à Charle qui s'avance.
La jeune Osla : « Que cherches-tu, Français ?
Veux-tu de moi la vile obéissance ?
Qui sait mourir n'obéira jamais ;
Qui tient un fer ne meurt pas sans vengeance.
Calmez, dit-il, cet injuste courroux.
Vainqueur tremblant, je tombe à vos genoux.
Oui, la beauté doit commander au brave.
Je vous suivrai vers les lointains climats,
Dans le désert que choisiront vos pas.
Vous êtes libre, et seul je suis esclave. »
Elle rougit, baisse des yeux confus,
Et sur sa bouche expire le refus.
Suivis du peuple et des chants de victoire
Qui célébraient ces dignes Rosecroix,
Raoul, Albert, modestes dans leur gloire,
Devant la reine arrivent, et sa voix,
En rappelant leurs utiles exploits :
« Vous avez tout, rang, dignités, richesses,
Là mon pouvoir finit ; mais des princesses
Le noble hymen doit encor vous flatter.
Puisse leur cœur envers vous m'acquitter ! »
Alors d'Emma, la main douce et tremblante
Va de Raoul prendre la main sanglante.
Celle de Blanche attend l'heureux Albert :

Faible combat ! ensemble fière et tendre,
 Contre l'amour elle ne peut défendre
 Sa liberté, qu'à regret elle perd.
 Mêlant toujours la grâce à la sagesse,
 Elfride enfin, qu'environnent les grands,
 Au jeune Harol en souriant s'adresse :
 « Les vrais héros ne sont point conquérans.
 Moins amoureux d'une gloire flétrie,
 Soyez chrétien, prince, soyez Anglais.
 Réglez pour moi sur la riche Estanglie.
 Son sol heureux prodigue à l'industrie
 Des prés touffus, des ombrages épais :
 Que vos soldats le cultivent en paix.
 S'il est pour vous un don plus cher encore,
 Vous l'obtiendrez de la sensible Isaure. »
 Alors vaincu, le généreux Danois
 A ses guerriers commande la retraite ;
 Et des Anglais le cri joyeux répète :
 « Vivent la rose, et la reine, et la croix ! »

FIN DES ROSECROIX.

A M. FRANÇAIS,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES DROITS RÉUNIS.

Bien loin du Pactole superbe,
Qui sous vos yeux roule son or,
Le Permesse égare sur l'herbe
Une onde claire et sans trésor.
Mais ses rives ont leur parure,
Mais ses flots sont harmonieux;
Et votre Pactole orgueilleux
N'eut jamais ni fleurs ni murmure.
Un moment laissez là les Droits,
Et souriez aux Rosecroix,
Vous, orateur sans verbiage,
Vous, dont l'esprit peut, tout saisir,
Vous, l'homme intègre de notre âge,
A qui seul je dois mon loisir.
En lisant certain badinage,
Qui sur certain fleuve surnage,
Certaines gens ont cru rougir.
Leur pudeur à l'aigre langage
Va sans doute se radoucir.
Ils voulaient ma muse plus sage :
Pour eux et pour moi quel dommage
Si sagesse n'est pas plaisir !

FIN.

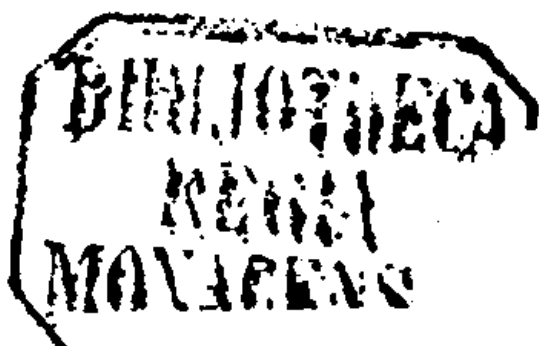




TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.



Les Galantries de la Bible.	Pag. 5
Les Rosecroix.	91
A. M. Français.	255

FIN DE LA TABLE.